GENERAL LIBRARY
JUN 17 1919
UNIV. OF MICH.

26e Année — N° 10 — 15 Mai 1919

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Édouard Estaunié	*L'Ascension de M. Baslèvre* (2e partie)	225
Henri Bouché	*La Photographie aérienne*	259
Gustave Simon	*Dix Années de Collaboration.* — II.	282
Auguste Dupouy	*Pêcheurs bretons : les Langoustiers*	305
Longworth-Chambrun	*Une Autobiographe de Shakespeare.* — I	337
Louis Lefebvre	*En Italie : Impressions d'un Paysan français.* — II.	363
A.-R. de Lens	*Le Harem entr'ouvert* (fin)	377
G. Demorgny	*A travers la Finlande* (Journal d'un Courrier)	403
Fernand Vandérem	*Les Lettres et la Vie*	418
Amiral Degouy	*La Question de Danzig*	434

Copyright 1919, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1919

LIVRES NOUVEAUX

LE MARCHAND D'ESTAMPES,
par **Georges de Porto-Riche.**

La pièce de M. Georges de Porto-Riche est une étude de psychologie amoureuse qui comptera parmi les plus émouvantes et les plus délicates du théâtre contemporain. Elle respire une espèce de charme douloureux que l'on est forcé de subir, et la maîtrise de l'auteur se manifeste dans la façon dont il a composé le caractère de son héros, de ce passionné un peu maladif et volontiers cruel. Déjà dans Racine l'amour égoïste et qui ne voit que soi-même s'accompagne ainsi de cruautés. On admirera aussi que M. de Porto-Riche ait su mettre, dans plus d'une scène qui évolue avec un art étonnant de la progression et des nuances, la substance dramatique de toute une pièce. Une préface très curieuse précède cette œuvre qui sera mieux encore qu'admirée, aimée par tous ceux que le *Théâtre d'Amour* avait déjà conquis.

LE PAYS DE LEURS PÈRES,
par **Paul Wenz.**

Ce pays pour les Australiens, c'est l'Angleterre. L'auteur nous montre les racines profondes par lesquelles le soldat d'Australie, l'Anzac aux exploits légendaires tient à la lointaine métropole, et comment, même s'il ne l'avait jamais vue, il s'y retrouve chez soi quand le hasard l'y amène. Le livre débute et s'achève par des scènes de cette vie australienne que M. Wenz connaît si parfaitement et qu'il décrit de même pour l'avoir menée jadis. Mais cela, les lecteurs de la *Revue de Paris* le savent de reste, pour avoir pu apprécier ici même la robuste qualité du talent de l'auteur.

LE PROBLÈME DE LA COMPÉTENCE DANS LA DÉMOCRATIE,
par **Joseph-Barthélemy.**

Les adversaires de la démocratie lui ont souvent reproché de confier la direction des rouages de l'État à des hommes qui n'y sont nullement désignés par leurs aptitudes, leur savoir ou leur moralité, et des écrivains ont dénoncé le « culte de l'incompétence » comme l'une des grandes tares du régime. Mais en quoi consiste la compétence, celle de l'électeur, du parlementaire, des gouvernants, des fonctionnaires? Comment concilier l'action nécessaire du simple citoyen qui vote et la compétence technique du spécialiste? M. Joseph-Barthélemy pose et approfondit tous ces problèmes et y apporte des solutions modérées. Démocrate par réflexion, semble-t-il, plutôt que par tempérament, il cherche à donner à nos institutions de la pondération en préconisant la collaboration du juriste et du législateur, la représentation proportionnelle et l'accroissement de l'autorité du chef de l'État.

PRÉCEPTES ET JUGEMENTS DU MARÉCHAL FOCH,
par **le Commandant Grasset.**

Le Maréchal Foch a eu le privilège de formuler et d'enseigner une grande doctrine militaire avant d'avoir à conduire à la victoire dans une guerre formidable les plus grandes armées que l'Europe ait vues évoluer. Cet enseignement a été très ingénieusement résumé par le commandant Grasset dont le livre permettra au grand public de comprendre les idées qui font la base des ouvrages désormais classiques du commandant en chef des forces alliées.

DANS SON PROCHAIN NUMÉRO

LA REVUE DE PARIS

publiera une étude sur

LES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LE SAINT-SIÈGE

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE[1]

VI

Il faut trembler à la pensée des drames inconnus qui passent sur un trottoir de Paris. La variété des visages n'en suggère qu'une image affaiblie. Encore, même impassible, un visage laisse-t-il filtrer des lueurs. On surprend des inquiétudes dans un sourire. Certains fronts semblent immuablement clairs et d'autres, sombres. Mais comment soupçonner les conséquences redoutables qu'entraîne le passage d'un être à une heure et en un point déterminés? L'entre-croisement humain a quelque chose de fatal et de puissant comme le remous de la mer. Vu de haut, il n'est qu'une forme vivante de vie sociale : qu'on pénètre en revanche dans un creux de la houle, on est épouvanté par le déchaînement de force et la puissance de destruction individuelle qu'il recèle.

Donc, autant de passants, autant de drames peut-être insoupçonnables et destinés à ne jamais affleurer à la lumière. On coudoie des êtres martyrisés et on ne voit pas : on respire une atmosphère de mort et il ne paraît que de la vie.

Ceux qui croisèrent mademoiselle Fouille, à sa sortie du ministère, ne virent ainsi qu'une femme à la démarche paisible et qui, d'une besogne régulière se rend à une autre, également régulière. Pourquoi, d'ailleurs, l'aurait-on regardée?

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1919.

Son chapeau, quoique décent, n'était pas à la mode. De même son manteau noir, sa robe brun foncé, ses gants, son sac. Elle n'était pas seulement correcte, mais neutre, rigoureusement neutre.

Si l'on se fût avisé de la suivre, au cours de la longue route qui sépare la rue de Grenelle de la rue de Béarn, l'impression serait restée pareille. Sa démarche, sans saccades ni hâte visibles, affirmait l'existence unie : on avance de même, quand on n'a pas de temps à perdre, et qu'on n'attend ni ne cherche rien. Mademoiselle Fouille ne s'arrêtait jamais aux devantures des magasins, et s'occupait à peine des voitures aux traversées de rue. Une seule chose peut-être pouvait révéler en elle de l'impatience, et c'était le mouvement machinal de sa main occupée sans cesse à enrouler autour d'un doigt le sautoir en jais qui retenait la montre : bien faible indice, en vérité.

A l'arrivée, elle trouva la concierge assise au pas de la porte et qui guettait son retour.

— Hé bien, — demanda madame Gerbois, — l'avez-vous vu?

Sans doute possible, il s'agissait de M. Justin.

— Non, — dit mademoiselle Fouille avec simplicité, — il était, paraît-il trop occupé.

Comme elle avait le teint jaune, on ne pouvait non plus savoir si à ce moment elle était plus pâle que d'ordinaire.

— Par exemple ! — s'écria madame Gerbois, laissant tomber son ouvrage sur les genoux, — cela dépasse tout !

Que M. Justin n'eût pas tenu compte d'une recommandation qu'elle avait faite, lui paraissait une injure intolérable et personnelle.

— C'est très possible, en somme, — dit encore mademoiselle Fouille.

— Mais du moment qu'il m'avait promis, à moi !... Serez-vous là, ce soir, quand il rentrera? — poursuivit madame Gerbois, avec énergie, — non, ce soir, il est capable de rentrer tard exprès !... demain matin, plutôt : alors, demain matin, huit heures et demie, comptez que ce sera lui qui viendra chez vous, ou nous verrons !

Ce « nous verrons » sonna comme un défi.

Mademoiselle Fouille, qui s'était reprise à tortiller son sau-

toir, fit un geste vague ; elle avait l'air de se désintéresser tout à fait de ce qui arriverait demain matin.

— La « petite » est-elle déjà montée? — demanda-t-elle ensuite.

La « petite » désignait toujours dans sa pensée l'élève de la prochaine leçon.

— Pas encore.

— Dieu merci !... je me croyais en retard : on a beau ne pas perdre de temps, les distances sont longues. Merci, madame Gerbois.

Et elle gagna l'escalier, celui de M. Baslèvre ; toutefois, elle ne le gravit pas jusqu'aux mansardes. Elle s'arrêtait, elle, au quatrième étage ; en toutes choses, elle demeurait à la limite.

Bien qu'elle eût la clé dans sa poche, elle sonna. Une petite femme boiteuse et maussade vint ouvrir.

— C'est moi, — dit mademoiselle Fouille, — si je rentre à l'heure, j'y ai pris peine.

La sœur de mademoiselle Fouille s'éloigna sans répondre, en clopinant.

— Andréa ! — rappela mademoiselle Fouille.

— Quoi?

— Tu ne me demandes pas d'où je viens?

Andréa secoua les épaules avec mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que cela me fait?... Une nouvelle leçon à inscrire?

— Justement, je voulais te dire que je n'ai pas eu aujourd'hui ma chance habituelle : nous n'avons pu nous entendre.

— A quoi bon? je l'aurais bien vu !

Et Andréa repartit pour la cuisine, suivie d'un bruit de portes qui claquaient. Elle ne cessait pas d'être irritée à la pensée qu'elle seule tenait le ménage et que sa sœur, en la recueillant, croyait cependant lui avoir fait l'aumône.

Restée seule, mademoiselle Fouille, avant de passer au salon qui servait de salle de classe, retira son manteau d'un geste las, déposa son sac mais garda son chapeau. Un coup d'œil à la croisée lui permit ensuite d'apercevoir madame Gerbois réinstallée à la même place et une fillette suivie de sa femme de

chambre, en train de traverser la cour. Ainsi pas une minute pour reconnaître sa fatigue. Les vies bien réglées ne prévoient pas le luxe du repos. Le timbre retentit ; l'élève introduite, la leçon commença.

Mademoiselle Fouille enseignait tout, c'est-à-dire peu de choses, mais elle l'enseignait avec une patience à la hauteur des pires inattentions. Il y a également des êtres qu'on ne se représente pas en dehors de certaines occupations. Les élèves de mademoiselle Fouille l'imaginaient ainsi très bien aux prises avec une analyse logique, un devoir de style ou la règle d'intérêt : en revanche, il leur eût été impossible de la concevoir attablée devant une dinde truffée ou, d'une manière générale, autrement que pressée par le temps et la leçon qui doit suivre. En fait, celles-ci étaient données tous les jours et à toutes les heures; de même chaque élève, une fois installée, était en droit de se croire l'élève unique pour qui mademoiselle Fouille avait été spécialement créée. Il était arrivé que mademoiselle Fouille travaillât sa nuit entière pour terminer un cadeau préparé par une des « petites ». D'autres fois, elle offrait des gâteaux ou acceptait de faire des commissions, cela toujours avec un sourire placide et l'air de ne pouvoir agir d'une manière différente. A force d'être complaisante, elle avait fini par obtenir qu'on ne s'en aperçût pas. Un refus de service, de sa part, aurait blessé. On n'avait plus l'idée qu'elle pût vivre pour elle.

Il eût été incroyable que la « petite », ce jour-là, découvrît quelque chose d'anormal dans la voix ou le geste de mademoiselle Fouille. Comme d'habitude, quand elle levait les yeux, elle aperçut le même visage attentif : quand elle les baissait, elle retrouva les mêmes mains longues et blanches qui étaient, en réalité, la seule particularité remarquable de l'extérieur de mademoiselle Fouille.

La leçon, commencée vers quatre heures et prolongée jusqu'à cinq, fut suivie d'une autre. Une troisième était prévue pour six heures et quart.

A six heures précises, mademoiselle Fouille arrêta l'explication commencée :

— Je crois que vous en avez assez pour aujourd'hui, — dit-elle, — nous reprendrons la prochaine fois.

Et elle congédia la « petite », remit son manteau, alla prendre à la cuisine un pot de fer-blanc.

— J'ai le temps de me rendre à la crémerie, — dit-elle, à Andréa qui somnolait sur une chaise, — cela me fera plaisir de respirer.

— Tu as donc bien peur que je ne m'en tire de travers !

— Tu te trompes, je t'épargne des étages et j'y gagne du repos.

— Reproche-moi maintenant de ne pas marcher comme tout le monde !

Mais mademoiselle Fouille trop loin pour entendre descendait déjà, son pot à la main comme auparavant son petit sac.

Au courant des habitudes, la concierge sourit à mademoiselle Fouille qui allait chercher le lait.

— Ne vous dépêchez pas, mademoiselle : si la petite arrive en avance, je saurai bien la faire attendre !

— Oui... oui... — dit mademoiselle Fouille.

Par bonheur, l'ombre tombait : sans cela, on aurait découvert, il eût été impossible de ne pas découvrir que ses lèvres tremblaient.

Puis, pareille à un nageur qui se jette à la mer, mademoiselle Fouille plongea dans la nuit du faubourg Saint-Antoine, se dirigeant vers la Bastille. On ne la vit plus... Elle avait un quart d'heure devant elle : enfin, elle allait vivre !

Parvenue à l'angle de la gare de Vincennes, elle s'arrêta soudain. Au même instant un homme s'approcha d'elle.

— Ah ! — murmura mademoiselle Fouille, — je tremblais que tu ne fusses pas encore là : j'ai eu tant de peine à m'échapper, ce soir !

Pour toute réponse, l'homme s'empara de son bras et l'entraîna vers les arcades, là où l'obscurité ne permet guère que de distinguer des silhouettes et jamais un visage. Aurait-on d'ailleurs reconnu mademoiselle Fouille? Une brusque langueur avait détendu son corps. La tête penchée, elle se laissait diriger. Même sa voix, qu'on avait pu croire faite uniquement pour énoncer la règle des participes, avait changé : tout y passait, de la joie, de l'attente et jusqu'à de la crainte !

Elle reprit :

— Tu m'attendais depuis longtemps?

Et une amante n'aurait pas mis dans ces mots plus de passion, une mère plus de protection jalouse.

L'homme haussa les épaules :

— Ne t'en occupe pas : te voici, c'est l'essentiel.

— A quoi pensais-tu en me voyant tarder?

— A toi.

— Comme autrefois?

— Comme toujours.

Le ton de l'homme respirait, lui, une nonchalance bon enfant. A cause de cela, peut-être, on avait l'impression que tout ce qu'il disait n'était prononcé que du bout des lèvres.

— Si c'était vrai ! — murmura mademoiselle Fouille.

— Pourquoi ne le serait-ce pas?... Alors encore pressée?

— Aujourd'hui surtout.

— Peut-on savoir ce qui t'occupe ainsi?

— Toi.

— Uniquement?

Mademoiselle Fouille soupira :

— Hélas ! si jamais l'un des deux devait douter de l'autre!...

L'homme, d'un geste insouciant, parut écarter le reproche qui menaçait de venir.

— Allons ! pour un soir que je m'efforce d'être gentil et puisque tes minutes sont comptées, ne les perdons pas au petit jeu des querelles. As-tu reçu ma lettre?

— Quelle lettre?

— Celle où je disais que, grâce à ma déveine, j'aurais besoin...

— Oh ! déjà parler de cela !

— Mais c'est toi-même qui déclares être pressée !

— Ne te retrouverai-je donc jamais vraiment pour moi?... On dirait, chaque fois, que tu as peur et que je pourrais te refuser cet argent auquel je ne tiens pas, qu'on gagne, qu'on perd, qu'on trouve toujours enfin ! L'argent !... Dieu bon ! C'est tout au plus une chose qui roule et qui salit quand on la touche...

Brusquement, le ton de mademoiselle Fouille était devenu farouche. L'homme eut un rire léger.

— Hélas ! que ne compte-t-il aussi peu pour moi, j'aurais moins de plaisir à le risquer.

— Ne me rappelle pas la tare de ton âme, — interrompit encore mademoiselle Fouille, — tu sais bien que dès qu'elle paraît, j'ai envie de te fuir !

L'homme obéit et se tut.

Plus frappée par ce silence que par des mots violents, mademoiselle Fouille reprit, découragée :

— Alors, tu as encore perdu?... Dire que j'ai pu avoir, que j'ai encore parfois l'illusion que tes promesses sont autre chose qu'un moyen de m'attendrir !

L'homme secoua les épaules :

— Si tu avais lu ma lettre, tu y aurais vu pourtant que je ne cherche qu'à guérir.

— Étrange manière... en recommençant !...

— Guérir... un mot stupide !

L'homme, de nouveau, ressaisit le bras qui l'avait abandonné.

— D'abord, un malade cherche toujours à guérir, cela va de soi, — poursuivit-il d'une voix gaie. — Est-ce sa faute s'il n'y arrive pas? Guérit-on d'un désir, qui est aussi une maladie? T'es-tu seulement guérie de nous aimer? Rappelle-toi le début : une rencontre... on s'était plu, on croyait ne se plaire que pour un jour, et il y a six ans de cela !... En six ans, combien de fois n'auras-tu pas souhaité de toute ton âme me quitter parce que je jouais... mais tu es là !... De même pour moi : crois-tu que je ne t'en aie pas voulu, oh ! souvent ! d'être devenue mon banquier et de me sauver pour le moins trois fois l'an? J'ai beau rendre, dès que j'en ai le moyen : rien que pour ne pas être ton obligé, j'ai eu des fringales de fuite : cependant me voici, recommençant comme tu dis... Il est vrai qu'aujourd'hui j'ai l'excuse d'un danger... d'un vrai...

La voix, tout à coup venait de changer, devenue sourde, grosse d'une inquiétude qui ne se dissimulait pas.

Mademoiselle Fouille, raidie contre le frisson qui l'avait secouée aux derniers mots, murmura :

— Tu veux sans doute me faire peur... mais non, n'explique rien, cela vaut mieux. Apprends plutôt où j'en suis... L'argent dont tu parlais dans la lettre, tu l'auras, c'est entendu...

seulement, pas tout de suite... tu ne me fixais d'ailleurs aucun délai... et puis, il s'agit d'une vraie somme... Je n'en ai jamais eu autant chez moi... Alors, naturellement, j'ai besoin de quelques jours, le temps de me procurer...

Il eut une exclamation étouffée :

— C'est que je n'ai pas celui d'attendre !...

Et comme elle semblait ne pas comprendre :

— J'ai parlé d'une nécessité... urgente. On m'avait donné une somme à garder : on me la demande et... je ne l'ai plus.

Un cri l'interrompit :

— Volé ! tu aurais volé !

— Ah ! non ! tu as des mots !... n'ajoutons rien à ce qui est déjà de trop, je le reconnais. Emprunt suffit. Imagine qu'on t'apporte le tuyau sûr, immanquable, unique, et, devant toi, au fond d'un tiroir, des billets n'ayant autre métier que de dormir... Imagine encore que, ce jour-là précisément, on ait rêvé d'un voyage... oui... d'un grand voyage au soleil, ensemble... Je me disais... Mais à quoi bon le détail? j'avais devant moi du bonheur ; j'étais sûr de gagner ; quant aux billets, je n'y touchais même pas; il suffisait qu'ils continuassent de rester ou ils étaient... Enfin, on ne calcule pas tout ! On croit toujours que cela ira... Et patatras, une pluie qui détrempe la piste, la déveine, l'imprévu... Bref, des imprudences, de la légèreté, jamais ce que tu prétends ! Il aurait fallu, pour cela, ne vouloir pas rendre, et je le voulais, je le veux si bien que je t'ai écrit aussitôt pour me sortir de l'impasse !...

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! — répétait mademoiselle Fouille écrasée.

Puis voyant qu'il s'arrêtait :

— Si je savais au moins que c'est un mensonge imaginé pour m'attendrir !

L'homme encore se rapprocha d'elle, comme pour l'envelopper tout entière :

— Je ne mens pas. Je répète que j'avais envie de t'emmener je ne sais où. Ah ! se retrouver seuls, tous les deux, fût-ce une semaine, avec l'illusion de jadis et les âmes d'autrefois!... Rien que d'y songer...

— Tais-toi ! — dit encore mademoiselle Fouille, — je ne

veux plus penser à autrefois et ce que tu prononces achève de l'effacer.

Décontenancé, l'homme parut attendre qu'elle poursuivît : voyant que rien ne suivait, lentement, il diminua son approche, abandonna ensuite le bras de mademoiselle Fouille.

— Soit, — fit-il, — je pensais bien que, si tu en avais assez, ce serait aujourd'hui, le jour propice...

Ils s'étaient arrêtés au pied d'un réverbère : mais tournant le dos à la lumière ils ne pouvaient apercevoir, comme ils l'auraient souhaité, les émotions diverses qui balayaient leurs visages. Par contre, leurs ombres inégales, jetées sur le trottoir, avaient l'air de s'étreindre à la minute même où ils parlaient de se quitter.

— Pourrais-je t'abandonner, — soupira enfin mademoiselle Fouille avec un geste las, — puisque, t'ayant écouté, je n'ai pas pris la fuite avec horreur...

— Alors?

— Alors, te sauver, de nouveau... jusqu'à ce que tu te perdes tout à fait et que j'en meure!

Elle frissonnait; en même temps sa boîte à lait, rencontrant le sautoir de jais, produisait un petit son argentin : accompagnement ridicule de ces paroles tragiques.

Elle poursuivit, autant pour elle-même que pour lui :

— Cette fois, d'ailleurs, je n'ai plus qu'un espoir, et si mince !... Baslèvre...

Ce fut au tour de l'homme de tressaillir :

— Quel nom dis-tu?

— En ai-je prononcé un?

— Tu parles d'un Baslèvre.

— Qu'importe !

— J'ai rencontré jadis un homme qui s'appelait ainsi.

— Il peut en exister plusieurs.

— Celui-là était fonctionnaire et je ne veux pas... je te défends de lui parler de nous.

— Pourquoi?

— J'ai mes raisons.

— Lesquelles?

L'homme baissa la tête sans répondre. Mademoiselle Fouille parut hésiter, puis résolue :

— Entre une défense que rien n'explique et la nécessité où je suis d'empêcher que tu ne sois perdu d'honneur, je n'hésite pas.

— C'est donc le même?

— Il est possible.

— Henriette, si tu recours à lui, je ne te reverrai de ma vie !

— Te reverrai-je plus si tu ne peux restituer?

— Henriette !

Mais approchant de lui, elle venait de l'obliger à se tourner vers la lumière. Enfin ! elle pouvait donc découvrir la face de l'homme, défier ses yeux de colère, et d'une voix basse, à peine distincte, sauf pour lui :

— Assez ! je ferai comme il me plaît ! j'ai bien le droit, je pense, d'emprunter en mon nom, pour mes besoins, et où je veux... Après cela, séparons-nous : il est temps, l'heure est dépassée, regarde, je l'ai même oubliée... Ah ! ne crois pas non plus que je m'illusionne, ni sur l'un, ni sur l'autre ! Je suis une misérable entre les mains d'un misérable : voilà... nous sommes deux misérables... Va-t'en !... Je prétends te sauver et je suis incapable de me sauver moi-même : je devrais ne jamais te revoir et je te reverrai encore... Va-t'en !... pas d'adieux... quittons-nous ce soir, comme des êtres qui ne se connaissent ni passé commun, ni joies intimes... Pauvres joies écourtées !... long passé qui les paie !... je ne sais plus pourquoi j'en parle, et c'est ainsi toutes les fois...

Elle n'acheva pas. De nouveau, l'homme l'avait ressaisie, l'enveloppait d'une étreinte puissante :

— Folle ! folle qui se plaint de nous aimer ! Comme si on pouvait y renoncer ! Comme si nous aimer ne valait pas les reproches, les disputes, tes remords, les miens et jusqu'aux risques contre lesquels tu te révoltes ! Allons ! Ose reconnaître que si j'étais pareil à toi, tu aurais passé sans même me regarder : au contraire, je suis un joueur, une cervelle que le vent tourne au gré de sa moindre fantaisie, enfin le contraire de ce que tu es, et nous ne cesserons pas de rester deux amants aussi fous que tu les prétends misérables ! Ne regrette pas non plus de passer par-dessus les conventions qui règlent tes heures ordinaires : les nôtres, pour être belles,

ont besoin d'échapper à la loi, à la sécurité, à tout ce lot mélancolique dont s'encombrent les gens qui ont prétendu faire de la tendresse une pitance, et du plaisir un péché! Surtout, ne crois pas que je ne te donne que du chagrin : je te procure au moins la joie de me gronder, tout en sachant que cela ne rime à rien et que nous nous retrouverons le lendemain avec les mêmes plaintes et le même bonheur à les sortir. Pas d'adieu, disais-tu : voilà le mien !

Hardi, il plaqua ses lèvres sur la bouche de mademoiselle Fouille. Elle ne se défendit pas. Même, malgré elle, elle tendait le visage encore plus, à mesure que son corps redevenait brusquement une chair d'amante. Comme il avait dit vrai ! Comme ce baiser la payait ! Elle aurait souhaité mourir de sa morsure.

— Et maintenant, va... tu ne me lâches pas : c'est moi qui te laisse. Rentre dans ta petite vie honnête, avec ta boîte à lait,... et puis, à bientôt, demain peut-être, à la même heure...

Elle écoutait toujours sans bouger, inondée par une langueur imprévue qui supprimait jusqu'à la notion du temps.

— C'est cela, — murmura-telle, — demain, ici encore...

Il dit :

— Non, pas ici !...

Elle comprit, ne répondit que par un signe de tête. Déjà, il s'éloignait dans la direction de Reuilly. Elle le suivait des yeux, incapable de s'en détacher tant qu'il resterait visible à travers l'ombre. Enfin, il disparut. Alors, seulement, elle s'aperçut que sa voilette était relevée. D'un geste effrayé elle l'abattit sur le menton, et partit à son tour.

— Ah ! — dit la concierge, voyant paraître mademoiselle Fouille, — j'ai cru que vous aviez eu un accident. La petite est en haut depuis déjà longtemps.

Paisible à l'ordinaire, mademoiselle Fouille souriait : malgré son retard, elle ne montrait aucune hâte à traverser la cour.

Tout entière à sa rancune contre M. Justin, la concierge reprit :

— Demain matin, ne vous oubliez pas au lit, comme ce soir à la crémerie, car *il* viendra, ou j'y perdrai mon nom !

— Tant mieux, — répondit mademoiselle Fouille d'un air

détaché, — bien que ce ne soit pas si nécessaire que vous le croyez.

Et cette fois, il parut qu'elle n'avait plus envie de rester.

Cinq minutes plus tard, installée près de la petite, elle recommençait :

— L'accord dépend de la place du complément d'objet direct. Exemple : Quelles bonnes cerises aurons-nous...

Elle parlait comme d'habitude. Elle avait l'air de ne pouvoir imaginer que cet accord avec des compléments. Elle avait surtout l'air d'une âme morte. C'est qu'aussi, rentrée dans son existence normale, elle avait cessé de vivre.

VII

Le même soir, la maison du 16 de la rue de Béarn eut une façon de s'endormir dont un observateur attentif n'aurait pas manqué d'être frappé.

Il est curieux que les maisons de Paris attendent de préférence la nuit pour prendre une individualité précise : on dirait que, lasses d'avoir joué leur personnage mondain et grâce à l'éclairage, elles quittent le masque. Telle apparaît alors commerçante économe, tous feux éteints ; telle autre, professionnelle de la fête, éclabousse le pavé de lueurs insolentes ; telle autre encore, ne laissant filtrer qu'une raie entre ses rideaux croisés, fait figure de dévote qui égrène un chapelet, les yeux mi-clos. On reconnaît aux seules heures d'allumage ou d'extinction les maisons de riches et les maisons de pauvres, celles où l'on épargne, et celles où l'on gâche. Au total, chacune révèle l'âme de ses habitants, tant est puissante la pénétration des choses par celui qui s'en sert.

De tous temps, le 16 de la rue de Béarn avait montré un visage de Janus. Côté cour, deux files de lumières verticales, l'une pour l'escalier, l'autre pour les cuisines, y accusaient avec violence les lézardes des murs et la misère croissante des communs. Côté place, au contraire, jamais plus d'une fenêtre éclairée par étage, et aucune règle pour présider à son choix. Tant d'obscurité rompue par deux ou trois rectangles lumineux dispersés au hasard, accentuait là l'air de grandeur. De

plus, à examiner ces clartés séparées, on était tenté de leur attribuer on ne sait quoi d'individuel et de solitaire. Une demeure, aussi dissemblable sur ses deux faces, semblait réservée à des êtres à doubles vies ou à des états d'exception.

Mais, ce soir-là, aux lignes générales immuables d'autres s'ajoutèrent qui auraient permis de pousser plus loin les inductions.

Côté cour, en effet, si les deux files verticales s'éteignirent à l'heure normale, c'est-à-dire un peu avant neuf heures, la loge du concierge resta obstinément illuminée jusqu'à dix heures : après quoi, madame Gerbois se plaignit à son mari de la dureté du métier : M. Justin se dérangeait; puisqu'il n'était pas encore rentré, il ne reviendrait plus avant minuit...

Ensuite, côté place, une seule fenêtre au quatrième resta visible. Toutefois elle brillait d'un éclat extraordinaire. Comment ne pas remarquer que, pareille à un phare, elle illuminait une partie du square, mettant à la crête de ses arbres une buée phosphorescente? Comment surtout ne pas se demander quelles âmes veillaient là, vierges folles ou vierges sages? Cependant, si l'on avait pu voir, on n'aurait découvert que mademoiselle Fouille en train de ravauder un bas et, près d'elle, Andréa lisant un feuilleton. Évadées du travail quotidien, les deux sœurs se reposaient enfin, sans parler. On n'est jamais plus loin que sous le cercle d'une lampe.

J'ai dit qu'après dix heures la seule fenêtre du quatrième était restée visible, marquant ainsi un premier groupe dans la maison. Plus tard encore, et vers minuit, une luciole parut en haut du toit : M. Baslèvre, après avoir présidé le dîner de l'Association des surnuméraires hors cadres, rentrait.

Aussitôt, il devint impossible de séparer sur la façade les deux lueurs qui l'animaient et bien qu'entre elles tout fût contraste : la plus faible, hissée vers le ciel avec des allures de feu follet qui danse, se déplace, va s'éteindre, renaît — M. Baslèvre, un bougeoir à la main, allait et venait, sous couleur de ranger son habit ou de chercher son vêtement de nuit — l'autre, au contraire, dardant une clarté fixe qu'aucune ombre ne traversait, et suggérant l'attente, l'immobilité dans la fièvre. Nulle manière non plus, pour une

maison, d'exprimer mieux qu'elle abrite des existences déjà liées ou destinées à se rejoindre.

Au bout d'un quart d'heure environ, il parut que quelque chose d'important disparaissait sur la place : ce n'était qu'une petite flamme, là-haut, en un point des toits qu'on n'aurait même pas su retrouver. M. Baslèvre, une fois couché, venait de souffler sa bougie.

Un instant après et comme si elle n'avait attendu que cela, la fenêtre du quatrième s'obscurcit. Toutefois, pas d'un seul coup : on vit d'abord une grande lueur suivie de soubresauts, puis deux points clairs — les deux sœurs avaient dû prendre leurs trotteuses. Enfin, la maison rentrait dans l'ombre, ayant tout dit ! Mais qui songe à écouter ce que dit une maison, la nuit, en s'endormant?...

Les heures coulèrent, l'aube parut. Ainsi que l'avaient annoncé les lumières, les vies qu'elles éclairaient depuis si longtemps n'avaient plus qu'à affronter leurs mystères : et cela se fit de la manière la plus simple, si simple en vérité qu'on s'étonne qu'il ait fallu pour cela attendre près de vingt ans !

En général, l'heure de la toilette était pour M. Baslèvre celle des réflexions, agréables ou moroses, destinées à soupeser les actes de la veille et les projets du jour. Donc, au matin, s'étant levé, sa première pensée fut la suivante :

« Aujourd'hui, samedi... »

Il voulait dire par là que le lendemain il reverrait le visage : mais il ne l'aurait pas formulé. A partir de la minute où madame Gros avait disparu de son cabinet, non seulement il s'était interdit de s'occuper d'elle, mais il avait détourné son imagination de toute perspective de revoir. Il avait accepté de dîner chez Gustave : ceci fait, il y avait là chose réglée sur laquelle on n'a pas à revenir, du moins jusqu'à l'échéance.

Si M. Baslèvre écartait le souvenir du visage, par contre, le seul fait de l'avoir reçu et écouté avait changé ses dispositions habituelles en lui communiquant une sorte de bienveillance générale à l'égard de la vie et de lui-même. C'est ainsi que, depuis la veille, il s'admirait d'avoir accepté de jouer un rôle bienfaisant dans le cours du ménage Gros. Son

dévouement, bien qu'il ne fût encore qu'une intention, le haussait à ses propres yeux. Pour un peu, il aurait admis de l'étendre à l'ensemble de l'humanité et, par exemple, à l'inconnue qui répondait au nom de mademoiselle Fouille.

Pourquoi mademoiselle Fouille, plutôt que le secrétaire de la direction, ou n'importe quel employé du bureau? A cela, une seule réponse possible. Supprimez la venue de mademoiselle Fouille au ministère, madame Gros ne serait jamais entrée. Penser à l'une menait d'office à l'autre. Ainsi tel qui craint le vertige en montant dans une tour, s'obstine à regarder l'horizon : mais l'horizon s'élargit et le vertige reste.

Les mains dans la cuvette, M. Baslèvre murmura :

— Pauvre mademoiselle Fouille ! mon renvoi l'a peut-être désolée...

Cependant qu'au fond de lui, une voix répondait :

— Sans mademoiselle Fouille, l'aurais-je revue?...

Tandis qu'il mettait son faux col, hanté vraiment par ce nom qu'il n'avait jamais tant prononcé de sa vie, il recommença :

— Lorsque mademoiselle Fouille reviendra, si elle revient, je tâcherai...

Mais il s'interrompit :

— Pourquoi m'en tourmenter, puisque je ne la connais pas?

Il s'efforça ensuite d'examiner ce qu'il devait faire dans la journée :

— Bon ! rien que d'ordinaire...

Car tout paraît ordinaire dès que le souci dominant n'y est plus mêlé. Et, paré de pied en cape, il gagna l'escalier d'un pas allègre.

Or, sur le palier du quatrième, madame Gerbois attendait, son balai à la main.

M. Baslèvre allait passer, non sans la gratifier d'un sourire amène, quand il s'entendit interpeller d'un ton plein de sévérité :

— Si Monsieur avait une minute, je montais pour parler à Monsieur.

Étonné, quoique toujours bienveillant — car le monde

lui apparaissait décidément sous des couleurs nouvelles — M. Baslèvre répliqua, sans cesser de descendre :

— Dites vite, madame Gerbois, je vous écoute.

— Mademoiselle Fouille...

— Ah ! oui, elle s'est présentée hier et j'avais donné des instructions à son sujet, mais vous n'ignorez pas, madame Gerbois, qu'un directeur n'est pas maître de son temps.

Il parlait d'un ton léger, sans remarquer que le balai venait de barrer la route.

— Mademoiselle Fouille, — reprit madame Gerbois, — attend Monsieur : si donc, Monsieur veut bien, je vais annoncer qu'il est là.

Cette fois, M. Baslèvre fit un pas en arrière, abasourdi.

— Que me racontez-vous? Je ne peux croire...

— Monsieur doit croire que si mademoiselle Fouille s'est adressée à moi, c'est qu'elle ne pouvait attendre.

— Attendre quoi?

— Cela... mademoiselle Fouille va vous l'exposer elle-même.

Pleine d'autorité, madame Gerbois venait d'appuyer sur le timbre.

— C'est monsieur Justin, — dit-elle à mademoiselle Fouille, apparue aussitôt sur le seuil; — maintenant, vous n'avez plus qu'à vous arranger ensemble.

Et les bras croisés par-dessus son balai, elle contempla son œuvre.

Effaré, M. Baslèvre balbutia :

— En vérité, mademoiselle, je ne suppose pas qu'à pareille heure...

— Oh ! monsieur, l'heure est indifférente : je vous supplie d'entrer. Je ne serai pas longue.

« Ainsi, songeait M. Baslèvre, c'est là mademoiselle Fouille. »

Son expression si paisible le rassurait. Tout au plus devait-elle souhaiter un renseignement ou peut-être recommander un employé de province.

— Soit, — murmura-t-il résigné, — mais je n'ai qu'une seconde...

— Permettez que je vous montre la route...

Et, l'un suivant l'autre, ils pénétrèrent dans le temple des participes.

Quant à madame Gerbois, gardien fidèle des promesses accomplies, elle commença de balayer le palier avec la joie sereine d'avoir rétabli l'ordre dans l'univers ; son autorité dûment sauvegardée, elle laissait à la Providence le soin de faire le reste.

Face à face, M. Baslèvre et mademoiselle Fouille s'installèrent aux deux coins de la cheminée, mademoiselle Fouille à contre-jour, M. Baslèvre, au contraire, en pleine lumière. Un examen suivit où ils ne dissimulaient pas leur curiosité réciproque : entre inconnus qui s'abordent, la politesse se libère aisément des pudeurs inutiles.

Si peu visible que fût mademoiselle Fouille, l'impression première de sécurité qu'avait ressentie M. Baslèvre s'en trouva fortifiée.

« Elle se tient comme une dévote, songeait-il : on dirait une enfant de Marie... c'est une pauvre fille... »

Mais en même temps il s'aperçut que, s'il exprimait ainsi une opinion précise sur mademoiselle Fouille, cela tenait à ce qu'il la comparait à une autre. Désormais, il jugeait et n'agissait déjà plus que par rapport au visage.

Pareillement, à peine M. Baslèvre installé devant elle, mademoiselle Fouille venait d'oublier la difficulté de l'entretien. Transportée en rêve sur un trottoir, près de la gare de Vincennes, elle entendait une voix impérieuse, jeter :

« — Je te défends de le connaître ! »

Pourquoi ne devait-on pas recourir à cet homme qui avait pu habiter vingt ans sous le même toit sans une indiscrétion ou une rencontre? Quel risque apportait sa présence?

On ne saurait trop peser sur de tels mouvements d'âme : ils marquent la fatalité d'un sentiment exclusif, passé ou non dans le conscient. Encore une fois, en s'abordant, l'un et l'autre étaient en droit de se croire séparés par un abîme d'intérêts ou de mode de vivre : une minute ne s'était pas écoulée qu'ils communiaient dans les mêmes pensées, allaient aussi obéir au même moteur souverain !

Désireux de ne pas attendre outre mesure, M. Baslèvre dit sans autre préambule :

— C'est sans doute d'une difficulté administrative que vous désirez m'entretenir?

Mademoiselle Fouille sourit d'un air contraint :

— Pas précisément, monsieur. Ce n'est, d'ailleurs, pas au fonctionnaire haut placé que je prétends m'adresser, mais à mon voisin... de longue date.

— Aurai-je, sans le vouloir, apporté dans votre appartement un trouble qui vous importune? — se récria M. Baslèvre, surpris.

— Non, la demande qui m'intéresse est de nature très différente, et telle, qu'au moment de la formuler, vous me voyez hésiter.

Comme elle continuait de sourire, M. Baslèvre, à mille lieues de ce qui devait suivre, sourit aussi.

— Rassemblez votre courage, mademoiselle, et si vous le voulez bien, passons au fait, car, je l'ai dit, mon temps est compté.

— Je vais essayer, monsieur...

Mademoiselle Fouille soupira, mais sa voix demeurait unie. Si Andréa s'était avisée d'écouter derrière la porte, elle aurait pu croire que sa sœur donnait une leçon.

— Avant tout, permettez-moi de rappeler que j'habite la maison depuis vingt ans environ...

— Et moi, depuis trente-deux, — interrompit M. Baslèvre.

— Oui, vous et moi, sommes les plus anciens locataires. C'est dire que le propriétaire et, d'une manière générale, tous mes élèves — j'en ai eu beaucoup, de tout temps — pourraient vous témoigner de mon honorabilité...

— Oh ! — interrompit encore M. Baslèvre, — je n'en ai jamais douté !

— Vous ne me laissez pas achever : j'entends qu'après enquête, vous seriez assuré que, quels qu'aient été mes engagements, j'y ai toujours fait honneur au jour fixé. C'est pourquoi...

Mademoiselle Fouille eut une suprême hésitation, puis acheva du même ton uni, où perçait toutefois un peu d'effort :

— ... C'est pourquoi, condamnée depuis hier à une brusque réalisation d'argent, j'ai pensé recourir à votre obligeance qui est grande, à ce qu'on m'a dit.

— Ah ! — fit M. Baslèvre perdant son sourire, — il s'agit d'un emprunt?

— En effet.

Et une imperceptible gêne, du coup, flotta dans l'air. De nouveau leurs pensées étaient reparties, convaincues qu'elles s'éloignaient, en réalité pour courir au même but. M. Baslèvre qui n'avait désiré jusqu'alors obliger personne se demandait soudain :

« Que penserait-*elle* si *elle* apprenait que j'accepte? »

Mademoiselle Fouille songeait :

« Comme je *l'*aime, pour en arriver là ! »

— Mon Dieu, mademoiselle, — commença M. Baslèvre l'air incertain, — vous avouerez... vous me prenez au dépourvu...

Désireux de gagner du temps pour voir clair en lui-même, étonné surtout de ne pouvoir dire non tout de suite, il poursuivit :

— D'ailleurs, tout dépend de la somme... je ne vois pas enfin très bien comment il se fait que vous ayez pensé à moi de préférence aux nombreuses connaissances dont vous parliez.

— Je comprends, — murmura mademoiselle Fouille. — Aussi, avant de vous prononcer, souhaiterai-je que vous m'écoutiez jusqu'au bout.

Un léger enrouement rendait ses mots plus lourds, mais elle continuait de s'exprimer sans émoi apparent ; elle devait dicter ainsi aux petites.

— Sachez d'abord qu'il s'agit de deux mille francs et d'un délai court : un mois, à la rigueur, me suffirait. L'intérêt ? à votre choix... La garantie?... hélas, peu de chose ou beaucoup, suivant l'angle sous lequel on regarde. Je n'ai, en effet, que mon travail et un effort dont le passé que je rappelais vous est garant... Alors pourquoi m'adresser à vous que je ne connais pas, plutôt qu'à l'une quelconque de mes familles d'élèves? Pour une raison fort simple : il me serait pénible — très pénible — de révéler à une personne au courant de ma parenté un... incident... douloureux... qui concerne celle-ci.

A mesure, M. Baslèvre s'efforçait de suivre, sans parvenir à réaliser ce qui arrivait. Plus il y songeait, plus il trouvait extraordinaire qu'une personne eût pensé à lui pour un service de ce genre et que ce fût précisément mademoiselle Fouille.

— Devant vous, au contraire, — continuait celle-ci, — je n'hésite pas à livrer l'origine de ma détresse présente. Il va de soi que, personnellement, je n'ai pas de besoins. Je gagne toujours trop pour le train modeste que je mène. Si j'en suis à implorer votre secours, c'est que je dois sauver quelqu'un des miens...

— Sauver? — répéta M. Baslèvre.

— Imaginez qu'un de vos proches, un neveu, par exemple, un filleul, ou encore un être dont vous soyez responsable devant la vie, ait, dans une heure de folie, commis une indélicatesse et qu'il suffise, pour lui éviter un déshonneur mortel, de se procurer deux mille francs... Ah ! ce sont là des cas où l'on perçoit vraiment que les réserves mondaines ne comptent plus! On sauterait n'importe quel fossé. Et cela vous explique, monsieur, que vous soyez ici à m'écouter, comme aussi l'immense espoir que j'ai mis en vous — que je connaissais à peine de nom.

— En effet, — approuva M. Baslèvre sans trop savoir ce qu'il prétendait affirmer par là, — dès lors qu'il s'agit de votre neveu...

— Je n'ai pas dit qu'il le fût, — interrompit mademoiselle Fouille comme malgré elle.

— Il ne l'est pas?... C'est dès lors un filleul?... un ami?...

Les yeux de mademoiselle Fouille vacillèrent. Pourquoi ces questions au lieu de la réponse attendue? Un éclair suffit pour révéler l'abîme proche. Tout à coup, elle se demandait : « Serait-ce à lui qu'a été dérobé l'argent? Si l'on ne m'avait défendu de lui parler que pour éviter un énoncé de la somme, qui risque de tout trahir sous prétexte de tout sauver? »

Habitué enfin à l'obscurité, M. Baslèvre découvrait en même temps le trouble de mademoiselle Fouille. Il y a des associations d'idées qui surgissent à une minute donnée, sans qu'on sache pourquoi et s'imposent à l'esprit le moins ouvert. Tout à coup, aussi, un propos de la concierge lui revenait qui, rapproché de ce trouble, précisait de quel homme le salut était sans doute en jeu.

On n'est jamais plus curieux du secret des autres que lorsqu'on commence à en avoir un soi-même. M. Baslèvre reprit donc :

— Me permettez-vous, en tous cas, une question?

L'angoisse des yeux s'accrut.

— Êtes-vous certaine que celui auquel vous portez tant d'intérêt en soit à sa première aventure?

Les lèvres de mademoiselle Fouille eurent peine à prononcer la réponse :

— Je ne vois pas, — balbutia-t-elle, — en quoi ceci peut intéresser le sujet qui nous occupe...

— Rien de plus clair, cependant. Sans vouloir entrer dans vos confidences, mais usant du peu que vous m'avez dit, je me demande si le sacrifice que vous vous disposez à consentir en vaut la peine. Il y a des gens qu'on ne sauve pas, parce qu'ils sont incapables de le vouloir.

— Laissez-moi croire que je suis le meilleur juge de la cause, — fit encore mademoiselle Fouille avec un geste las.

— Ou le plus mauvais, puisqu'il s'agit d'un être que vous aimez... sans aucun doute?

Bien que le ton de M. Baslèvre restât détaché, son regard aigu ne quittait pas mademoiselle Fouille. Mais déjà celle-ci se reprenait et réunissant toutes ses forces pour paraître impassible, comme avant :

— On doit toujours aimer les siens, — murmura-t-elle. — C'est un devoir.

— Pas au point de leur donner inutilement sa vie.

— Alors, ce ne serait pas aimer...

La phrase tomba lourdement : on en sentait chaque syllabe chargée de souffrances acceptées ou subies.

— Possible, — repartit M. Baslèvre, — seulement l'étranger que je suis a le droit de penser qu'en se refusant à votre désir il vous garantira de désillusions... supplémentaires.

Au mot de refus, mademoiselle Fouille avait joint les mains.

— Oh ! monsieur, ne nous livrons pas à des discussions de morale sans issue. De grâce, répondez oui ou non à ma demande : le reste...

— Le reste est l'essentiel. Jurez-moi que celui qui vous tient à cœur n'a pas abusé de vous et je n'hésiterai plus à dire oui.

Les mains jointes eurent une sorte de crispation désespérée :

— Impossible ! Comment le saurais-je?

— Pourtant, dans une famille...

— Ai-je parlé de famille?

— De qui, alors?

Subitement, en quelques phrases, l'objet précis de leur entretien venait de disparaître : ce n'était plus mademoiselle Fouille suppliant M. Baslèvre de consentir un prêt d'argent, mais M. Baslèvre qui s'efforçait de crocheter la conscience de mademoiselle Fouille !

Frémissante, celle-ci se leva :

— De qui?... mais, monsieur, ceci ne vous regarde plus ! N'avez-vous pas entendu qu'il s'agit du déshonneur d'un être et que pour rien au monde je ne consentirais à livrer celui-ci à votre connaissance ou à vos soupçons? Admettons qu'il ne mérite pas mon effort, ni rien des sentiments que je lui porte : qu'est-ce que cela fait, je vous le demande ! On ne donne pas pour les autres, que je sache : on donne pour soi, parce que donner est un plaisir et j'ai le droit, s'il me plaît, de ne pas me soucier qu'on m'en dise merci !

En achevant, elle avait tourné la tête; la lumière illumina son profil. Une seconde M. Baslèvre entrevit mademoiselle Fouille, la vraie! Sa bouche palpitait : les yeux lançaient des flammes ; large et plat, le front semblait s'être agrandi. Ah ! il n'y avait plus trace de la locataire du 16, préposée à l'instruction des petites bourgeoises des alentours! Seule une amante ici parlait de son amant !

Assuré d'avoir compris, M. Baslèvre s'inclina brusquement.

— Dès lors que vous en êtes là, mademoiselle, je ne veux rien ajouter. Quand vous faut-il l'argent?

Sans transition, il trouvait naturel de consentir le prêt demandé. D'ailleurs, il ne doutait pas d'être remboursé et cela aidait à l'état de bienveillance universelle qui, depuis la veille, lui rendait la vie légère.

Mademoiselle Fouille eut peine à retenir un cri.

— Mais, — dit-elle, — aujourd'hui serait le mieux... s'il est possible. Bien entendu, je signerai les papiers qu'il faudra.

— Aujourd'hui, soit.

Et M. Baslèvre s'inclina une seconde fois, sans qu'on pût deviner si c'était ou non pour prendre congé.

— Est-ce bien tout ce que vous désiriez me demander? — reprit-il comme s'il avait souhaité entendre autre chose, peut-être mademoiselle Fouille parler d'amour.

— Tout, — répéta celle-ci, — car pour vous remercier du salut que je vous devrai, je ne trouverais pas les mots que je souhaite.

— Je ne sauve personne, pas même vous, — protesta M. Baslèvre avec un peu d'ironie.

Il voulait dire par là qu'elle perdrait cet argent, mais les mots qu'on prononce ont presque toujours un autre sens que celui que l'on prétend leur donner. Mademoiselle Fouille eut un frisson en écoutant ceux-là.

— Singulière occasion pour faire enfin connaissance, — dit encore M. Baslèvre quand il fut sur le palier.

— La vie est si complexe ! — répliqua doucement mademoiselle Fouille pensive.

Et ce fut au tour de M. Baslèvre de ressentir une inquiétude fugitive. Il lui semblait avoir entendu cela, il ne savait plus où.

Quand il fut dans la rue, il se considéra avec étonnement.

« Pourquoi ai-je fait cela? » se demandait-il.

Un petit rire intérieur fusa ensuite en lui.

« Et c'est pour son amant, bien entendu... mais qui peut bien être l'amant de mademoiselle Fouille? »

Il cherchait : il trouvait curieux et parfaitement ridicule qu'un homme se fût contenté de mademoiselle Fouille.

« A tant faire que de choisir un visage... »

Il eut ensuite un éblouissement : il lui semblait qu'une lumière l'inondait, effaçant jusqu'au souvenir de l'intermède apporté par mademoiselle Fouille. Décidé cette fois à ne plus quitter M. Baslèvre, le visage venait de reparaître...

VIII

Si jusqu'au lendemain soir le visage reparu ne cessa point de l'escorter, du moins M. Baslèvre eut-il l'illusion de vaquer à des occupations normales sans aucun souci. Même l'envoi de l'argent à mademoiselle Fouille ne parvint pas à troubler sa sérénité. Il l'effectua comme il aurait signé un bordereau.

Par contre, l'heure venue de se rendre chez Gustave, tout changea et subitement il lui parut avec une évidence aveuglante qu'en acceptant de dîner, il avait accepté aussi une responsabilité morale qui le conduirait on ne savait où.

« A quoi me suis-je engagé ? se demandait-il. Protéger Gustave est admirable : encore serait-il bon d'apprendre contre qui... »

En somme, que connaissait-il de son camarade de jadis? rien. Mais en soupçonnait-il plus sur le visage? Alors pourquoi la sensation d'attente qui grandissait en lui? Pourquoi surtout la certitude qu'il marchait vers des événements violents ou singuliers? Il est vrai qu'on n'aborde jamais une phase de vie supposée décisive sans croire qu'elle devra s'accompagner de péripéties extraordinaires : après quoi, la réalité paraît et n'est jamais aussi pauvre en imprévu...

La soirée dont M. Baslèvre s'effrayait, fut ainsi la plus simple, la moins fertile en incidents que l'on pût imaginer : l'essentiel y demeura souterrain, moins fait de gestes que de résonances intérieures, de paroles prononcées que de mouvements inexprimés.

Et d'abord, M. Baslèvre eut la surprise de reconnaître que l'appartement de Gustave n'avait rien de la somptuosité qu'il y avait découverte à sa première venue. Le plus souvent, quand on revoit, les impressions s'estompent et gagnent en mesure. Le seul vrai luxe qui régnât ne tenait ni aux gravures de l'antichambre ni aux meubles du bureau, mais plutôt à une propreté méticuleuse, à un certain ordre naturel, à une harmonie secrète qui liait entre elles les choses et les murailles.

Si, d'autre part, M. Baslèvre avait nourri quelque inquiétude au sujet de l'accueil de Gustave, il put rapidement se rassurer. Quand, introduit cette fois par une femme de ménage, il pénétra dans le cabinet de travail, Gustave, qui l'y attendait, avança les mains tendues, l'air peut-être un peu gouailleur, mais la voix bon enfant :

— Alors, — dit-il, — il n'y a pas eu de nouveau contre-ordre? Tu es rassuré sur la cuisine? Parfait. Qui mieux est, tu arrives à l'heure : toutes les vertus... Vieux, tu es admirable.

Et ce fut sa seule allusion à l'incident de refus.

— Que veux-tu? j'avais d'abord pensé... — commençait

déjà sottement M. Baslèvre, quand, par bonheur, Claire parut.

Ainsi les événements s'arrangent d'eux-mêmes et l'on ne sut jamais ce que M. Baslèvre avait pensé.

Songeant à Claire, M. Baslèvre avait enfin escompté une émotion violente, faite autant de complicité mystérieuse que de la joie de revoir le visage : il n'éprouva rien de plus que dans n'importe quelle réunion mondaine. A certaines heures, la vie prétend se reposer et semble ne pouvoir réciter que des phrases apprises. On s'attendait à du neuf, et c'est hier qui recommence...

Tel fut le début. Quand on passa dans la salle à manger, toutefois, M. Baslèvre ne put se défendre d'une étrange impression de bien-être.

Ramassé sous le cercle de la lampe, composé de porcelaines blanches sur une nappe blanche, le couvert donnait tout de suite envie de se serrer autour de la table pour parler ensuite à voix discrète. Au centre, dans un vase de verre, quatre roses rouges marquaient bien qu'il s'agissait d'une réunion inaccoutumée ; mais, tendant leur col, elles aussi semblaient participer à l'air général d'accueil, cependant que leur parfum, envolé par bouffées, se mêlait à l'odeur nette du parquet qu'on avait dû, le matin, passer à la cire.

Le repas commença.

Il est rare qu'entre convives ne se produise pas au moins un accord momentané qui efface leurs dissonances d'humeurs et leurs soucis. A peine assis, il parut de même qu'entre ces trois êtres, agités probablement par des pensées très diverses, une fusion s'établissait. A chacun, il paraissait naturel de se trouver là, bien que l'inverse eût été plus probable. M. Baslèvre avait cessé d'être directeur. Gustave se croyait peut-être revenu aux temps du père Gros. Claire, silencieuse, souriait.

— Comme on est bien ici ! — dit tout de suite M. Baslèvre, obéissant à l'intimité qui s'imposait à lui.

Et la causerie commença, éparpillée d'abord, inconsistante, mais déjà s'orientant d'elle-même vers les seuls sujets communs qu'ils se connussent.

— Où loges-tu? — demandait Gustave.

— Oh ! moi, je ne loge nulle part : un logis de vieux garçon n'existe point.

Claire reprenait :

— N'avez-vous pas au moins gardé une maison de famille à Limoges?

— Je ne vais plus à Limoges.

Elle insistait :

— Ce doit être bon, pourtant, de se sentir un coin natal, un vrai, avec des lignes, des couleurs qui ne sont qu'à lui. Quand on est de Paris, comme moi, on a l'impression de n'être de nulle part.

— Limoges aussi n'est qu'une petite ville.

Ils s'accordaient, Gustave et lui, à ne la point regretter. Cependant, que de choses elle leur rappelait ! A sa suite, le passé venait d'entrer. Ils ne parlèrent plus que de lui.

Mystère des âmes. Gustave évoquait des farces d'écolier, des tours joués au père Gros, une pêche miraculeuse dans la Vienne, toutes aventures arrivées à bien d'autres ; cependant, il les trouvait uniques. Un coude sur la table, M. Baslèvre revoyait aussi une maison — la sienne — une jeunesse — la sienne — un grand bonheur — toujours le sien... Quarante-huit heures auparavant, la seule pensée d'une telle évocation l'épouvantait : l'évocation était venue, et non seulement il ne ressentait aucun chagrin, mais se trouvait heureux. On eût dit que, parce que le visage était là — ce visage qu'il ne regardait même pas — les heures d'autrefois avaient perdu toute amertume.

Puis une fin de dîner sereine.

— Te rappelles-tu?...

Oui, M. Baslèvre se rappelait. En même temps, telle une éponge dont les pores s'imbibent, son cœur gonflait. A entendre parler de sa jeunesse, il redevenait jeune.

Tout à coup, une note discordante qui rompt le charme. Gustave, s'interrompant, a une exclamation singulière :

— Vois donc ! Claire : à quoi peut-il penser pour que je retrouve sur sa bouche le petit pincement de jadis, et encore là, au coin de l'œil, la ride qui surgissait chaque fois qu'il avait envie de se donner en exemple?

Incroyable, en effet, que les années puissent bouffir les lèvres,

blanchir les cheveux, saccager une peau, et n'arrivent pas à supprimer le rien qui est la marque d'un caractère : mais pourquoi Gustave a-t-il dit cela? serait-ce que depuis quelque temps le regard de Claire n'a pas quitté M. Baslèvre?

Ensuite un arrêt brusque, la sensation qu'une chose qui était venue s'en va pour ne plus revenir : le passé, peut-être, qui s'éloigne...

— A quoi je pense? — dit enfin M. Baslèvre, légèrement interloqué, — mais... à toi, au hasard aussi qui nous a rapprochés.

— Il y en a de bons et de mauvais, — répliqua Gustave d'un ton incertain, — pour être fixé, on doit attendre la fin de la course.

— Prétends-tu que cette fois...

— Oh ! je parle en général. D'ailleurs, tu ne te doutes pas de ceux auxquels je pense.

Et lâchant une bouffée de cigarette, tandis qu'il achève sa tasse de café :

— En attendant, ce soir, vieux, il faudra m'excuser si je vous laisse quelques instants. Ne pouvant prévoir que tu reviendrais sur tes premiers arrêts, j'avais accepté un rendez-vous... important... Oh ! rassure-toi, je serai de retour avant ton départ : le temps de régler un compte...

— Un compte... de littérature? — réplique M. Baslèvre avec une involontaire ironie.

— Tout juste !

Et se levant :

— Admets, si tu y tiens, que, ne voulant pas ébruiter les services que je lui rends, elle me paye de préférence quand la nuit est venue.

Se moque-t-il? Mais non, Claire doit être habituée à ces sorties étranges, puisqu'elle murmure :

— Aujourd'hui, cependant, n'aurais-tu pas su remettre?

— Aujourd'hui moins que jamais ! D'ailleurs, je suis tranquille !...

Ici une méchanceté à peine marquée, une de ces nuances qu'on ne saisira que plus tard, à la lueur des événements.

— ... Vous vous consolerez du tête-à-tête, en parlant de moi...

Déjà, il a gagné le seuil. Une seconde, M. Baslèvre a le temps encore d'apercevoir que son expression n'est plus la même. Il y a dans ses yeux un mélange indéfinissable d'inquiétude et de convoitise ; où donc M. Baslèvre a-t-il vu jadis des yeux pareils? Mais à l'entrée, la porte bat, le pas saccadé qui ébranlait l'antichambre s'éteint brusquement, et détournant la tête, M. Baslèvre se rend compte qu'il est seul avec le visage...

Le dîner était achevé.

Un long moment s'écoula. Immobiles à leur place, ils avaient l'air d'écouter, bien qu'il n'y eût plus de bruit dans la maison, ni même au dehors. La sortie momentanée de Gustave n'avait en soi rien de choquant : cependant, on eût dit qu'elle avait laissé derrière elle une gêne — la première de la soirée.

— Je crois, — dit Claire enfin, — que nous ferions bien de passer dans son bureau.

— Est-ce utile?

Elle n'insista pas. Ce fut au tour de M. Baslèvre de demander, mais du bout des lèvres :

— Sort-il ainsi souvent, le soir?

— Toujours le dimanche, parfois le jeudi... J'avais espéré, pourtant, que ce soir...

— Bah ! comme il l'a dit, c'est moi qui ai eu le tort de me raviser trop tard.

De nouveau, ils se turent. Le simple fait d'avoir prononcé quelques mots insignifiants semblait les avoir allégés. Il faut un certain temps pour passer d'un sentiment pénible à un autre très différent. La paix de la pièce agissait aussi sur eux, mais lentement. Ils étaient comme des dormeurs qui s'éveillent dans une chambre inconnue et dont les yeux vacillent, ne sachant s'ils rêvent.

M. Baslèvre reprit :

— Vos roses sentent bon.

Désireuse d'en offrir, Claire allongea la main vers l'une d'elles. Au contact de son doigt, un pétale tomba.

— Elles se fanent, — murmura-t-elle, sans oser y toucher plus.

Encore le silence... Il devenait très doux ; c'était maintenant une chaleur qui s'insinue dans l'âme.

M. Baslèvre s'appuya contre le dossier de sa chaise et dit soudain :

— Comment peut-on quitter un logis comme le vôtre?

Il regardait le pétale, la nappe lumineuse, mais il n'osait pas se retourner vers le visage. Claire ne répondant pas, il poursuivit :

— Lui avez-vous dit que vous étiez venue au ministère?

— Mais... cela va de soi.

— Et que je m'étais décidé seulement sur vos instances?

Claire ne parut pas entendre. Du coup, il devina qu'elle avait gardé pour elle l'essentiel et, parce qu'il y aurait désormais entre eux une apparence de complicité, il sentit que l'intimité de l'heure venait de s'accroître.

— C'est bien, — fit-il, sans trop savoir pourquoi.

— Ce qui est bien, — répliqua Claire, — c'est que vous ayez compris qu'il a besoin de votre aide.

Elle paraissait ainsi décidée à ne plus parler que de Gustave.

— Où voyez-vous que je l'aie compris? — fit M. Baslèvre avec humeur.

D'un mouvement de tête, Claire désigna la place vide :

— Où va-t-il?

— Sa littérature... Il vient de vous le dire.

— Je ne le vois jamais écrire.

— Vous n'y croyez donc pas?

— Non.

— Alors?

— Alors j'ai peur...

Sans quitter le dossier de sa chaise, M. Baslèvre prit une cuillère à café et jouant avec elle, par contenance :

— Est-ce pour cela que, l'autre jour, vous parliez d'une angoisse... indicible?

Voyant qu'elle se taisait, et toujours avec l'air de s'adresser à quelque autre placé en face de lui :

— Je comprends qu'il vous répugne de montrer à un étranger des choses si secrètes. Cependant, n'avez-vous pas deviné que dès la première heure...

Sa phrase s'interrompit. Une écrasante timidité, d'avance, venait de donner aux mots qu'il voulait prononcer une dimension inusitée : il reculait devant eux, effaré.

Claire baissa la tête et rougit.

— En effet, — dit-elle, — je vous sens désireux de me porter secours, mais d'où vient que depuis ce soir j'ai aussi la certitude que votre secours arrive trop tard? Ah! qu'elles sont loin, nos années heureuses! Que ne l'avez-vous connu alors! Déjà léger, sans doute, mais si gai, avec des yeux si clairs, une vie transparente et si nette, une joie d'être ensemble qui s'étalait au moindre geste... Et puis, peu à peu, ou plutôt non, presque subitement, quelque chose a terni son regard, nos tête-à-tête, le simple bonheur qui était notre fortune ; et le mensonge a commencé. Quel? je l'ignore. A certaines minutes, j'ai la conviction d'une tromperie affreuse, d'une seconde vie ailleurs dont je suis exclue. Ce n'est rien ; après tout, moi seule peux en souffrir. Autre chose, et mille fois pire, me fait trembler. Depuis qu'il prétend écrire, la pensée me hante que l'origine de nos ressources est devenue incertaine... Vous le voyez, je dis : incertaine : je n'ose aller au delà... Mais pourquoi y a-t-il ici, à certains jours, beaucoup d'argent et, à d'autres, d'horribles inquiétudes? Notre train est pareil, et Gustave semble tantôt prodigue, tantôt harcelé. Parfois, il me revient, mais comme d'un long voyage : on dirait alors qu'il me demande pardon et, en même temps, je sens n'être qu'un refuge momentané. Ensuite, tout recommence, la maison a l'air de se vider ; on y respire plus de solitude, presque une attente tragique... Ne croyez pas, d'ailleurs, que je m'y trompe : sans doute, je ne connais pas les raisons cachées, mais le reste... le reste... comme j'en suis sûre !

Tandis qu'elle parlait, elle n'avait pas cessé de considérer le pétale sur la nappe et, peut-être, par-dessus lui, le bureau de Gustave, enseveli dans la pénombre autant que la vie de celui qui l'habitait.

M. Baslèvre, lui, avait l'air de ne pas écouter et, cependant, à mesure que les phrases tombaient, se demandait s'il éprouvait de la pitié ou du plaisir. Il aurait voulu plaindre Claire et il eût été mécontent qu'elle ne fût pas malheureuse.

— Je vous demande pardon... — acheva Claire, surprise de se livrer ainsi devant un inconnu.

— Il y a des heures, — commença M. Baslèvre, — où se confier à un ami soulage.

Et soudain la cuillère, avec laquelle il n'avait pas cessé de jouer, lui échappant des doigts tomba entre leurs chaises.

Obéissant au même instinct, l'un et l'autre se penchèrent pour la ramasser. Leurs cheveux se frôlèrent. M. Baslèvre, le premier, trouva ce qu'ils cherchaient et se redressa : il était devenu un peu pâle.

— Pourquoi taire aussi ce que j'éprouve depuis quelques instants, — poursuivit-il avec un léger essoufflement dû sans doute à son geste trop rapide. — Depuis que j'étais entré dans cette salle, je croyais n'être venu que pour vous être agréable : mais, tout à l'heure, en vous écoutant, je regardais la table, et alors — en vérité la vie offre des coïncidences déconcertantes, — alors j'ai découvert que celle de notre salle à manger, quand j'étais enfant, avait le même ovale... Oui, elle était pareille... toute pareille... J'y étais installé à la même place, au bout du grand axe, et à la vôtre...

— A la mienne? — répéta le visage qui semblait maintenant un pur miroir reflétant le passé.

— Il y avait ma mère...

— Je vous remercie, — dit Claire après une courte pause, — il m'est agréable que vous m'ayez, et en ce moment, associée à son souvenir.

M. Baslèvre secoua les épaules :

— A moi, au contraire, cela paraît étrange.

— Pourquoi?

A son tour, sa voix devint basse.

— Parce que depuis de longues années, je ne pouvais penser à elle sans déchirement, tandis que ce soir et auprès de vous...

— Ce n'est pas moi qui en suis cause, mais les souvenirs que vous avez évoqués.

— Ils ne me touchaient pas quand j'en parlais ; il a fallu pour en percevoir la douceur que vous me parliez à votre tour.

— Vous le croyez.

— J'en suis sûr.

Enfin, il venait de tourner la tête, osait vraiment s'adresser

au visage; obéissant à une impulsion irrésistible, il voulut achever :

— Il y a trois jours, je ne vous connaissais pas : et aujourd'hui...

Mais, très doucement, Claire arrêta du geste ce qui allait suivre :

— Et aujourd'hui, — acheva-t-elle, — nous nous entretenons comme des amis... en attendant mon mari.

Elle avait appuyé sur les derniers mots. Bravement ensuite, le fixant avec des yeux limpides où rien autre absolument ne passait que ce qu'elle avait prétendu dire, elle tendit la main. M. Baslèvre la prit avec simplicité, la serrant à peine. Ce qu'il ressentait était peut-être du bien-être, à moins que ce ne fût un peu de vertige. L'âme peut, parfois, perdre le contrôle d'elle-même, bien que rien ne trahisse à l'extérieur son désarroi et que les apparences restent dans la mesure.

Soudain ils tressaillirent et leurs mains se détachèrent, comme si quelqu'un venait d'entrer pour les surprendre. Dans le bureau de Gustave, la pendule du père Gros s'était mise à sonner.

— Dix heures, — murmura Claire, — il tarde plus que d'habitude. Sans doute, vaudrait-il mieux...

Elle s'arrêta. M. Baslèvre, qui avait compris, parcourut des yeux la table, les roses s'effeuillant, la pièce si paisible, et se leva.

— Soit, — dit-il, — je m'en vais puisque vous le jugez préférable : si vous me disiez de revenir, il me semble aussi que je m'efforcerais vraiment de vous être utile.

— Revenir?...

Une hésitation passa sur le visage.

— ... Pourquoi non?... vous me devrez une visite ; c'est l'usage...

Ils passèrent ensuite dans l'antichambre ; Claire aidait M. Baslèvre à mettre son pardessus, lui tendait son chapeau, sa canne, tout cela sans parler. Ils avaient l'allure molle de gens qui ont fait une randonnée : ce qu'ils avaient dit était bien peu de chose et ils sentaient pourtant que de cette soirée daterait une existence différente, pour chacun d'eux.

Avant de s'en séparer, M. Baslèvre contempla une dernière fois le visage.

— Dès demain, — dit-il, — je tenterai de déchiffrer l'indéchiffrable qui vous tourmente.

Mais elle ne répondit que par un signe d'adieu ; il était possible qu elle eût peur de le connaître ou qu'elle s'en souciât déjà moins. Et roulant dans sa tête des pensées confuses, M. Baslèvre commença de descendre...

Parvenu au dernier palier, qui était mal éclairé, il heurta sans le vouloir un homme qui venait en sens inverse. Une double exclamation suivit :

— Toi !

— Comment ! tu ne m'as pas attendu?

Gustave rentrait.

— Ta femme commence à s'inquiéter, — dit M. Baslèvre. — La littérature a donc bien tardé au rendez-vous?

Un rire sourd fut la seule réponse.

— En tout cas, monte vite, ne serait-ce que pour la rassurer.

Toujours pas de réponse.

— Hé bien ! à quoi songes-tu? — reprit M. Baslèvre impatienté.

Alors, se penchant brusquement vers son camarade :

— A quoi je songe? mon cher, à une chose prodigieuse et dont je m'avise seulement à ta rencontre : tu es peut-être une mascotte !

« Aurait-il bu? » songeait tout à coup M. Baslèvre.

Gustave poursuivait :

— Mais j'oublie... tu dois ignorer ce que c'est... raison de plus pour revenir, n'est-ce pas? un tout prochain dimanche... enfin, dès que tu voudras... Et ce jour-là, je rapporterai encore... Veux-tu voir ce que je rapporte?...

D'une main fiévreuse, il s'apprêtait à fouiller dans sa poche.

— Allons ! tu n'as pas l'air dans ton bon sens : laisse-moi passer... Bonsoir...

— A bientôt.

M. Baslèvre acheva sa descente.

La rencontre et les propos incohérents de Gustave lui lais-

saient une impression de malaise. Mais, à peine dehors, il aperçut des étoiles.

— Comme l'air est encore tiède, — murmura-t-il.

Pareil à mademoiselle Fouille, l'autre soir, il s'enfonça ensuite dans la grande ombre de Paris.

Il croyait ne plus penser à rien, alors qu'il emportait en lui le visage; il croyait aussi être encore lui-même; et il avait une marche de fantôme...

(A suivre.)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ

UNE ARME DE LA GUERRE ET UN OUTIL DE LA PAIX

LA PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE

On était deux, observateur et pilote, habitués l'un à l'autre, liés par le travail et par le risque communs. On faisait équipe. Ensemble, l'ordre reçu, on préparait la mission. On décidait : « Il faut faire ça à 2 000. Il nous faudra quinze clichés pour tout couvrir ; il vaudra mieux en prendre vingt pour recouper largement les vues. On entrera dans les lignes au Four de Paris, on ira tout droit jusqu'à Châtel ; là, il faudra tourner pour être sûr d'avoir la gare ; et puis on rentrera par Vauquois où l'on prendra les entonnoirs, pour s'amuser. » Le vent du sud s'obstinait, chassant de lourds nuages ; à midi, comme un « trou » s'élargissait au ciel, on sortait l'avion. Revue minutieuse de l'appareil : l'objectif est vissé à fond, l'obturateur tombe bien, les magasins entrent sans forcer. « Ça y est? — Ça y est. »

Départ. On prend de la hauteur sur le terrain. Essai des mitrailleuses. L'Argonne devant nous. Les lignes, les premiers obus : musique rituelle. Visée, déclenchement, escamotage de la plaque, et puis quinze secondes pour rien. Voyons tout le ciel : ciel libre... Quatorze, quinze ; déclic, escamotage, un regard au ciel : trois points, là-haut, près du soleil. Spad ou Fokker? Tournons un instant sur place, la main au levier de la tourelle, prête à fixer la mitrailleuse vers l'adversaire. Ça s'approche. Spad : on continue. Les Spad passent près de

nous ; ils nous escortent un moment. Nuages sur l'Aire : attendons. Le soleil revient, emplit d'un coup la vallée, la révèle : Châtel, la gare, les dépôts au long des voies. Un petit tour, trois clichés les uns sur les autres. Toutes ces actions sans paroles, dans le grondement oublié du moteur. Canon, canon : les batteries du Bel-Orme. Retour. Les avant-bras à la tourelle bloquée, l'observateur — face à l'arrière — surveille le ciel et regarde au loin. Buzancy là-bas; et là-bas, ruban clair sous une écharpe de brume attardée, la Meuse. Canon ; un coup très proche, et que nous avons vu s'épanouir, a semblé tout déchirer. Montfaucon : l'étoile des routes. Canon encore : les lignes franchies. Et puis l'air de chez nous.

Descente douce, promenade sur la campagne. Voici le terrain ; il monte. Prenons, pour l'atterrissage, les magasins sur nos genoux. Et c'est le sol. Un mécanicien dénonce des traces d'éclats. Le photographe emporte les clichés au laboratoire : « Dites bien au sergent qu'il développe ça doucement : c'est peut-être un peu surexposé. »

Vol heureux. Mais combien de fois les camarades ont-ils vainement guetté jusqu'à la nuit le retour de l'avion? Combien de fois a-t-on téléphoné d'un poste de commandement : « L'observatoire du Balcon vient de voir un Bréguet tomber en flammes après combat, à 15 h. 35, vers Autry. Est-ce que vous n'aviez pas un photographe par là? » Combien de fois l'observateur, occupé par sa visée, par un enrayage au magasin, a-t-il été surpris — et malgré l'escorte, quand il y avait une escorte — par l'Albatros ou par le D. 7 piquant d'un plus haut ciel?

L'opinion connaît bien peu le travail de nos aviateurs-photographes. Elle ignore que leur petite armée fut sans doute la plus rudement frappée.

Elle ignore plus encore l'importance énorme qu'a prise dans la guerre l'arme, d'apparence pacifique, que l'observateur maniait là-haut, sous le canon.

Elle ignore enfin que cette arme, qui a tant aidé à gagner la guerre, doit être dans la paix un merveilleux outil aux mains de l'homme.

C'est tout cela que nous voulons lui dire.

I

Les quelques essais de photographie aérienne qui avaient été faits avant la guerre, du haut d'un ballon captif, d'un dirigeable ou même d'un avion avaient montré le secours qu'on pouvait attendre du procédé pour l'établissement d'une carte.

Dès la fin de 1914, lorsque les fronts se sont fixés, il s'est agi de connaître dans leur détail les régions occupées par l'ennemi ; il s'est agi de posséder de ces régions inaccessibles une carte assez complète et assez précise pour permettre à l'artillerie des tirs rigoureux. Il n'était plus possible cette fois de recourir, pour établir un « canevas de tir », aux méthodes habituelles de visée et de triangulation. La photographie aérienne a permis de résoudre le problème.

Chaque cliché d'avion, d'un format donné, couvre une surface qu'il est facile de calculer dès qu'on connaît l'altitude à laquelle la vue a été prise et le foyer de l'appareil photographique. On a donc entrepris de couvrir totalement les zones intéressantes. Sans doute ces images aériennes, projections coniques du terrain vrai, ne pouvaient pas s'assembler directement comme les carrés d'une carte ; mais elles fournissaient les détails de planimétrie qu'une carte au 80 000e, astreinte à une figuration conventionnelle, n'avait pu retenir. Sur le « plan directeur », carte à l'échelle du 20 000e, du 10 000e ou même du 5 000e, ces détails étaient reportés par un des procédés usuels de restitution : faisceaux anharmoniques ou chambre claire.

Ces mêmes clichés, pris dans une intention cartographique, ont révélé du même coup le dessin des défenses ennemies et l'emplacement de ses ouvrages; il a été alors possible de situer ces travaux sur le plan directeur, et justement par rapport à cette planimétrie déjà complétée grâce aux vues d'avion.

Ce double rôle cartographique : perfectionnement de la planimétrie et mise en place des organisations défensives, la photographie aérienne l'a d'abord rempli dans la guerre de positions où il fallait « tenir à jour » le plan directeur. Mais, dès que le front a subi des déplacements de grande amplitude,

ce rôle s'est étendu encore : il a fallu vraiment faire la carte.

En mars 1917, lors du repli allemand sur les lignes Hindenburg, la guerre s'est transportée dans une région entièrement nouvelle où n'accédaient jusque-là que rarement, et aux plus grandes altitudes, nos reconnaissances aériennes. Une seule armée a dû alors couvrir à coups de clichés 1 000 kilomètres carrés de terrain, et passer sur bien des points de la carte au 80 000e aux plans directeurs à grande échelle. Il a fallu nourrir la planimétrie, l'enrichir des mille détails interdits à la carte d'état-major; il a même fallu parfois rectifier les grandes lignes de cette planimétrie, modifiées par l'ennemi, et situer les routes et les voies ferrées nouvelles qu'il avait établies. Il a fallu enfin restituer par rapport à ce fond de carte un formidable système défensif : réseaux profonds, tranchées, batteries, dépôts, liaisons téléphoniques.

Au printemps de 1918, lorsque l'offensive allemande eut — par grandes étapes — porté la bataille jusqu'aux avancées d'Amiens et de Compiègne, le même travail s'imposa. La photographie aérienne fixa le contour apparent du front, enregistra jour par jour les travaux dont l'ennemi marquait le terrain conquis.

Il faut enfin noter que, dès 1915, les clichés d'avion assurèrent le relevé de nos propres organisations. On substitua ainsi aux relevés terrestres et aux rapports sur l'exécution des travaux une méthode d'inscription et de contrôle infiniment plus rapide, plus complète et plus fidèle. Cette méthode, appliquée à des régions tenues par nous, permettait déjà de prévoir un emploi étendu de la photographie aérienne.

II

Tous ces clichés d'avion, pris en vue de la carte, donnèrent des régions survolées une connaissance telle que l'emploi cartographique de ces documents fut bien vite dépassé.

Les appareils en usage étaient déjà de vrais appareils téléphotographiques, à foyer de 25, puis de 50 centimètres; bientôt parut sur le front un appareil de 1 m. 20 de foyer.

Pour une altitude de 2 500 mètres, altitude moyenne des vols de guerre, ces appareils donnèrent donc des images aériennes à l'échelle du 10 000e, du 5 000e et du 2 000e, suivant le foyer ; c'est dire qu'il fut possible de discerner sur les épreuves le détail même des organisations, d' « interpréter » ces aspects — d'abord déconcertants — d'une réalité vue à la verticale. Alors commença à se former parmi les observateurs-photographes, aussi parmi les dessinateurs qu'ils avaient dans leurs services, une petite troupe de spécialistes rompus à l'étude de la photographie aérienne.

Il y a tout sur un cliché d'avion, pour peu que le soleil n'ait pas boudé à l'ouvrage. C'est un livre ouvert ; mais il faut savoir le lire. Il faut d'abord imaginer, après calcul, les dimensions vraies des choses : voir que cette tache blanche, longue de 2 millimètres, est vraiment un amas de déblais long de 15 mètres; qu'on n'a donc pas, à ce point de la tranchée, exécuté un simple travail d'entretien, mais qu'on a creusé là un abri vaste et profond. Il faut apprendre, par une expérience de chaque jour, et grâce à des recoupements poursuivis avec patience, comment on distingue — au seul aspect d'une ligne grisâtre qui court devant la tranchée — le réseau de fils de fer solidement fixé, le réseau hâtif, les « chevaux de frise ». Ici la tranchée n'est qu'un élément de circulation ; plus loin elle est garnie d'abris en sape à double entrée, dont les déblais se joignent presque. Ici, la banquette de tir est visible ; là-bas de petits éléments ont été creusés, perpendiculairement à la tranchée ; ils flanquent cette autre partie de la ligne, privée de feux. A la hauteur de ce grand abri, une piste se détache ; elle traverse les fils de fer en un zigzag qui revèle les passages en chicane ; elle joint la série des trous d'obus organisés où s'installent pour la nuit les guetteurs : ainsi se découvre le réseau de surveillance, ainsi nous sont indiquées les limites vraisemblables d'un secteur de compagnie.

Peu à peu les documents ennemis tombés entre nos mains vinrent confirmer les résultats de ces études, ou corriger les erreurs de détail où glissaient les imaginations trop vives. Ainsi se perfectionna chaque jour le « code d'interprétation »; ainsi s'assura l'analyse. On finit par connaître les organisations ennemies, depuis les chemins de ronde jusqu'aux empla-

cements des lance-mines et des mitrailleuses, depuis les batteries jusqu'aux liaisons téléphoniques.

Nos observateurs et tous nos services de renseignement s'aidèrent de la photographie aérienne. Les clichés d'avion, alors même qu'ils ne permettaient pas de conclure, signalaient du moins les zones où des travaux étaient en cours ; notre surveillance, ainsi orientée, devenait plus efficace. Enfin il était possible d'interroger avec plus de fruit les prisonniers, de leur présenter une image de leur secteur où se situaient leurs déclarations, et qui souvent en assurait la critique.

Au cours de cette période, l'emploi de la photographie aérienne s'étendit au contrôle et à l'étude de nos propres positions ; de cet examen de nos lignes on tira les meilleurs conseils de camouflage ; et, dès que nous préparâmes des offensives, on vérifia de la même façon la visibilité de nos travaux d'équipement.

Les clichés d'avion enregistrèrent les destructions et les réglages effectués par notre artillerie. Ces clichés, où chaque coup s'était inscrit comme sur un carton de tir et où la dispersion apparaissait, facilitèrent la critique. Enfin les résultats obtenus par un projectile donné sur des organisations dont le détail et la structure étaient connus, résultats enregistrés encore par la photographie aérienne, permirent d'établir par expérience quelques règles d'attribution des calibres, suivant les épaisseurs de terre ou de béton à vaincre. Ainsi se créa un langage ; ainsi se précisèrent les notations selon lesquelles il convenait d'établir les cartes et les plans où s'inscrivaient les objectifs à battre, la situation de l'artillerie ennemie, l'équipement de l'arrière-front.

A côté des clichés pris à la verticale des points survolés, on prit bientôt des clichés panoramiques où apparaissait l'ensemble d'un secteur ; ces perspectives aériennes, plus proches de la réalité telle que la percevaient le fantassin et l'artilleur, furent d'un grand secours au combattant, qui les lisait sans peine. Nos premières offensives prouvèrent que ces vues, accompagnées d'une étude sommaire et répandues parmi les troupes, pouvaient aider les assaillants dans leur progression, leur signaler les obstacles, leur dicter des itinéraires.

D'autres fois, ces clichés panoramiques ou simplement obliques furent pris pour révéler certains détails des organisations ennemies qui ne pouvaient pas apparaître sur une photographie verticale : créneaux de tir, embrasures de casemates, entrées d'abris pris à revers, lisières organisées.

Toutes ces études, poussées jusqu'à l'extrême détail, avaient pour résultat de parsemer la carte d'une poussière de renseignements qui, parfois, gêna les vues d'ensemble. Mais déjà ce travail aidait puissamment à la conduite de la guerre « ralentie » que nous avons connue alors : harcèlements, réglages, coups de main. Ces interprétations dispensèrent souvent le fantassin de patrouilles coûteuses, et parfois inutiles.

On put enfin, à la veille des offensives, réunir les officiers, les chefs de section et les agents de liaison des unités assaillantes ; leur « présenter » le terrain ; leur indiquer les obstacles et les repères qui résisteraient sans doute à la préparation d'artillerie et qui devraient déterminer leurs itinéraires ; leur distribuer des documents qu'ils montraient et commentaient à leurs hommes.

III

Le rôle de la photographie aérienne s'étendit encore le jour où l'on s'avisa que non seulement elle permettait de situer avec rigueur les détails de la planimétrie et les organisations défensives, d'étudier ces organisations jusque dans leur dernier détail, mais qu'elle donnait une connaissance totale du terrain où ces défenses étaient établies.

La simple photographie révélait ce qu'aucune carte n'enregistre : la nature et la densité des bois, la variété des cultures, les limites vraies des marécages, la nature et la résistance du sol. Pour peu qu'on s'aidât du cadastre et des cartes géologiques, ces données aidaient à résoudre la question de la viabilité, lorsqu'il s'agissait par exemple de fixer — en vue d'une offensive — les itinéraires de l'artillerie à déplacer.

Mais surtout les clichés d'avion, grâce aux montages stéréoscopiques qu'ils permirent, révélèrent le nivellement

vrai. Si deux vues aériennes prises au cours d'un même vol avaient une partie commune, cette partie commune avait été photographiée de deux points de l'espace distants de plusieurs centaines de mètres, cet intervalle correspondant au déplacement de l'avion entre les deux prises de vue. Ainsi était réalisée une base suffisante pour que, les deux images une fois convenablement accolées, le relief apparût. Sans doute ce relief n'était pas « vrai » en valeur absolue, puisque la base n'avait pas été calculée précisément ; mais tous les détails du nivellement y apparaissaient avec leur valeur relative.

C'était un progrès considérable. Les courbes de niveau du plan directeur ne faisaient souvent que reproduire le nivellement du 80 000e, et, alors même qu'elles résultaient d'un levé nouveau, elle n'en étaient pas moins astreintes à une représentation figurée. Asservies à une équidistance qui était — suivant les régions — de 5, de 10 ou de 20 mètres, elles négligeaient forcément les variations d'altitude ou les accidents de terrain inférieurs à 5, 10 ou 20 mètres : ainsi était éliminé de la carte tout un modelé du terrain qui souvent aurait seul permis de comprendre le tracé d'une ligne. Enfin, il avait été matériellement impossible de faire figurer sur le 80 000e les chemins creux, les talus, les sablières, les couverts, parfois les simples bouquets d'arbres que la défense ennemie avait utilisés. Tous ces accidents du sol, la photographie et la stéréoscopie aériennes les révélèrent. Et cette connaissance totale du terrain allait transformer l'étude des organisations ennemies.

Un jour vint où l'on connut les principes selon lesquels les Allemands établissaient leurs positions. Ménager à l'artillerie des observatoires à grand commandement ; se soucier ensuite d'échapper aux vues rapprochées de l'adversaire, et donc utiliser systématiquement les contre-pentes pour y établir les lignes de combat d'infanterie; faire bon marché, pour ces lignes, de champs de tir étendus ; multiplier les flanquements et faire, des postes de mitrailleuses qui en sont l'organe, l'ossature même des positions; répartir les abris sur le terrain en tenant compte du rôle — dans le combat — des

troupes qui les occupent; penser, lorsqu'on établit un système défensif, au terrain qu'on imposera du même coup à l'adversaire ; lui imposer le terrain le plus exposé, le plus nu, le moins propre au creusement des lignes ; se réserver, s'il se peut, les avantages contraires. Tels étaient ces principes.

La valeur d'un système défensif dépendait donc sans doute de sa profondeur, du travail et du béton qui y avaient été enfouis ; mais elle dépendait surtout du terrain qu'elle s'était choisi et de la façon dont elle s'y était adaptée.

A cette analyse, à cette recherche du détail dont on s'était contenté jusqu'alors, il fallait donc substituer ou plutôt superposer une méthode plus soucieuse des ensembles, et qui visât à une étude tactique.

Or ce fut précisément la révélation du nivellement dans son moindre modelé, révélation due à la stéréoscopie aérienne, qui donna à cette étude la base la plus sérieuse. Le cliché d'avion allait devenir un des outils de nos états-majors ; plutôt, il allait s'imposer à ceux-là mêmes qui, jusqu'à ce jour, l'avaient considéré comme un accessoire.

Grâce à ces montages stéréoscopiques où se révélaient, souvent de façon saisissante, les moindres mouvements du sol et les moindres ressauts d'une pente, on put corriger et préciser le nivellement du plan directeur, tracer à leur vraie place les lignes de crête, découvrir et marquer un défilement léger qui expliquait la création d'une zone d'abris, déterminer les vues d'un poste d'observation et le champ de tir d'une mitrailleuse. A partir de cette image enrichie on put former — sans craindre d'erreur — une image schématique du terrain organisé. Une fois reporté sur ce schéma le détail de l'organisation tel que l'étude d'analyse l'avait fait connaître, on put attribuer à chaque élément sa place dans l'ensemble du système.

Alors que l'ennemi cherchait à égarer notre observation en multipliant les tranchées et les ouvrages sur des kilomètres de profondeur ; alors qu'il devenait impossible de distinguer dans ce labyrinthe — inscrit sur le cliché d'avion — l'armature véritable de la défense, la stéréoscopie aérienne révéla —

en fonction du terrain vrai — cette armature. Ainsi fut connu le « plan défensif » de l'adversaire.

Toute organisation défensive répond à un plan d'emploi : les lignes s'efforcent par leur tracé même de rompre d'avance l'attaque, de la canaliser pour la briser mieux, d'attirer l'ennemi comme dans un piège. Ce plan défensif est donc une réalité redoutable qu'il faut découvrir, précisément pour que notre plan d'attaque en tienne compte.

Certes, la photographie aérienne n'était ici qu'un outil de plus. L'officier d'état-major spécialisé dans cette étude, s'il devait savoir lire un cliché d'avion, avait besoin d'une science bien plus vaste : instruction tactique achevée dans la guerre ; connaissance des règlements ennemis sur l'organisation des positions défensives ; intuition du sens dans lequel évoluait la doctrine à mesure que l'armement se transformait. Il devait encore posséder tous les renseignements recueillis sur le secteur, les critiquer, les mettre à leur plan. Il devait surtout avoir assez d'imagination pour prendre en esprit, à chaque instant de son étude, la place de l'adversaire.

Travail minutieux, et qui portait sur des semaines. Travail qui révéla à temps, presque à temps, la véritable puissance de la muraille Hindenburg encore inachevée ; ainsi nous évitâmes de nous y briser, à un moment où nous n'avions ni le matériel, ni la liberté de manœuvre nécessaires pour emporter l'obstacle. Travail qui prépara et régla nos « offensives à objectif limité » de la Malmaison et de Verdun. Travail qui épargna bien des vies humaines.

Dirons-nous qu'il en aurait épargné davantage, si trop souvent l'on n'avait pas passé outre aux avertissements qu'apportait une simple photographie aérienne? On produira quelque jour les clichés d'avion pris du 10 au 16 avril 1917, alors que notre canon battait les défenses du Chemin des Dames et de la Champagne pour ouvrir la route à notre infanterie : tous les coups ont marqué sur ces cartons de tir. Il était alors possible d'inscrire à coup sûr sur les défenses : « détruit », ou « très atteint », ou « quelques coups au but », ou « intact ». Ainsi s'établissaient, jour par jour et parfois heure par heure,

à mesure qu'un avion rentrait de sa mission photographique, ces « croquis des destructions » qui seront aussi publiés.

Tous ces documents aideront à bien poser les problèmes. Des responsabilités seront établies.

IV

Au printemps de 1918, une nouvelle forme de guerre allait nous être imposée. Nous allions, pendant cinq mois, attendre les offensives de l'ennemi, essayer de les prévoir et d'y parer, les subir, les briser, prendre à notre tour l'offensive. Actions violentes, rapides, ambitieuses, où reparaît le mouvement.

Le succès d'entreprises de ce genre dépend tout entier de la surprise. Sommes-nous surpris? Nous reculons de Saint-Quentin à Montdidier, de la plaine de Laon à Château-Thierry. Attendons-nous l'attaque? Nous la brisons sur toute la ligne, de la Marne à l'Argonne.

L'ennemi savait si bien cette importance de la surprise qu'il inventa et appliqua pour ces offensives une méthode de préparation toute nouvelle. Par deux fois elle réussit. Par deux fois nos procédés ordinaires d'investigation, faute d'être appliqués aux points voulus, ne donnèrent rien. Les clichés d'avion eux-mêmes ne révélèrent pas dans l'équipement du front les changements qui auraient pu nous mettre sur la voie. Sans doute le mauvais temps et les couverts importants dont l'ennemi disposait rendirent notre tâche plus difficile encore ; mais il faut avouer que la véritable raison de l'échec est ailleurs.

Ces deux surprises, qui faillirent avoir pour conséquence une catastrophe sans précédent, portèrent leur fruit. Une nouvelle méthode de recherche et de surveillance s'établit, où la photographie aérienne eut sa très large part.

Nous étions alors dans l'attente de la grande offensive allemande, de ce *Friedensturm* qui emporterait la décision. L'attente devait se prolonger un mois ; mais chaque jour nous rendait plus forts, parce que plus avertis. En Champagne surtout, où le terrain découvert et le sol crayeux rendaient

tout camouflage presque illusoire, il fut possible de suivre de bout en bout les préparatifs de l'ennemi.

On vit les voies ferrées se multiplier, les gares s'étendre pour répondre à un débit plus fort ; les dépôts de munitions s'aligner au long des voies, les alvéoles de ces dépôts se remplir. L'ennemi établit des routes nouvelles, améliora et élargit les anciennes. Des camps apparurent dans les petits bois géométriques. Dans le seul mois de juin, les terrains d'aviation s'enrichirent de 90 hangars. Un réseau téléphonique plus dense réunit toutes ces formations.

A cet équipement de l'arrière correspondit un équipement offensif du front. Des routes que les tranchées coupaient, que le canon avait presque effacées par endroits, furent rétablies et garnies de passerelles. Les emplacements de batterie se multiplièrent ; auprès d'eux apparurent, innombrables, les dépôts de munitions : simples tas dispersés à travers champs, ou trous d'obus artificiels que l'on vit se garnir de projectiles. Rien n'échappa ; l'étude des clichés pris nous renseigna jour par jour ; on vit amener les pièces, creuser — devant les entrées d'abris — des gradins de franchissement. Nous savions que l'ennemi attaquerait sur ce front. Quand donc attaquerait-il?

Les reconnaissances photographiques, poussées jusqu'à Mézières et Lumes, révélèrent dès le début de juillet une accumulation anormale de matériel roulant dans les gares de triage. Bientôt on put identifier plus près du front la rame classique destinée au transport des troupes. Ces mêmes jours, des débarquements d'infanterie sont enregistrés par photographie d'avion à hauteur de la Retourne. Des camps, vides jusqu'alors, s'animent. Les reconnaissances de nuit, les déclarations des prisonniers confirment ces renseignements. L'attaque est imminente. Elle se déclenche dans la nuit du 14 au 15 juillet, attendue et brisée déjà.

Le 17 juillet, le général von Ardenne écrivait dans le *Berliner Tageblatt* : « Les intentions du commandement allemand sont restées enveloppées d'une ombre impénétrable. Il est vraiment prodigieux que, pour la quatrième fois, l'ennemi ait attendu partout l'attaque allemande, sauf à l'endroit

où elle s'est produite. La voici déclenchée des deux côtés de Reims, c'est-à-dire dans un secteur où les Français n'ont même pas essayé de reconnaissances. L'histoire révèlera un jour quelles ruses notre commandement a déployées pour dissimuler ses préparatifs : on en restera stupéfait. »

Certes ces ruses étaient réelles ; mais elles étaient éventées ; déjà l'offensive de juin contre Compiègne — presque dictée par le terrain, il faut en convenir — avait pu être annoncée plusieurs jours à l'avance par notre aviation. Mais les officiers qui, à l'armée Gouraud, suivaient depuis deux mois les préparatifs de l'ennemi ne purent moins faire que de sourire, lorsqu'ils lurent la prose du général von Ardenne.

Le lendemain, 18 juillet, notre offensive se déclenchait à son tour entre Château-Thierry et Soissons.

Notons enfin que, dans les derniers mois de la guerre, le rôle de la photographie aérienne s'élargit encore. Elle assura l'enregistrement et le contrôle de nos bombardements aériens si intimement liés à la bataille. Elle aida puissamment l'artillerie d'assaut, dont les itinéraires dépendaient absolument du terrain, de ses formes et de sa nature.

V

On pense bien qu'à ce rôle sans cesse étendu de la photographie aérienne correspondit une organisation technique toujours plus vaste. Nous n'en donnerons pas le détail. Nous voulons seulement noter ici, dans ses lignes les plus générales, le développement d'un service qui doit sa naissance et qui dut sa force à des initiatives personnelles, et qui s'obstinèrent.

Il y avait à Verdun, au début de la guerre, un embryon de section photographique : quelques hommes, et deux lieutenants observateurs en avion qui demandaient qu'on voulût bien les prendre à bord, eux et leur petit appareil en bois — qui faisait rire.

En 1918 chaque armée, chaque groupe d'escadrilles d'armée, chaque escadre avait sa section de photographie aérienne. Il y avait surtout, au secteur aéronautique de chaque

corps d'armée et de chaque division indépendante, une section forte de plusieurs équipes ; elle pouvait, deux heures après la descente de l'avion, livrer aux états-majors les premières épreuves des clichés aériens ; elle pouvait ensuite tirer, de jour et de nuit, des milliers d'épreuves. Ces épreuves s'en allaient par les liaisons les plus rapides jusqu'aux bataillons, jusqu'aux groupes d'artillerie, et plus bas s'il le fallait, accompagnées déjà d'une étude sommaire; parfois ces tirages furent lancés, encore humides, par messages lestés, du haut d'un avion-estafette.

Il y eut des secteurs où, dans un jour de bataille, on prit plus de 200 clichés dont il fut tiré 6 000 épreuves. Pour prendre ces 200 clichés, il avait fallu huit ou dix missions photographiques, huit ou dix avions escortés d'autres avions ; sur chaque avion-photographe, un appareil de 50 ou de 120 centimètres de foyer, des magasins de 12, de 20, de 40 plaques de grand format ; tout cela maintenu par des installations de bord, par des suspensions élastiques destinées à amortir les vibrations, et dont l'étude et la mise au point avaient demandé des mois de persévérance.

Dans la baraque Adrian où s'est installé le service, où l'on a fait des laboratoires à grand renfort de « rubéroïd » et de papier noir, c'est la fièvre du travail. Les magasins à développer s'entassent; les clichés, à peine sortis des bains, sont identifiés ; leurs « emprises » sont reportées sur la carte pour qu'on voie les surfaces couvertes et celles qu'il faut couvrir encore avant la nuit. Sur le cliché mouillé on tire une épreuve aussitôt flambée à l'alcool ; l'étude commence. Report précis, recherche des travaux nouveaux, appréciation des destructions en cours ; détermination du front atteint grâce aux trous d'obus organisés qui marquent la ligne des tirailleurs. Sur la même table collaborent à cette tâche un officier du corps d'armée, un officier de renseignements d'artillerie, un officier spécialisé de l'aviation. Pendant ce temps les clichés secs sont marqués, les tirages importants commencent ; bientôt partiront vers cent destinataires l'étude et les épreuves.

Et tout ce personnel d'observateurs, de mitrailleurs, de pilotes, de dessinateurs, de photographes, dirigé par un officier-

photographe — observateur ou pilote depuis longtemps spécialisé — se donnait de tout cœur à une tâche intimement liée à la bataille. Les plus vieux y donnaient leur force; les plus jeunes, ceux que le combat attendait sur les lignes, y ont donné bien souvent leur vie.

Il dépend de nous que leur sacrifice dépasse la guerre.

VI

Il s'en faut que le rôle militaire de la photographie aérienne se soit terminé le 11 novembre 1918. Tous les clichés d'avion pris au cours de ces quatre années vont permettre d'écrire l'histoire de la guerre avec une rigueur qui en cette matière sera nouvelle. Ces clichés constituent des archives précieuses où les opérations sont inscrites ; où la situation sur tel point, en tel jour et à telle heure, est enregistrée d'une façon irréfutable.

Il va falloir reprendre, à l'aide de ces documents qui sont des preuves, la lutte devant Verdun, les derniers mois de la bataille de la Somme, le repli allemand sur les lignes Hindenburg, notre offensive du Chemin des Dames. Et il ne s'agit plus ici de responsabilités à établir. D'ailleurs ces clichés d'avion et les études qu'ils permirent ne sauraient être qu'une pièce de plus versée aux débats. Car bien d'autres facteurs ont agi, souvent de la façon la plus pressante, parfois de la façon la plus heureuse, pour modifier les données purement matérielles inscrites sur les photographies aériennes : destructions insuffisantes, renforcement évident de l'artillerie ennemie.

Mais il sera du plus haut intérêt d'étudier, à la lumière de l'expérience acquise, les clichés qui furent pris avant le 21 mars 1918 sur le front Arras-la Fère, avant le 27 mai sur le front du Chemin des Dames, et, dans les périodes indiquées, sur les arrière-fronts correspondants. Il faudra voir si ces préparations d'offensive n'ont vraiment marqué le terrain d'aucune façon ou si la nouveauté des méthodes employées par l'ennemi a suffi à dérouter nos services de recherches.

D'autres clichés, relatifs aux derniers mois de la guerre,

apporteront la preuve que nos éléments, à telle heure de tel jour, avaient atteint telle ligne; que l'ennemi, dès telle autre heure, brûlait tels dépôts, avait fait sauter tels carrefours et tels ponts.

L'étude critique de la guerre s'appuiera ainsi sur des réalités incontestables ; il n'en faudra pas moins pour prévenir ou même pour corriger des écarts d'imagination contre lesquels nous étions jusqu'à ce jour sans armes.

De nombreux exemples empruntés aux vues aériennes aideront à l'instruction technique et même tactique de nos cadres. On pourra, à côté des dessins géométriques par quoi s'enseigne la fortification de campagne, produire — à côté de clichés terrestres — les clichés d'avion où apparaissent les types d'ouvrages employés dans cette guerre ; on pourra, par la stéréoscopie aérienne, faire sentir et percevoir vraiment la place de ces ouvrages sur le terrain. On pourra ensuite montrer l'ensemble des systèmes défensifs, leur évolution au cours de la guerre à mesure que se transformait l'armement, et comment s'est inscrit sur le sol l'échelonnement en profondeur.

Ainsi nous passerons à l'enseignement tactique. On verra sur les photographies aériennes, à la seule répartition des abris, le dispositif adopté pour les troupes de première ligne, pour les réserves de secteur et pour les réserves d'intervention. Ces groupes d'abris, les boyaux et les cheminements qui les desservent, illustreront l'exposé du plan défensif et aideront peut-être à juger telle attaque, tel échec.

VII

Ce n'est pas seulement la formation technique, tactique et même stratégique de nos cadres ; c'est l'instruction quotidienne de nos troupes qui s'aidera de la photographie aérienne. Et ce qui fut fait dans ce sens pendant la guerre est un gage de ce qui doit se faire demain.

L'aviation, plus familière avec ces clichés pris du ciel, mieux placée aussi puisqu'elle-même maniait déjà — au

profit des autres armes — l'appareil photographique, a soupçonné la première cet emploi nouveau. L'avion-photographe, au cours d'un vol, prenait un cliché de son escorte, des acrobaties d'un pilote, du terrain où il allait atterrir. Si l'on décorait un camarade, devant les avions rangés en bataille, une photographie aérienne gardait le souvenir de la prise d'armes. Tout un emploi nouveau des clichés d'avion devait sortir de ces fantaisies.

On vit le secours qu'apportaient dans la formation des pilotes ces vues prises en plein ciel, et du point de l'espace qui convenait. A se mouvoir dans trois dimensions, on découvre des aspects inattendus, plus frappants, et qui éclairent. Un avion enregistra donc sur la plaque sensible la « leçon » que donnait, au ciel, un moniteur : les virages, les renversements, les tonneaux, les boucles, les vrilles apparurent sur un cliché où, de quelque façon, se marquait toujours l'horizontale.

Allant plus loin dans « l'école du soldat », l'avion de combat a photographié ses propres tirs. L'avion de bombardement a enregistré le départ, la chute, l'éclatement et les points d'impact de ses propres bombes.

Tout avion ennemi d'un nouveau type tombé intact entre nos mains était photographié en vol, d'un autre avion ; ses silhouettes, de dessus, de dessous, de trois quarts avant ou arrière, en chasse ou en retraite, bref de tous les points caractéristiques de la sphère d'observation, étaient ainsi fixées, publiées, répandues parmi tout le personnel navigant, qui se familiarisait avec l'aspect de l'adversaire. Les avions français et alliés étaient l'occasion d'un même travail ; car, s'il est important de reconnaître — du plus loin qu'on le voit — l'ennemi, il n'importe pas moins, pour éviter des combats ou des assassinats trop dramatiques, de ne pas ouvrir le feu sur un ami.

Le jour où notre aviation offensive, sortie de l'enfance, a travaillé par escadrilles de dix avions, puis par groupes de quarante, puis par escadres de plus de cent, pour mettre enfin dans les airs une « brigade » deux fois plus forte encore, il a fallu passer de l'école du soldat à l'école de section, puis de

compagnie, et de bataillon bientôt. Rude travail, le vol en groupe. Les schémas démonstratifs sont simples ; mais la pratique, à 150 kilomètres à l'heure, l'est beaucoup moins. Que de travail, que d'à-coups, que de « lâchages » avant d'arriver à ces formations aussi impeccables que des vols d'oiseaux migrateurs, et qui gardaient dans le ciel ennemi toute leur rigueur initiale. Ici encore la photographie aérienne a rendu à l'instruction de grands services. Les formations, leur aspect de plan, leur aspect latéral apparaissaient sur les clichés pris par un avion de contrôle. Une place étant rigoureusement assignée à chaque avion, la critique individuelle et la critique de l'ensemble étaient assurées du même coup.

VIII

Comment ne pas voir que demain ces méthodes d'instruction et de contrôle seront appliquées, et plus facilement encore, aux autres armes, toutes asservies au plan horizontal?

La marine, déjà rapprochée de l'aviation par ce seul fait que sur la mer — dans deux dimensions — la manœuvre est libre, enregistrera par la photographie aérienne l'aspect de ses convois, de ses flottilles, de ses escadres.

Notre artillerie d'assaut a déjà fait prendre des vues aériennes de ses exercices ; elle doit tirer de leur étude un secours d'autant plus sûr que non seulement les formations des groupes, mais encore les traces des chars y seront inscrites. Le sillage d'un navire ne trouble pas longtemps la mer ; mais les « chenilles » d'un tank marquent le sol profondément et dénoncent les itinéraires.

D'une façon plus générale, les « formations » de toute arme seront contrôlées par les clichés d'avion : l'alignement des troupes, l'intervalle entre les unités, le parallélisme des échelons apparaîtront avec une précision et une sincérité auxquelles résisteront mal les « prises d'armes » les mieux réglées.

Si nous devons faire demain bon marché de la parade, ce sera sans doute pour être plus attentifs à la manœuvre, à la vraie manœuvre en terrain libre. Nous nous souvenons du

service, et des exercices « en terrain varié ». Bien peu varié, le terrain, comme les exercices eux-mêmes. Et ne voyez-vous pas que le principal obstacle était ici l'impossibilité du contrôle dès que la troupe prenait les formations du combat, et progressait comme au combat, à travers mille obstacles? Aussi revenait-on bien vite à des méthodes plus sages ; nous apprenions « l'utilisation du terrain » sur une lande où les plus forts défilements atteignaient quinze centimètres, où trois pins figuraient les couverts, mais où le chef — comme on disait — « gardait sa troupe en main ».

Cet obstacle est levé : les formations de combat, la progression des troupes, cette fameuse « utilisation du terrain » pour les arrêts et les déploiements du fantassin, pour les mises en batterie de l'artilleur, seront enregistrées, contrôlées, critiquées demain par un simple cliché d'avion. Sans doute cela suppose des terrains d'exercice, de tir et de manœuvre plus vastes et plus « réels » que ceux d'avant-guerre. Mais l'entraînement de notre armée se fera-t-il encore demain, trois fois sur quatre, devant la sous-préfecture?

Aux manœuvres, la photographie aérienne contrôlera la densité et la visibilité des occupations, les formations de route des colonnes ; on pourra au besoin, par l'inscription automatique des heures de prise sur les clichés, vérifier les vitesses de marche. On pourra enregistrer, comme on l'a fait pendant la guerre à l'aide de panneaux ou d'artifices, la présence de telle unité, à telle heure, en tel point. Ainsi se fondera et s'assurera la critique, réglée trop souvent jusqu'ici aux manœuvres par une libre fantaisie.

L'artilleur, qui a déjà tant usé de la photographie aérienne pour le contrôle de ses réglages et de ses destructions, en usera demain plus à loisir et d'une façon plus systématique. La marine enregistrera de la même façon ses tirs au canon et ses lancements de torpille. Enfin les essais d'explosifs, les émissions de gaz et de fumées s'inscriront sur un cliché aérien.

Il n'est pas possible d'imaginer ce que seront demain nos fortifications permanentes ; sans doute même serait-il bien enfantin de s'inspirer, pour prévoir leur transformation, des seules « leçons de la guerre ». Du moins cette transformation

entraînera-t-elle à coup sûr l'étalement des défenses sur des zones beaucoup plus profondes. Il y a là un travail énorme, et qui ne se passera pas de l'avion-photographe. Le terrain où établir les positions défensives sera d'abord photographié ; le cliché d'avion montrera l'aspect réel du terrain et permettra une distribution plus facile. D'autres clichés vérifieront, après report sur le terrain, la mise en place et le tracé des positions. Le même contrôle s'appliquera à l'établissement et à l'entretien des ouvrages.

Le seul examen des formes et des teintes du sol, telles qu'elles apparaîtront sur les clichés de mise en place, suggérera déjà les camouflages les plus naturels, et donc — par avance — les plus efficaces. Ce camouflage, poursuivi à loisir, procédera par retouches que dicteront les vues aériennes, jusqu'au résultat dont un dernier cliché fera la preuve.

Il n'est pas douteux que l'application de la photographie aérienne aux quelques points de ce programme militaire fera découvrir encore bien d'autres applications. Il importe seulement de ne pas renoncer demain, sous prétexte que la guerre est finie, à une arme dont le domaine est bien loin d'être exploré.

IX

Aux colonies, vers lesquelles va s'orienter — pour une grande part — notre activité nationale, la photographie aérienne gardera un rôle militaire important.

Sans doute il conviendra d'adapter à un terrain nouveau les méthodes de prise et d'étude de clichés d'avions. Du moins ne faut-il pas d'avance déclarer inapplicable un procédé qui, dans le fait, a déjà fait ses preuves.

Les opérations de la guerre coloniale sont le plus souvent des opérations de police. Et les clichés d'avion doivent y aider. Ils doivent permettre une surveillance continue des régions occupées par les tribus hostiles; enregistrer le groupement des populations; surprendre le déplacement d'un douar. En 1918, alors que l'on préparait une action contre des tribus

rebelles qui tenaient une haute vallée marocaine, une photographie aérienne révéla que le camp de ces rebelles s'était transporté d'un bord à l'autre de la vallée ; on voyait ici les traces des tentes, et là les tentes à nouveau dressées. Des constatations de ce genre peuvent, surtout dans un pays de relief tourmenté, dicter pour l'expédition un itinéraire entièrement nouveau. Sans doute ces recherches sont du domaine de la reconnaissance aérienne, qui peut bien ne pas comporter d'enregistrement photographique. Mais le cliché aérien apporte ici une preuve qui n'est jamais superflue, et des précisions topographiques qui peuvent avoir une grande part dans le succès de l'expédition.

On conçoit en effet combien le rôle cartographique de la photographie aérienne, déjà si important sur notre front de France, doit s'étendre et s'amplifier aux colonies. Là-bas, la carte n'est pas à préciser ; elle est à faire. Il ne s'agit pas de perfectionner une écriture, il s'agit de déchiffrer un inconnu.

Jusqu'à ce jour toutes ces régions de pénétration difficile, déserts sahariens, forêts tropicales, étaient péniblement explorées par des missions qui se frayaient un passage à travers les obstacles, sans même parvenir toujours à situer avec précision le chemin qu'elles avaient suivi. Au mieux, lorsqu'elles venaient à bout de leur tâche, à force de courage, d'obstination et au prix de pertes souvent lourdes, elles décrivaient leur itinéraire ; mais tout leur avait échappé, en dehors de cette piste tracée à travers l'inconnu. Demain l'exploration méthodique de notre domaine colonial sera entreprise par la photographie aérienne. Par elle on dressera la carte ; par elle on connaîtra la nature et l'aspect du terrain, les végétations qui le couvrent ; on saura, dans la forêt équatoriale, distinguer et nommer les essences. Par la stéréoscopie on connaîtra le nivellement du sol. On arrivera à ce résultat paradoxal que des régions où jamais un Européen n'a posé le pied seront mieux connues, grâce à une simple mission photographique que d'autres régions traversées dix fois par des missions laborieuses. Il est déjà des vallées marocaines qui ont pu être décrites avec une précision étonnante, à la seule lecture de clichés aériens ; un observateur, s'il est un peu géo-

graphe, et s'il a déjà établi — par confrontation avec le réel accessible — le « code d'interprétation » voulu, pourra découvrir — sur ces images aériennes et sur les stéréoscopies qu'elles permettent — jusqu'à la nature géologique du sol.

Dans ces régions où le but n'est pas seulement de connaître, mais d'assurer la possession en pénétrant plus loin, la photographie d'avion permettra de préparer les expéditions et de déterminer l'itinéraire le plus raisonnable. La seule connaissance du terrain, de sa nature et de ses formes, sera déjà une aide précieuse : grâce à elle on pourra éviter les fonds marécageux, contourner dans certains cas les couverts trop denses. Les « points d'eau » découverts jalonneront et assureront la route.

Grâce aux clichés d'avion où tous les rapides, toutes les chutes seront visibles et mesurables, on pourra étudier le cours des fleuves, prévoir leur navigabilité, juger s'ils sont du moins accessibles aux glisseurs.

L'examen de ces mêmes clichés révélera la présence de l'homme ; les pistes frayées indiqueront les villages. Ces signes humains aideront encore au choix des itinéraires.

Toutes ces missions qui jusqu'à ce jour étaient un peu des aventures deviendront ainsi des entreprises normales, préparées à loisir. Les risques seront réduits et, dans bien des cas, supprimés. Et des voies s'ouvriront à travers des obstacles réputés infranchissables.

Ce travail d'exploration, poursuivi d'une façon systématique, et selon un programme, et avec des moyens matériels sur lesquels il conviendra de ne pas lésiner, pourra assurer en quelques mois des résultats que les méthodes anciennes n'auraient pas procurés en un siècle. La mise en valeur de notre domaine colonial, si importante à un moment où nous n'avons pas trop de toutes nos richesses, sera hâtée d'autant.

Cette mise en valeur exigera d'abord l'établissement d'un réseau de communications et de liaisons. Il faudra relever les pistes existantes, les jalonner, adopter — une fois le terrain connu — les tracés les plus raisonnables pour les voies ferrées, et pour les routes. Tout ce travail s'aidera encore de

la photographie aérienne. Ensuite la surveillance de ce réseau, des dépôts intermédiaires qu'il aura exigés, des postes de protection qu'il aura fallu disposer par rapport à lui, sera assurée toujours par les clichés d'avion.

Enfin, la connaissance de notre domaine colonial, de ses richesses, de sa structure, de son unité véritable permettra d'en tracer les frontières d'une façon plus avertie. Ces frontières sont trop riches de lignes droites, et ces tracés rectilignes sont l'aveu d'une ignorance. On découpe, on taille dans l'inconnu. Un jour vient où l'on s'aperçoit que la zone d'influence abandonnée à un rival englobe un coin de terre où des trésors sont découverts ; on aurait pu — si l'on avait su — garder ce coin de terre. Ainsi naissent des conflits et des guerres.

La photographie aérienne, née de la guerre, aidera peut-être ainsi à maintenir la paix. Et nous allons voir que, dans la paix, elle doit être un vigoureux outil aux mains de l'homme.

(La fin prochainement.)

HENRI BOUCHÉ

DIX ANNÉES DE COLLABORATION[1]

ALEXANDRE DUMAS - AUGUSTE MAQUET

II

COMMENT TRAVAILLAIENT LES DEUX COLLABORATEURS

Nous avons donné, dans le précédent article, la genèse des *Trois Mousquetaires*. Mais comment s'opérait la collaboration? Un travail à deux entraîne bien des pertes de temps, et d'autre part une production si intensive en une dizaine d'années ne peut incomber à un seul écrivain, si fécond et si actif qu'il soit. Il y avait donc une méthode à adopter. Je ne parle pas du choix du sujet. Sur ce chapitre, Maquet était abondamment pourvu, mais l'exécution entraîne des heurts, des hésitations, des tâtonnements. Il fallait donc causer; pour ne pas soustraire un temps précieux au labeur, on avait supprimé les rendez-vous, sauf pour une circonstance exceptionnelle. On avait pris le parti de déjeuner et de dîner ensemble de temps en temps. Les grandes lignes étaient ainsi arrêtées; l'action pouvait se dérouler sans effort et sans contrainte.

Si, en cours de route, il survenait une difficulté ou un oubli, ce qui était rare, Dumas envoyait un exprès, mais le plus sou-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai 1919.

vent des billets. De cette façon, nulle interruption ; et si parfois il se produisait un accroc, on en était quitte, après avoir donné tout le jour au travail, pour lui consacrer la nuit. Chacun s'enfermait dans sa cellule, ne voyant, ne recevant personne.

C'était Maquet qui prenait l'offensive ; déjà entraîné par son premier roman du *Bonhomme Buvat* ou *le Chevalier d'Harmental*, puis par *Sylvandire*, et enfin par *les Trois Mousquetaires*, il avait la science de construire les plans ; nous avons entre les mains les plans suivants presque tous complets et conformes aux ouvrages publiés :

Joseph Balsamo, le Bâtard de Mauléon, le Chevalier de Maison-Rouge, le Vicomte de Bragelonne, le Collier de la Reine, la Dame de Monsoreau, les Quarante-Cinq, Ingénue, Ange Pitou, Catilina.

Nous avons aussi une grande partie du plan de *Monte-Cristo*.

Maquet possédait ainsi un solide canevas sur lequel il pouvait broder toutes les aventures. Il avait une grande facilité ; il multipliait les feuillets qu'il transmettait à Dumas.

Ou Dumas envoyait des observations à Maquet, ou il lui suggérait quelque idée ou quelque développement qui lui venait à l'esprit, ou il intercalait quelque épisode — en avertissant son collaborateur. Maquet avait pris une telle influence à la suite du roman des *Trois Mousquetaires*, que Dumas se fiait presque toujours à son jugement. Dumas le questionnait par lettre, lui demandait où il devait le conduire, suivant avec docilité l'intrigue, sauf quand il découvrait une anecdote qui faisait rebondir l'action. Alors il en demandait parfois la rédaction à son collaborateur.

Nous avons un nombre considérable de billets de Dumas. Car il n'avait pas le loisir d'écrire des lettres. Ces billets, annotés par Maquet, éclairent la physionomie de cette collaboration d'un jour complet. Bornons-nous pour l'instant à en extraire des lignes caractéristiques sans nous attacher plus spécialement à telle ou telle œuvre :

Ami, cher ami, j'attends de la copie. Donnez-en le plus que vous pourrez. Je vais tâcher de rester trois jours à Saint-Germain et de travailler à mort.

Travaillez aussi, ne perdez pas un instant, nous pourrons faire trois volumes ce mois-ci.

A vous.

ALEX. DUMAS

Si vous pouviez demain soir venir afin que nous fassions une bonne botte de plan. Je pars probablement dimanche 3, au soir. Si je pouvais vous laisser deux volumes et les trouver à mon retour.

Et Maquet inscrit cette note au crayon :

Comment se faisait le plan à deux.

Voilà deux jours que vous me laissez sans copie et voilà par conséquent deux jours que vous faites de moi l'homme le plus malheureux de la terre.

Si j'eusse eu du *Monte-Cristo* j'eusse travaillé.

Mon cher ami, voici trois lettres que je vous écris, vous n'avez reçu que celle d'hier, à ce qu'il paraît.

Sur la première il y avait : *Bon !* avec un point. Sur la seconde : *Excellent ! !* avec deux. Je pensais que vous en aviez fait l'application à vos premiers chapitres qui sont excellents, en effet.

La poste ne devrait bien perdre que les lettres qui contiennent des réclamations d'argent.

Maquet note : *Dumas content de ma copie.*

Avec ce que vous m'envoyez, j'ai tout ce qu'il me faut. Croyez-vous que nous soyons aux deux tiers? Je partirai le 14 ou le 15, pour Ham, croyez-vous que d'ici-là nous puissions avoir fini?

Ces simples questions posées par Dumas caractérisent bien le rôle de Maquet, rôle de guide et d'inspirateur.

Je pourrais multiplier les citations. Je m'en tiens à cette dernière :

Trouvez-moi un sujet en un volume.

Il faut rendre cette justice à Dumas, c'est qu'il avait une belle franchise. Toute sa correspondance — et nous aurons l'occasion de nous en convaincre plus loin — est un hommage fraternel rendu à son collaborateur. Il le dit nettement : il ne peut travailler qu'avec le secours de la copie de Maquet, sinon il est désorienté, désarçonné, incapable de poursuivre. Il le confesse de fort bonne grâce et avec une parfaite simplicité,

car parfois il ne sait où Maquet veut le conduire, il lui demande même de l'éclairer sur les péripéties de l'aventure engagée, de lui dire comment elle pourra se dénouer, de le renseigner sur l'intervention future de certains personnages, toutes questions d'ailleurs fort légitimes et fort naturelles entre collaborateurs. Car Dumas veut donner libre carrière à son imagination féconde, à sa verve galopante pour broder au besoin des développements, pour introduire des aventures nouvelles ; et il lui arrivera d'arrêter Maquet dans son travail parce qu'il a eu l'idée de quelque scène qui fera rebondir le roman, et c'est ainsi qu'il mêlera à l'histoire vraie quelque fantaisie qui lui a valu la réputation d'avoir travesti l'Histoire.

Alexandre Dumas et Auguste Maquet ne se bornaient pas à écrire une œuvre et à la suivre; ils en menaient plusieurs de front ; et on se demandait par quel prodigieux effort ils parvenaient à ne pas confondre les intrigues.

Cela rappelle une vieille histoire célèbre d'un écrivain populaire, qui, au cours d'un roman interminable, faisait reparaître tout à coup un de ses héros qu'il avait tué auparavant. Il avait oublié cette scène mémorable. Et, pour éviter pareille mésaventure à l'avenir, il dressait debout sur son bureau une collection de marionnettes qu'il couchait ensuite en tas auprès de son encrier au fur et à mesure qu'il leur assénait le dernier coup.

Dumas et Maquet ne couraient pas de pareils risques, car ils étaient doués d'une étonnante mémoire, et ils pouvaient s'engager dans des histoires différentes, sans crainte de se tromper, se mouvant avec une aisance remarquable dans le lacis compliqué des intrigues.

C'était merveille de voir avec quelle habileté consommée, avec quelle adroite souplesse, avec quelle ingéniosité surprenante, ils débrouillaient tous les fils de l'aventure ou des aventures.

Le canevas était solide, la broderie était charmante et la collaboration était amicale.

Les billets qu'on a lus jusqu'ici ne mentionnent pas d'œuvres spéciales, mais ceux qui suivent nous montrent les deux écrivains entreprenant plusieurs romans à la fois :

Mon ami,

Je vous souhaite une année moins rude que celle qui vient de s'écouler.

Où en sommes-nous? Nous n'avons plus de plan de *Balsamo*, plus de copie des *Mousquetaires*. Voulez-vous de moi cette nuit ou demain soir, ou la nuit prochaine?

Et pour *Vingt ans après*, les billets de Dumas se renouvellent sans cesse :

Oui, oui, oui, mon enfant, cent fois oui, il faut finir le volume au départ de d'Artagnan et de Porthos, qui rejoignent Mordaunt, à Boulogne, et s'embarquent avec lui.

J'en suis à la page 46.

Mon bon Maquet,

Comment allez-vous, d'abord?

Ne pourrait-on pas faire que lord de Winter et lord Montrose fût le même Montrose par la mère — maison éteinte. Autorisation de Charles Ier de reprendre le nom.

Alors il faut que ce soit de Winter qui vienne en France pour demander du secours.

L'absence de l'amour nous gênera, je commence à m'en apercevoir.

Cher ami, l'affaire du Dauphin est admirable.

Corrigez la pagination de notre copie qui me trouble. Vous avez sauté de 579 à 780, 200 pages de différence et j'aime à calculer ce que votre copie donne de la mienne.

A vous.

AL. DUMAS

Piochez, piochez, piochez.

Admirable,

Pouvez-vous ce soir, par le dernier courrier, m'en envoyer une certaine quantité?

Alexis passera chez vous. Préparez le rouleau et écrivez dessus :

A M. Dumas,
A Monte-Cristo.

A vous.

DUMAS

Puis c'est une *Fille du Régent*. Dumas en avait fait une pièce. Il lui prend la fantaisie de la mettre en roman. Tâche

facile sans doute, car il doit bien posséder son sujet. Erreur ! c'est Maquet qui tient la plume. Dumas ne peut se passer de la copie de son collaborateur quoiqu'il ait conçu et développé l'idée pour le théâtre. Détachons ce billet entre plusieurs :

Abandonnez, je vous prie, la Bastille de Charlieu[1] pour la mienne, passez la nuit s'il le faut, mais envoyez-moi une manne de copie.

Dumas rapporte dans ses Causeries la conversation qu'il eut avec Maquet au sujet de *Monte-Cristo* qu'il avait commencé en récit et qui était destiné à ses *Impressions de voyage*.

« — Je crois, dit Maquet, après avoir écouté Dumas, que vous passez par-dessus la période la plus intéressante de la vie de votre héros, c'est-à-dire par-dessus ses amours avec la Catalane, par-dessus la trahison de Danglars et de Fernand et par-dessus les dix années de prison avec l'abbé Faria. »

Dumas approuve chaleureusement les idées de Maquet, et le lendemain soir, après le dîner, ils parlèrent du plan qu'il fallait établir. Maquet s'en chargea et l'écrivit. Nous n'avons ce plan qu'à partir du quatrième volume jusqu'à la fin.

Dumas remercie Maquet :

C'est parfait.

Je ne ferai qu'un petit changement au plan. La maison Villefort touchera à la maison voisine, pour qu'on puisse percer un trou.

Et Dumas donne un schéma de la maison.

D'après ce plan bien établi, conforme au roman publié, Maquet accumule feuillets sur feuillets, et les billets de Dumas se succèdent :

Pour n'avoir pas 36 récits, je mets dans la bouche de Bertuccio le récit de Caderousse.

Je crois que nous n'avons pas besoin de presser les événements. Remettons à plus tard l'arrivée du major et celle du jeune homme. Je crois qu'il y a une belle chose à faire le jour du dîner, si Benedette est là, car Benedette reconnaîtra Villefort, qu'il croit mort et madame Danglars.

Bref, je crois qu'une causerie à l'heure du dîner ne ferait pas de mal.

Voulez-vous venir dîner avec moi?

Nous arrêterions le second ; nous avons l'intérieur de Morel à

1. Maquet faisait un travail sur la Bastille.

faire, l'incident qui met Villefort en contact avec Monte-Cristo ; tout cela nous conduira, avec la scène du major et de Benedette, à la fin du 2e volume.

A vous.

ALEX. DUMAS

Dumas n'avait pas attendu que le second volume fût terminé pour traiter avec le *Journal des Débats*, et la copie était envoyée au journal chaque jour pour le feuilleton. Ce qui donne lieu, comme l'indique au crayon Maquet, au coin d'une lettre de Dumas, à « *un incident curieux* ».

On a perdu votre rouleau, c'est infâme, ma parole d'honneur. Impossible, vous le comprenez, que j'aille demain à Paris.

Refaites, cher ami, et prenez rendez-vous pour après-demain vendredi, la répétition. Mon domestique couchera à Paris s'il le faut, pour m'apporter les deux paquets ensemble.

Passez la nuit, cher ami, et faites prévenir les *Débats* par un commissionnaire que le feuilleton est perdu et qu'il faut que je le refasse. Puis donnez ou faites donner un galop solide aux gens du chemin de fer.

Maquet devait donc refaire le feuilleton perdu et prévenir les *Débats* que Dumas était obligé de le refaire. Sage précaution évidemment, puisque Dumas était le seul signataire.

Maquet note dans sa liste d'ouvrages : « *Monte-Cristo* avec Dumas, les quatre premiers volumes à Trouville, le reste à Paris. »

REDOUBLEMENT D'ACTIVITÉ

En 1844 et 1845, outre *Balsamo* et *Monte-Cristo* qui ne sont pas encore achevés, c'est une prodigieuse floraison de volumes.

C'est *la Guerre des Femmes*. Dumas écrit : « D'abord très bien. » Puis il donne une indication. Je la reproduis parce qu'on verra sur quelles notes rudimentaires Maquet devait travailler, Dumas se fiant le plus souvent à l'intelligence de son collaborateur pour mener l'intrigue, quitte à l'allonger à son gré :

D'abord *très bien*.

Ensuite, voici :

Cauvignac réclame près de Lenet et de La Rochefoucauld les 30 000 livres qui lui restent dues.

La Rochefoucauld répond qu'il faut d'abord payer les mécontents, etc...

Cauvignac lui donne 8 jours.

Le huitième jour on renvoie Cauvignac aux calendes grecques.

Le neuvième Cauvignac se présente à la reine.

Voilà ce qu'il faudrait, je crois : que Cauvignac fût renvoyé par la reine comme insolent.

Cauvignac assiste en amateur à l'assaut.

Les troupes royales sont repoussées, on revient alors à Cauvignac.

Puis c'est *la Reine Margot* :

Charmant.

Maintenant — Catherine — madame de Sauves — les préparatifs de l'assassinat de Henry par Maurevel. — La chasse — les envoyés polonais — tout ce que vous trouverez à côté de cela.

Cela va bien jusqu'ici malgré 6 ou 8 pages de politique, mais nous reprenons l'intérêt et on avalera les susdites pages.

La chose est venue admirable. C'est votre faute, cher ami, si nous n'allons pas plus vite, depuis hier 9 heures je me croise les bras.

Ne serait-il pas urgent que nous nous entendissions sur les détails de la nuit — où les tenez-vous? »

Le mot n'est-il pas charmant? Dumas se plaint de se croiser les bras en rejetant la faute sur Maquet qui travaille avec acharnement, et qui écrit des pages admirables.

Et Dumas vient à la rescousse :

Je suis complètement à sec. Un coup de collier et notre volume sera fini le 6.

A propos, écoutez ceci :

Charles a conservé le livre.

Au retour de la chasse, il a interrogé Henri qui lui a dit qu'il avait voulu quitter la cour parce qu'il avait peur, ayant échappé à deux tentatives d'assassinat, de succomber à la troisième.

Enfin, il a fait tout avouer à René, que le livre lui appartenait et que la reine-mère l'a pris chez lui. Par ce livre, qui fait preuve, nous aurons plus tard une belle scène.

A vous.

A. DUMAS

J'attends ! j'attends ! j'attends !

15 Mai 1919.

Je ferai la scène ainsi que vous la décrivez. Le récit dans la bouche de Henry est donc inutile. Envoyez-moi le plus vite possible la suite.

AL. DUMAS

Cela va très bien, mais je ne vois plus l'affaire de la clef, du billet que Marguerite envoyait à madame de Sauves. Je n'ose marcher. L'avez-vous oublié ou le gardez-vous pour un autre endroit?

Que va-t-il arriver de Maurevel et de de Mouy? J'ai besoin de le savoir pour ne pas marcher tout à fait en aveugle.

Quel parti tirez-vous du créancier de Coconas? Faisons-le féroce ; ne le faisons pas vil.

Écrivez-moi un mot ce soir. Je suis *aux Anglais*, n'ayant rien à faire.

La scène du Louvre est bien venue.

Il y aurait peut-être quelque chose de charmant à faire d'une nuit chez Marie Touchet.

Cette figure charmante qui console un roi de la puissance, qui est la seule qui l'aime dans son royaume — le petit duc d'Angoulême dans son berceau —. Le roi qui oublie. Songez, rêvez, voyez.

Il faut, vous connaissez ces deux mots charmants, n'est-ce pas ?

Il faut que j'aie fini *la Reine Margot* le 1er du mois prochain. Remettons-nous donc à la besogne.

Je vous envoie vos dernières pages afin que vous preniez à la suite.

Demain, mon ami, demain de la besogne, et un vigoureux coup de collier.

Puis c'est *le Chevalier de Maison-Rouge* qui s'appelait tout d'abord *Rouge-Ville*, et c'est en même temps *la Dame de Monsoreau*.

Je n'ai pu commencer que ce matin. Je vous recommande la reine. Je vois que vous la laissez au Temple. Ne faudrait-il pas nous servir du plan d'évasion? Ce serait quand il serait échoué qu'on la conduirait à la Conciergerie.

Il y a quelque chose de beau à faire du jeune conspirateur amoureux, comme Mortimer de Marie Stuart, presque et même sans avoir vu la reine.

Vous verrez comment il peut s'introduire près d'elle, et nous-mêmes comment nous y introduirons le lecteur.

Je suis à la page 9, ce soir j'en serai à la page 25. Piochez donc avec rage.

N'y a-t-il pas sur le Temple des Mémoires d'un valet de chambre du roi, quelque chose d'intime, enfin?

Comment le billet pouvait-il se trouver dans la bouche du poêle? Est-ce expliqué plus tard? Et comment la reine ne l'avait-elle pas lu? Est-ce un des municipaux qui l'avait mis?

Comment relions-nous ce voyage de Madelin, au faubourg du Roule, avec le reste?

Cela va à merveille jusqu'à présent.

Vous m'avez envoyé du *Maison-Rouge*, à merveille, d'autant plus que la scène est superbe, mais dites-moi en deux mots où elle nous mènera.

Mais le *Chicot*, mon ami, le *Chicot* de ce soir? Cet important *Chicot*, la scène principale, comment vais-je l'avoir?

Je vous envoie un exprès à cheval.

Du *Chicot* — 30 ou 40 pages encore. — Puis si vous pouviez demain faire un chapitre de *Maison-Rouge*. Puis si vous pouviez après-demain venir déjeuner avec moi et prendre 500 francs, nous ferions du *Monte-Cristo*.

A vous.

AL. DUMAS

Votre chanson était adorable. Faites-lui-en seulement deux ou trois pareilles, et Béranger sera bien peu de chose.

Mais *la Dame de Monsoreau* paraît dans *le Constitutionnel*. Il faut se consacrer à ce feuilleton.

Au contraire, mon ami, Ernauton va tout seul.

Ernauton a été envoyé pour espionner Mayenne. Mayenne est parti à la suite de Chicot. Comme il y a deux routes pour aller à Orléans, Mayenne avec six hommes a pris une route, son officier avec cinq hommes a pris l'autre. Mayenne a rejoint Chicot, Ernauton a rejoint Mayenne.

Il faudrait qu'Ernauton en courant après Chicot vît et reconnût madame de Montpensier.

Il faudrait que le petit Jacques la revît aussi.

Jetons le plus vite possible les germes de ce double amour.

Plus de *Chicot* ! Je n'ai plus une ligne. Montjoie et Saint-Denis, à la rescousse !

Véron est au courant et n'a rien pour demain. Lâchons le *Monte-Cristo* qui allait bien, cependant.

Vous n'auriez pas le temps de m'envoyer le *Chicot* et moi de le faire. Envoyez directement au *Constitutionnel*. Écrivez sur mon grand. papier, si vous en avez, 6 pages au moins.

A vous.

AL. DUMAS

Et Maquet note au crayon :

Où Maquet faisait souvent tout à lui seul, donnant directement aux journaux.

Dumas insistait pour que Maquet se servît de son grand papier à son chiffre et à ses armoiries. Et lors des procès futurs, l'avocat de Dumas, obligé d'avouer que les manuscrits étaient

sans doute de Maquet, se tirait de cette difficulté en disant que le papier était cependant du papier de Dumas. Il n'y avait qu'un pas à franchir en affirmant — bien à tort — que Dumas dictait la copie à son collaborateur qui devenait alors un simple secrétaire. L'assertion était un peu audacieuse. Elle ne trompa personne. Dumas lui-même par ses lettres en faisait justice.

La vérité — elle était dans la correspondance — c'est que ces deux hommes s'identifiaient si complètement qu'ils pouvaient se remplacer, tant la manière et le style se confondaient.

Si Dumas avait écrit un feuilleton la veille, et Maquet le feuilleton du lendemain, on aurait été incapable de dire le nom de l'auteur. C'est ce qui justifie la confiance que Dumas avait en son collaborateur lorsqu'il le priait de remettre directement la copie aux journaux sans passer sous son contrôle.

Un incident survint qui risqua de brouiller les deux amis et qui réussit à resserrer plus étroitement leurs liens.

En 1845, Eugène Mirecourt publia un violent pamphlet intitulé : *Fabrique de romans. Maison Alexandre Dumas et Cie.* Dumas était accusé d'exploiter les jeunes auteurs inconnus et de se créer une fortune avec leur travail. Maquet était invité à affirmer publiquement qu'il était l'auteur du *Chevalier d'Harmental*, de *Sylvandire* et des *Trois Mousquetaires*.

Le but cherché par le pamphlétaire ne fut pas atteint. Maquet manifesta son indignation, et Dumas, dans une lettre adressée à la Société des Gens de lettres, reconnut Auguste Maquet pour son collaborateur et énuméra les ouvrages écrits en commun.

Il n'est pas possible de donner ici, faute de place, les lettres et documents qui constituent le principal attrait de cette querelle littéraire. Ce fut un beau tapage à l'époque. Je raconterai plus tard cette histoire.

Auguste Maquet était dévoilé d'abord vis-à-vis des journaux auxquels Dumas lui disait d'envoyer directement la copie, ensuite, par Dumas lui-même vis-à-vis de la Société des Gens de lettres.

Cette collaboration étant avouée, reconnue, Auguste Maquet ne pouvait douter que désormais les deux signatures

figureraient sur les œuvres communes. Il attendait le geste de Dumas.

Ce geste ne vint pas ; n'osant faire lui-même une démarche, il délégua auprès de Dumas un ami commun : Jules Lacroix.

Comment l'ambassadeur fut-il reçu? Nous le savons par une lettre de 1857, écrite douze ans après cette entrevue et indiquée par Maquet dans son procès, lorsqu'il demanda alors le témoignage de Paul Lacroix :

9 novembre 1857.

Cher ami,

Vous invoquez mes souvenirs au sujet d'une démarche que vous me priâtes de faire auprès de notre ami Alexandre Dumas, en mars 1845, peu de temps après la publication de la brochure Mirecourt. Je me rappelle, en effet, très nettement que, fatigué d'une collaboration à huis clos qui laissait votre nom obscur, vous demandiez à Dumas de signer désormais avec lui tous les ouvrages que vous feriez ensemble. Dumas me répondit que c'était chose impossible, vu ses traités avec les journaux, et que, dans votre intérêt pécuniaire à tous deux, il devait continuer de signer seul. Mais, en même temps, pour faire droit à vos justes susceptibilités, il offrit de lui-même et le plus gracieusement du monde, de vous reconnaître par écrit en face du Comité des Gens de lettres pour son seul et unique collaborateur.

Cette déclaration qui vous honorait tous les deux, Alexandre Dumas s'empressa de la faire; mais quelques jours après, il me dit non sans un peu d'humeur : « Eh bien ! notre ami Maquet a fait ses affaires. Le voilà reconnu mon collaborateur. J'ai signé cette déclaration. Qu'arriverait-il pourtant si, Maquet venant à mourir, ses héritiers, en vertu de cette collaboration bien et dûment reconnue, voulaient partager avec moi la propriété de nos ouvrages ? »

J'avoue que cette objection me parut sérieuse : le nom de Dumas était radieux, magique, et, dans mon opinion, il valait commercialement beaucoup plus que le vôtre alors.

Je demandai donc à notre ami ce qu'il y avait à faire.

« Eh bien, me dit-il, cette part de propriété, je la rachète à Maquet moyennant 200 francs par volume que je lui promets sur chaque édition de mes œuvres. C'est alors, mon cher ami, que vous écrivîtes à Dumas une lettre par laquelle vous renonciez à la propriété *des ouvrages déjà faits*, vous déclarant indemnisé par les conventions verbales.

Voilà tout ce que je me rappelle de cette affaire. Depuis douze ans, j'ai pu oublier quelques détails, mais quant au fond et à l'ensemble des choses, je suis sûr que ma mémoire est fidèle.

A vous de cœur.

JULES LACROIX

Dumas avait été loyal en reconnaissant que Maquet avait écrit avec lui tous ces romans célèbres, il était franc en avouant que l'intérêt pécuniaire seul le forçait à ne pas faire droit à la demande légitime et justifiée de Maquet de signer les œuvres qui leur appartenaient à tous deux. Il était obligé de garder des gages vis-à-vis de ses créanciers, et il désirait une lettre de Maquet pour le cas où des héritiers interviendraient.

Maquet, qui attachait plus de prix à la gloire d'avoir été proclamé collaborateur qu'à la question d'argent, n'hésite pas à déférer au désir de Dumas :

4 mars 1845.

Cher ami,

Notre collaboration s'est toujours passée de chiffres et de contrats. Une bonne amitié, une parole loyale nous suffisaient, si bien que nous avions écrit un demi-million de lignes sur les affaires d'autrui sans jamais penser à écrire un mot des nôtres.

Mais un jour vous avez rompu ce silence ; c'était pour nous laver de calomnies basses et ineptes, c'était pour me faire le plus grand honneur que je puisse espérer ; c'était pour déclarer que j'avais écrit avec vous plusieurs ouvrages ; votre plume, cher ami, en a trop dit : libre à vous de me faire illustre, non pas de me renter deux fois. Ne m'avez-vous pas déjà désintéressé quant aux livres que nous avons faits ensemble?

Si je n'ai pas de contrat de vous, vous n'avez pas de reçus de moi,

Or, supposez que je meure, cher ami, un farouche héritier ne peut-il venir, votre déclaration à la main, réclamer de vous ce que vous m'avez déjà donné?

L'encre, voyez-vous, veut de l'encre. Vous me forcez donc à noircir du papier.

Je déclare renoncer à partir de ce jour à tous droits de propriété et de réimpression sur les ouvrages suivants que nous avons écrits ensemble, savoir :

Le Chevalier d'Harmental,
Sylvandire,
Les Trois Mousquetaires,
Vingt ans après (suite des *Mousquetaires*),
La Fille du Régent,
Le Comte de Monte-Cristo,
La Guerre des Femmes,
La Reine Margot,
Le Chevalier de Maison-Rouge.

Me tenant, une fois pour toutes, bien et dûment indemnisé par vous d'après nos conventions verbales.

Gardez cette lettre si vous pouvez, cher ami, pour la montrer à l'héritier farouche, et dites-lui bien que, de mon vivant, je me tenais fort heureux et fort honoré d'être le collaborateur et l'ami du plus brillant des romanciers français.

Qu'il fasse comme moi.

A. MAQUET

LES SIX DERNIÈRES ANNÉES DE COLLABORATION

Cette lettre pour ainsi dire imposée faisait le plus grand honneur au désintéressement de Maquet et le plus grand tort à sa clairvoyance. Les raisons d'intérêt invoquées par Dumas vis-à-vis des journaux étaient destinées à disparaître, le collaborateur masqué étant découvert. Maquet pouvait bien renoncer au profit, mais il sacrifiait sa gloire, il attendait du temps ce qu'il avait espéré d'un mouvement spontané de Dumas ; bien plus, il hypothéquait l'avenir en maintenant l'anonymat pour les œuvres à paraître, ainsi qu'en témoignent les nouvelles conventions précisées dans cette note de Maquet :

25 mars 1845.

Il a été convenu entre Dumas et moi, rue Joubert, dans son cabinet :

Qu'il me reviendrait *douze cents francs* par six mille lignes publiées sous son nom dans un journal et résultant de notre collaboration, soit 20 centimes par ligne de feuilleton ordinaire.

Que moitié de la somme me serait payée à la livraison au journal, moitié lors de la publication en volume.

Que par chaque nouvelle édition quelconque de ces ouvrages faits en collaboration, j'aurais droit à 250 francs par volume in-8° ordinaire comme les nôtres des *Mousquetaires* ou de *la Fille du Régent*, ou de *Margot*.

Que je fournirais le tiers des lettres à peu près, soit 250 de mes pages de 14 à 15 lignes par six mille lignes de feuilleton.

C'est en vertu de ces conventions que furent publiés pendant les six dernières années de collaboration : *Joseph Balsamo, le Bâtard de Mauléon, Monte-Cristo, le Collier de la Reine, le Vicomte de Bragelonne, Olympe de Clèves, la Tulipe noire, Ingénue.*

Maquet devait fournir le tiers des lettres. Ah ! il dépassa largement les limites du contrat en donnant une copie plus

abondante, ainsi qu'on le verra plus loin, dans la correspondance.

Pendant ces six années, de 1845 à 1851, Maquet se livre à un effort colossal et anonyme. Il devait être rétribué, et c'est tout : gloire? point. Argent? peut-être.

Les nouvelles conventions qui semblaient laisser à Maquet plus de liberté que les anciennes, entraînaient les mêmes exigences. Dumas ne cesse de réclamer de la copie. Et quelle copie ! Ce n'est pas de la préparation, comme on l'a affirmé, mais bien un grand luxe de récits et d'inventions.

Les nombreux billets que j'ai sous les yeux et que Dumas envoyait presque quotidiennement à Maquet sont des témoins irrécusables. Dumas avait signé tant de traités, pris tant d'engagements qu'ils ne savaient tous deux où donner de la tête.

Émile de Girardin, entre autres, s'impatiente; il lui faut le feuilleton pour *la Presse*.

Nefftzer écrit à Dumas :

La Presse.

Paris, le 18 janvier 1846.

Monsieur,

Monsieur de Girardin vous serait infiniment obligé si vous vouliez bien nous envoyer l'épilogue de *Balsamo* jeudi soir, pour vendredi matin. Il y tient beaucoup.

Veuillez agréer, Monsieur, mes civilités les plus empressées et les plus respectueuses.

NEFFTZER

Ce billet de Nefftzer avait jeté Dumas dans un grand embarras. Il n'a pas le temps de répondre. Je crois plutôt qu'il n'en avait pas le moyen. Il appelle son factotum Rusconi, il lui prescrit d'envoyer le mot à Maquet.

Rusconi obéit et écrit sur la lettre même de Nefftzer, en travers, les lignes suivantes :

M. Dumas prie M. Maquet de voir ceci et d'y pourvoir pour remplir le désir de M. de Girardin.

Son dévoué.

RUSCONI

Ah ! comme Dumas se débarrassait allégrement d'une corvée ! Maquet envoie ; Dumas est remercié.

Chaque fois qu'il en trouvait l'occasion Dumas pansait les plaies de ce travailleur anonyme par quelques éloges publics ; il écrivait, en 1846, dans ses *Impressions de voyage* : « Quant à Maquet, mon ami et mon collaborateur, vous le connaissez moins, madame, Maquet étant, après moi, l'homme qui travaille peut-être le plus au monde. »

Et le panégyrique se poursuivait. Mais les mots : *vous le connaissez moins*, ne sont-ils pas charmants de la part de Dumas qui mettait Maquet sous l'éteignoir ?

Les deux amis avaient donné au théâtre *les Mousquetaires* (1845), *la Reine Margot* (1845), *le Chevalier de Maison-Rouge* (1847) et *Monte-Cristo* (1848).

Pour le premier drame écrit en commun, *les Trois Mousquetaires*, Dumas avait ménagé à Maquet la douce surprise de le faire nommer par Mélingue à la fin de la pièce. Dumas l'écrit lui-même en note, dans ses *Mémoires* [1], après avoir déclaré qu'il était « résolu à se faire nommer toujours seul ».

J'ai tenu effectivement cette résolution jusqu'au moment où la grande amitié que je portais à Maquet me détermina à lui faire la surprise de le nommer avec moi comme auteur du drame des *Mousquetaires*. C'était justice, d'ailleurs, puisque nous avions fait non seulement le drame, mais encore le roman en collaboration. Je suis enchanté d'ajouter que, quoique nous ne travaillions plus ensemble, cette amitié est toujours la même, de mon côté du moins.

Cette « surprise » laissait à Maquet un espoir pour l'avenir.

La collaboration pour les drames étant avouée et affichée (c'est le cas de le dire), rien ne s'opposerait plus vraisemblablement à ce que la double signature figurât sur les couvertures des romans. Et Maquet, plein de confiance, travaillait avec acharnement.

1. Les *Mémoires* ont paru en 1852-1854.

LE THÉATRE HISTORIQUE

Nous avons évité, jusqu'à présent, de mêler des questions d'argent à des questions de collaboration littéraire. Pour la clarté du récit, nous devons y faire allusion.

Les conventions financières stipulées par Dumas — seul bénéfice de Maquet — n'avaient guère été observées.

Les journaux ayant traité avec Dumas ne connaissaient que lui. Dumas signant seul traitait seul, et nous n'apprenons rien de nouveau en disant que les sommes reçues étaient englouties à l'avance. Il en résultait que la part revenant à Maquet était destinée le plus souvent à apaiser d'autres créanciers plus impatients ; avec le temps, la dette de Dumas envers Maquet s'accrût dans de larges proportions; non seulement il n'envoyait que de petites sommes sur le produit des œuvres communes, mais il lui arrivait d'emprunter sur ce que Maquet avait en caisse ou sur ce qu'il toucherait demain, dans un mois, dans un an. Les preuves abondent dans la correspondance. Nous nous condamnons à une discrétion volontaire pour ne pas altérer le caractère de notre récit. Nous nous bornons à une simple indication, et nous citons, entre beaucoup d'autres, ce seul billet :

Cher ami,

Je vous dois argent prêté, je crois, 240 francs en dehors de nos comptes. Avez-vous 260 francs à m'envoyer. Je vous en devrai 500.

A vous.

A. DUMAS

24 décembre 1845.

Maquet s'exécuta. Il y avait d'autant plus de mérite qu'il n'espérait guère être remboursé et qu'il n'avait que sa plume pour vivre. Il lui restait une ressource, c'était de gagner de l'argent en travaillant seul, quand éclata un coup de théâtre qui arrive même dans la vie des auteurs dramatiques. Coup de théâtre, c'est le cas de le dire.

Dumas avait obtenu en octobre 1846 la concession du théâtre Montpensier, qui devait s'appeler le théâtre Historique. Il était chargé de « la direction morale et artistique ».

C'était pour Maquet sinon une occasion, du moins une espérance de recouvrer l'arriéré.

Alors intervint la convention du 10 février 1848. Elle a été publiée. Nous la résumons : cession par Maquet de son droit de copropriété sur les ouvrages faits avant le 1er janvier 1848, moyennant la somme de 145 200 francs que Dumas s'engagea à payer à Maquet dans le délai de onze années et en douze termes par année de chacun 1 100 francs, payables de mois en mois.

Enfin, il était convenu que Dumas était obligé de fournir au théâtre Historique trois grands ouvrages au moins signés par an de Dumas et de Maquet seuls. Une clause résolutoire indiquait que cette cession par Maquet de son droit de copropriété serait considérée comme nulle, si Dumas ne remplissait pas ses engagements.

L'acte de 1848 rétablissait la confiance de Maquet si fortement ébranlée. Pour la première fois il avait un traité en règle qui devait lui assurer le recouvrement de sa créance, une créance bien modeste, « si, comme l'a dit Maquet plus tard, l'on songe aux sommes énormes touchées par Dumas et à la valeur immense de la propriété de 200 volumes à lui cédés par ce traité ».

Les froissements qui menaçaient d'altérer la fraternité littéraire des deux amis s'effaçaient au moins pour Dumas. Quand il avait signé un engagement pour s'acquitter d'une dette, il se croyait volontiers libéré. Une échéance retardée était pour lui une échéance payée. N'avait-il pas une confiance absolue et légitime d'ailleurs dans son génie? N'avait-il pas une plume de laquelle il pouvait tirer beaucoup d'argent? Il en serait quitte pour travailler jour et nuit. Il a dans son cerveau un gros capital intellectuel qu'il pourra convertir en rentes. Donc, Dumas marche toujours dans son rêve étoilé. Il ne s'occupe guère, à vrai dire, que de son théâtre Historique et laisse à Maquet le soin de poursuivre la publication des romans en cours.

En 1849, paraissait, dans *le Siècle*, *le Vicomte de Bragelonne*, commencé en 1847.

J'extrais de la correspondance de Dumas seulement quelques lignes :

Les Plaisirs de Porthos sont quelque chose de merveilleux.

Tout cela est excellent. Vous inventez tous les jours quelque chose, et cette belle jeunesse contraste bien avec nos vieux.

Mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est la correspondance avec *le Siècle*, et je trouve une lettre bien curieuse de Matharel de Fiennes, adressée à Maquet à propos du procès de 1858. Cette lettre doit se placer ici, car elle fixe d'une façon définitive la nature et l'importance de la collaboration de Maquet :

22 janvier 1858.

Mon cher monsieur Maquet,

Deux lignes pour vous dire que je viens de lire le compte rendu de votre procès et que mon témoignage peut rectifier une erreur.

En 1849 — je ne puis pas préciser la date — *le Siècle* publiait *le Vicomte de Bragelonne*, Perrée était absent et je le remplaçais.

On m'avertit à 6 heures du soir que le feuilleton qu'on était allé chercher à Saint-Germain, chez Alexandre Dumas, était perdu. Il fallait au *Siècle* son feuilleton, le feuilleton est dans sa charte. Les deux auteurs m'étaient connus, l'un habitait à Saint-Germain, l'autre à Paris. J'allai trouver celui qui était le plus facile à joindre. Vous alliez vous mettre à table. Vous eûtes la bonté de laisser là votre dîner et vous vîntes vous installer dans le cabinet de la direction. Je vous vois encore à l'œuvre. Vous écriviez entre une tasse de bouillon et un verre de vin de Bordeaux que vous teniez de la munificence du *Siècle*.

De 7 heures à minuit, les feuillets se succédèrent, je les passais de quart d'heure en quart d'heure aux compositeurs. A une heure du matin, le journal était tiré avec son *Bragelonne*.

Le lendemain on m'apporta le feuilleton de Saint-Germain qui avait été retrouvé sur la route. Entre le texte Maquet et le texte Dumas, il y avait une trentaine de mots qui n'étaient pas absolument les mêmes sur 500 lignes qui composaient le feuilleton.

Voilà la vérité. Faites de cette déclaration ce que vous voudrez.

MATHAREL DE FIENNES

P.-S. — Mes souvenirs pouvaient être taxés d'inexactitude. J'ai fait constater les faits par le gérant du journal, par le chef de la composition et par le correcteur.

Correcteur au *Siècle*, en 1849, je certifie avoir corrigé le feuilleton indiqué sur la copie de M. Maquet.

TALRICH

Gérant responsable du journal *le Siècle* à cette époque, je certifie que les faits relatés ci-contre sont exacts.

23 janvier 1858.

FOUGÈRE

Chef de la composition à cette époque, je certifie que le feuilleton du jour a été composé sur la copie de M. Maquet.

23 janvier 1858.

VOIVENELLE

Il faut avouer que l'homme susceptible de reconstituer tout un feuilleton au pied levé le portait évidemment tout entier dans son cerveau, qu'il l'avait primitivement conçu et écrit; il aurait été incapable en changeant seulement « une trentaine de mots » de pouvoir le reproduire au courant de la plume avec cette fidélité.

D'ailleurs Dumas ne reconnaissait-il pas très loyalement cette paternité de Maquet lorsqu'il écrivait : « Vous inventez tous les jours. »

Non seulement Maquet, comme le prouve la lettre de Matharel de Fiennes, écrivait le feuilleton quotidien, mais il dut finir le roman seul, ainsi qu'en témoigne une correspondance de Louis Perrée, directeur du *Siècle*.

C'est à son tour Nefftzer qui demande à Maquet la copie d'*Ange Pitou* pour *la Presse*.

Dumas était en effet insaisissable, même pour Maquet ; de plus en plus harcelé par ses créanciers, il cherchait à se créer des ressources en dehors, puisque sa collaboration théâtrale avec Maquet devait solder une partie de l'arriéré. Alors Dumas laissait Maquet travailler seul pour deux, et il acceptait la collaboration de jeunes auteurs dont il tirait un profit immédiat.

Maquet, assez irrité, écrivit en 1850 cette lettre à Dumas :

Mon cher Dumas,

Vous ne vous apercevez pas que vous abandonnez complètement et nos contrats et notre amitié. Ceux-là nous garantissaient contre le malheur qui peut venir de nous, celle-ci contre le malheur qui peut venir des autres.

Jamais le prix de nos travaux ne m'arrive. Vous me laissez dans la gêne quand vous devriez me faire payer préférablement à tout.

Vous ne songez pas, cher ami, que j'ai pour vous, sur Dulong et sur Porcher, des arriérés considérables.

Vous ne vous rappelez pas que dans nos comptes à nous deux l'arriéré ne se comble pas.

Vous avez touché vos primes au théâtre et on me refuse les miennes. En effet, pourquoi s'y occuperait-on de moi quand on vous voit chercher à droite et à gauche dans la littérature la plus médiocre des aides pour remplacer le collaborateur qui a partagé vos plus importants travaux? Vous avez un traité avec moi qui m'assure votre collaboration pour trois pièces par année. Ce traité, c'est le solde de tout mon passé avec vous, argent et réputation ; pourquoi, au lieu de l'exécuter loyalement, choisissez-vous le temps le plus stérile de l'année pour vous faire, à vous seul, des droits d'auteur, ou pour en céder au premier venu?

Réfléchissez combien vous gagnez peu à me faire tout perdre, interrogez vos souvenirs, votre cœur, vos intérêts ; caresse ou blessure, j'y suis toujours pour quelque chose.

AUGUSTE MAQUET

Dumas répond aussitôt, et en tête de la lettre on lit cette note de Maquet :

Réponse à mes griefs. Explication des trois pièces à faire par an d'après le traité de 1848.

Cher ami,

Je vais répondre catégoriquement à tous les petits griefs que vous m'exposez.

Je me suis engagé à faire avec vous trois pièces par an.

Nous avons fait la première année *la Reine Margot* et *les Girondins* [1]. Ils ont suffi à l'année. Ce n'est point ma faute, c'est notre faute.

Nous avons fait la seconde année *Monte-Cristo*, 2 ; *Catilina*, 1. Ils ont suffi à la seconde année et vous-même avez été d'avis de vous arrêter devant la cessation de paiement d'Hostein.

Nous avons fait la troisième année *les Mousquetaires, d'Harmental, la Guerre des Femmes.*

La troisième année seulement, et sur la demande d'Hostein, j'ai usé de ma réserve et fait *le Comte Hermann, que je vous ai proposé deux fois en collaboration.*

Cette année, à nouveau, nous avons fait *Urbain Grandier* — et comme vous avez, à juste raison, cessé pendant deux mois de travailler, je vous ai dit : « Vous voyez une pièce dans *Chicot* [2], je ne la vois pas, tirez donc la pièce du roman. »

1. *Le Chevalier de Maison-Rouge.*

2. *La Dame de Monsoreau.*

Au lieu de cela vous avez fait *Lesurques*[1] et je commence par vous dire que vous avez parfaitement fait.

Aujourd'hui, vous me dites que je travaille en collaboration. Combien de fois, mon ami, vous ai-je dit de lire *Pauline* et de voir s'il n'y aurait pas une pièce dedans?

Pourquoi ai-je laissé faire une pièce avec *Pauline*, pourquoi voulais-je essayer de faire une pièce avec des décors et sans mon nom avec *le Corricolo* ? *Pour vous payer cet arriéré dont vous me parlez*, cher ami.

Comment vous le paierais-je autrement qu'en faisant de l'argent par tous les moyens possibles?

Au milieu des comptes dans lesquels il lui est plus difficile sans doute de se reconnaître que dans les lacis compliqués de ses multiples romans, Dumas jette un cri qui va droit au cœur de Maquet :

Dites-moi, ma vie n'est-elle pas un problème, puisque ma vie repose sur les 600 francs qui me restent par chaque (*sic*) *deux volumes* de Cadot.

Les Anciens représentaient la Nécessité avec des coins de fer. Quelque bonne volonté que j'aie, mon ami, il m'est impossible sur 600 francs qui me restent de vous en donner 1.000.

A cet aveu en chiffres, Dumas en ajoute un autre : « Pour moi toute collaboration avec un autre que vous est de l'adultère. »

Puis il signe :

A vous, du plus profond de mon cœur.

A cette confession douloureuse, Maquet répond :

Cher ami,

Argent, crédit, tout chez moi est épuisé depuis cinq mois que je ne reçois pas d'argent et que les affaires sont à bas. Mais j'ai une plume et un cœur. Faites-moi écrire jour et nuit et de ce que j'écrirai faites de l'argent pour vous.

A vous.

MAQUET

21 décembre 1850.

La faillite du théâtre Historique, et des engagements de

1. *Le Courrier de Lyon.*

Dumas, les procès de 1853 à 1868, les querelles, les échanges de lettres amicales ou acerbes, tout cela nous conduirait trop loin. Nous ne pouvons raconter ici toute cette odyssée judiciaire. Maquet en sortit sans le profit, mais avec l'honneur. Car à la déclaration de Dumas à la Société des Gens de lettres s'ajoutèrent les considérants du jugement qui établirent d'une façon éclatante l'importance de la collaboration de Maquet dans tous les romans célèbres.

Nous publierons prochainement une étude plus complète, mais nous terminons ici sur le billet de décembre 1850; il caractérise Maquet tout entier : son esprit chevaleresque, son désintéressement, sa générosité. Il n'a pas d'argent depuis cinq mois, il ne songe pas à lui, il donne sa plume pour « faire de l'argent » pour son ami; il lui donne plus encore : son cœur dont il ne veut pas sentir toutes les meurtrissures. Il oublie, dans une heure douloureuse, tout ce qu'il a enduré de privations, de déceptions, par la faute de son maître. C'est l'éternel travailleur qui n'écoute que la voix de sa conscience, que les appels de son désintéressement, que les exhortations d'une affection toujours prête à se dévouer. Il persévère à servir la gloire de celui qui ne lui a pas permis d'édifier la sienne, celle à laquelle il aspirait, à laquelle il avait droit, qu'il a appelée bien souvent de son vivant, qu'il appelait encore, quand il a senti la mort venir. L'heure de la justice n'a pas sonné pour lui. Il a toujours eu confiance dans le jugement de la postérité, et plus confiance encore dans ceux qui l'ont aimé.

J'ai voulu remplir ici un devoir envers l'homme qui, par la fécondité de son imagination, la souplesse de son esprit, la variété de ses dons a charmé sa génération et celle qui lui a succédé.

Puissé-je avoir exaucé son vœu, puissé-je avoir répondu à ses plus chères espérances et avoir rendu à sa mémoire l'hommage qu'il aurait dû recevoir de son vivant.

GUSTAVE SIMON

PÊCHEURS BRETONS

LES LANGOUSTIERS

Dans les derniers jours de juillet 1914, je cheminais le long de la côte cornouaillaise, de Concarneau à Audierne, de Douarnenez à Camaret, achevant de mettre au point ce que je savais de nos pêcheurs de langoustes et de homards, comme je l'avais fait pour leurs frères les sardiniers, les thoniers et les chalutiers : la pêche aux crustacés est bretonne entre toutes, on pourrait presque dire finistérienne. Devant la réverbération des routes et des grèves, sur les quais brûlés de soleil, mais actifs, il fallait faire effort pour croire à l'orage qui s'amoncelait dans le ciel des nations. O cantilène des vagues déferlant sur les galets de Morgat, transparence des viviers dans l'ombre froide des grottes, émeraudes, saphirs, améthystes qui chatoyiez dans le mystère et la solitude au pied des falaises, comme vous démentiez, à cette date formidable, la malfaisance des surhommes ! Cependant l'orage éclatait. Déjà le petit train départemental qui me ramenait de Pont-Croix à Pont-l'Abbé se garnissait de jeunes matelots de l'État, pour la plupart langoustiers et homardiers du Cap, qu'un brusque appel de Toulon arrachait à leur village, et qui n'en partaient pas moins avec des chants, des cris, des rires, une gaieté et une insouciance d'enfants, soutenues — il faut bien l'avouer — par les traditionnels suppléments de

« raide ». Je mis mes notes dans un tiroir. Je les en extrais aujourd'hui : les quatre années que nous venons de vivre en ont fait des documents très lointains. Soyons sans crainte : la paix va les rajeunir. Cette histoire presque ancienne est en train de recommencer ; mais, à ne la considérer que pour elle-même, sans les perspectives d'avenir qu'elle nous offre, peut-être, quoique modeste, était-elle assez instructive et belle pour mériter qu'on la racontât.

***

Aucune pêche, je crois, plus que celle-ci, ne laisse voir les progrès dont elle est susceptible. Partout où il y a des roches que le jusant découvre, on la pratique encore sous sa forme la plus primitive, qui ne demande que des pieds alertes, des yeux vifs et des mains agiles. La grève bretonne abonde en plateaux goémonneux, vallonnés par des anses de sable que tapissent par places des herbiers verts. C'est dans les mille cavernes de ces plateaux, et parfois parmi ces herbiers, que gîtent, guettent et se dissimulent les homards à carapace bleue, les araignées vêtues d'une fourrure de lichens, et ces gros crabes aux pinces redoutables qu'on appelle tourteaux à Paris, poings-clos au pays malouin et dormeurs sur la côte de Cornouaille. Dans les périodes de grande marée, aux heures où le jusant livre un peu du secret des rivages, des gens, presque toujours les mêmes, vieux marins retraités, paysans de la *palud* voisine, vont fouiller ces repaires, sans autre engin que la longue et fléchissante perche munie d'un double hameçon à son extrémité la plus forte. Quand le gibier ne se tient pas à l'entrée de sa grotte avec des airs de bourgeois paresseux qui prend le soleil ou le frais, la perche va l'y chercher jusqu'à trois ou quatre mètres de profondeur, et parvient quelquefois, après un beau tumulte, à l'en faire sortir, pinces ouvertes, prêt à la bataille, au demeurant sûr de succomber, à moins qu'elle ne l'en ramène embroché par ses hameçons et l'armure en piteux état. Ainsi procédaient vraisemblablement les ancêtres vénètes ou osismiens qui peuplaient les mêmes bords. C'est une pêche amusante, excitante,

mais de petit rendement. Pêche d'amateurs, en somme, comme la pêche aux crevettes ou aux coquillages, et qui serait négligeable, si elle ne représentait une première étape.

En voici une seconde : le pêcheur arme un canot, boëtte des casiers (on dit en breton : des paniers) qu'il va jeter aux bons endroits, sur les bancs de rochers qui s'allongent parallèlement au bord, ou plus au large, sur les bancs qu'il a repérés avec soin, dont il sait, comme il dit, les *marques*. Il y a des casiers ronds, à orifice unique, tout en lattes de châtaignier ou de noisetier qui viennent de Bordeaux ou de Nantes, et des casiers longs, où les lattes ne servent qu'à tendre un filet, sortes de grands tambours ouverts aux deux bouts. Le crustacé mettra toute son ingéniosité à trouver ces ouvertures, à s'y introduire, non sans efforts s'il est gros, à s'emprisonner confortablement pour déchiqueter l'appât tentateur, tête de thon, aileron de squale, fine chair de merlans, de vieilles ou de lieus préalablement nettoyés et ouverts avec une prévenance dont ne s'alarme pas son obscure cervelle, jusqu'à ce que le traître de câble fixé au casier se raidisse et enlève d'un coup couvert et convives. Stupeur, puis désarroi au contact d'un élément nouveau ; fracas de cuirasses heurtées, coups de queue, agitation de pattes, fureurs de pinces qui s'agrippent aux mailles ou aux barreaux de la cage. Cependant, par une petite porte, la main de l'homme s'allonge hardiment, prudemment au milieu des guerriers, secoue les récalcitrants, les enlève, et tout ce tumulte s'apaise dans la cale poisseuse du canot, tandis que l'engin est garni de chair fraîche et jeté derechef à l'eau, dans l'espoir de nouvelles captures.

Ronds ou longs, les casiers reposent sur le fond grâce aux deux pierres solidement amarrées qui leur servent de lest, et communiquent avec la surface au moyen de leur câble et de la bouée qui le termine. Rien de plus facile, n'est-ce pas, que de les retrouver? Oui, théoriquement et par temps calme. Mais quand le vent d'ouest hérisse la mer, c'est un bien pauvre témoin que cette bouée dansante au milieu des vagues, émergeant, s'éclipsant, se confondant avec les bouts d'épave et les îlots de varech que les courants entraînent. Que le vent tourne à la tempête, que la houle se creuse, que la basse, rarement profonde dans le voisinage du bord, forme brisant,

et le pêcheur, quand il pourra reprendre la mer, risque fort de ne rien retrouver, ni bouée, ni casier, ni câble.

Ceci dit, est-il besoin d'ajouter que cette petite pêche ne va pas sans de grands périls? Il suffit de penser aux parages qui en sont le domaine accidenté, aux grèves et aux îles du *far-west* breton, aux déferlements de la « mer sauvage », aux remous des « coureaux » et des « raz », aux « chaussées », aux « plateaux », aux « sillons » de réputation sinistre et méritée. Chalutiers et thoniers opèrent au loin, hors de la menace des écueils ; le sardinier, du moins pendant l'exercice de sa pêche, fréquente des baies relativement saines. L'élément du homardier, c'est la roche : il faut qu'il la recherche et qu'il l'évite. A demi-terrien comme son gibier, ce n'est pas, sauf exception, un navigateur. Que faire d'un compas et de la science du point, quand on ne perd de vue la cheminée du logis que dans le creux des lames? A d'autres l'ivresse du large et l'ennui royal des solitudes! Lui, il furette, il épie, il se glisse dans les passes, il louvoie d'un brisant à l'autre, explore le mystère des basses immergées, en possède comme pas un la flore et la faune, se dirige, la nuit, dans le dédale des chenaux, parmi les archipels de récifs, au bruit particulier des lames sur chacun d'eux. Il n'est pas engagé dans une flottille, ne consulte pas l'heure des autres, ne se rend pas au rendez-vous commun. Il a, pour ainsi dire, son secteur, que le concurrent respecte dans la mesure du possible, à charge de réciprocité. Petite pêche en effet : mais quelle école d'observation et de hardiesse! Quelques-uns n'ont pour barque qu'une méchante plate, obéissant mal à l'aviron de godille, toujours prête à dériver sous la poussée du vent, du courant et des houles. Il faut des bras endurcis et des reins patients et du souffle et du cœur pour manœuvrer cela dès qu'il fraîchit. Mais ce n'est ni coûteux ni compliqué à construire (le charpentier du village y parvient, s'il n'est pas trop maladroit) ; et surtout c'est léger, donc très facile à tirer au sec, sur le haut des anses de sable ou des criques rocheuses, petits ports précaires où nul mouillage n'est sûr, mais qui ont l'avantage d'être à portée des lieux de pêche.

Il ne faut jamais de bien gros bateaux pour naviguer sur une mer pleine de bas-fonds. Cependant la plupart de nos

homardiers sont pourvus d'un mât et d'une voile ; plusieurs gardent la misaine et le taillevent traditionnels des chaloupes, notamment du côté de Trevignon et de Sainte-Marine. Ceux de Sein et du Cap sont gréés en *sloops*, et, à cause des virages fréquents, c'est là le gréement le meilleur. Il y a de ces sloops qui s'aventurent au loin, et qui sont presque spacieux et confortables ; nous les retrouverons. Les autres sont de mine plus chétive. Je me rappelle une traversée nocturne à bord de l'un d'eux, en compagnie de Le Braz et de deux camarades — il y a de ceci une vingtaine d'années. Nous allions à Sein. Il était venu nous attendre au quai d'Audierne, où certain insulaire nous l'avait adressé « en confiance ». Au vrai, c'était une pauvre barque, et point jeune, à l'instar de son brave homme de patron, « tonton Rozen », qui était bossu. Pour tout équipage, un garçon de quinze ans, le fils. Sous Notre-Dame-de-Bon-Voyage, tonton Rozen se signa dévotement, précaution nécessaire et apparemment suffisante contre les risques à courir, et, en longeant la côte de Plogoff, il nous conta de belles histoires d'Ahès, la fille de Grallon, et de la Sirène qu'elle devint, et qu'il avait nettement vue, un soir, lui Rozen, dans son propre sillage, toute blonde et toute frisée. Mais à l'entrée du Raz il se mit à dialoguer avec son fils sur l'état de son foc d'une manière à ne pas rassurer ceux qui comprenaient son breton, criant qu'il fallait au plus tôt trouver des bouts de ficelle pour faire tenir jusqu'au port je ne sais plus quelle ralingue ou quelle envergure. Cependant, de temps à autre il apostrophait le vent qui soufflait du « noroît », pas assez fort au gré de son impatience, et il lui répétait en guise de refrain : « Fraîchis, fraîchis donc ! » Évidemment, pour un tonton Rozen, il n'y a de bordée sérieuse que si la coque craque dans toute sa membrure, si le mât plie à rompre, si la voile prend son demi-bain et si l'embrun flagelle libéralement l'équipage. Quant au bouillonnement du Raz et aux brisants de la Vieille, à ranger lesquels il nous mena virer, sous l'œil glauque du phare illustré par Le Braz [1], qu'est-ce que cela pour un vieux chiqueur de la côte cornouaillaise? *Illi robur et aes triplex*... A braver chaque jour les Charybdes et les Scyllas qui hurlent au bord du fleuve Océan, à vivre dans le

1. *Le Gardien du Feu.*

tumulte des Borgnes, des Voleuses, des Corbeaux, des Taureaux, des Juments, des Chats, de tous les monstres de granit dont est hérissée la mer natale, il ne garde même plus du sentiment de la peur cette excitation qui confine à l'allégresse.

Ainsi vivent, dans un ordre assez dispersé, de Bréhat aux îles morbihannaises, nombre de pêcheurs qui paraissent aimer cette vie et y tenir. Elle satisfait leurs goûts d'indépendance, aussi remarquables dans l'isolement que leur moutonnerie en groupes. Ce sont leurs petites voiles brunes qu'on voit virevolter autour de Batz et de Molène, des Pierres-Noires et des Tas-de-Pois, des plateaux de Lizen Ven et de Penhors, des rochers de Porsal, de Penmarc'h et de Mousterlin, de Basse-Jaune et de Basse-Rouge ; leurs courtes barques coaltarées qui s'embusquent dans les recoins des havres léonois, dans ces failles du cap Sizun, dont l'imagination antique eût fait des soupiraux des Enfers, dans les moindres *poulou*, dans les « chambres » des îles et des presqu'îles, de préférence hors des ports à flottilles, armant pour les pêches saisonnières et collectives. Vous rencontreriez, parmi ces homardiers rivés à leur grève, quelques-uns des types les plus accusés du marin breton, des hommes d'un autre âge, et d'initiative cependant, d'une essence à la fois plus vigoureuse et plus fine, réfléchis, graves, très peu bavards. Entre Saint-Guénolé et Saint-Pierre, le vieux Briec fait cette pêche depuis trente ans, aidé d'un seul mousse qui était généralement l'un de ses fils, pas toujours le même, bien entendu. Il connaît par cœur sa région de mer et d'écueils, de l'île Nona à l'île Conq et de Men-Hir à l'anse de la Joie, où il s'est aménagé un port à la taille de son canot de dix pieds. Ses yeux ont le gris des lointains, les embruns ont décoloré sa barbe, frisée et courte comme la portaient les contemporains de Périclès. On aimerait à le faire causer : mais que tirer de cette bouche assez noble, ma foi, en dehors d'un bonjour très poli? A Kerity, Gloaguen pêche tout seul : seul, il est à la fois l'homme d'avant et l'homme d'arrière, seul, il manœuvre, il boëtte, jette ses paniers et les relève. De tels marins ont fait vœu de silence. Ou, s'ils parlent, c'est à leur bateau, au nuage, au vent, à la mer, aux êtres et aux choses qu'elle renferme ou qu'elle porte. Dialogues intéressants à coup sûr, mais auxquels n'est convié nul tiers.

On ne s'enrichit guère à ce métier, mais on en vit, même assez décemment. Les canots sont trop petits pour contenir un grand nombre de casiers ; il faudrait beaucoup de lignes, donc de bras, pour avoir abondance de boëtte, et le « terrain de pêche » est limité. Mais, si les gains sont modiques, il y a peu ou point de parts à faire. Les années où les pieuvres, fléau des crustacés, ne s'abattent pas sur la côte, chaque bateau rapporte au bout de la journée une bonne demi-douzaine de homards, parfois une ou deux langoustes (quoiqu'elles préfèrent les profondeurs), plus un honnête appoint de crabes, lesquels se vendaient deux sous, quatre sous, au temps où, bien à tort, on les méprisait, dix sous et davantage depuis la guerre. On en fait de copieuses captures. Un matin de septembre, au moment de partir en mer, j'ai vu un pêcheur de Saint-Guénolé en ramener plus de deux cents de sa pêche de nuit. Sa cale en était pleine, et il en restait encore dans les casiers. Cela faisait un beau grouillement de carapaces brunes et de pinces. Notre pêcheur comptait, en faisant diligence (le soleil n'était pas levé), prendre le premier train avec ses crabes, faire les dix-huit kilomètres de la ligne jusqu'à Pont-l'Abbé, louer là-bas une petite voiture et débiter toute la pêche aux citadins du chef-lieu de canton, avec un bénéfice de cinquante pour cent au moins. C'était se donner bien de la peine. Les clients ordinaires de ces homardiers sont les restaurateurs du port ou du bourg voisin, les usiniers, les bourgeois en villégiature. D'ailleurs, on n'est pas pressé de vendre. Chacun a son vivier où il peut se constituer une réserve, un modeste vivier flottant fait d'une caisse goudronnée et percée de trous ou d'une simple manne d'osier. Un corps mort et une chaîne lui assurent un solide mouillage. Il suffit d'y puiser selon la demande. Il est rare qu'elle soit inférieure à l'offre. La marchandise suit le cours du marché le plus proche, que tiennent les mareyeurs.

***

Pourvoyeuse avant tout de la consommation locale, cette pittoresque petite pêche ne pouvait guère alimenter les ports expéditeurs, qui réclament des arrivages plus réguliers et

plus abondants. Elle a généralement abdiqué, elle abdique chaque jour devant une organisation mieux comprise. Le nombre des bateaux a diminué, mais les bateaux sont devenus plus grands, ont exigé des équipages plus nombreux. Ils ont cessé de s'accrocher à leur grève, ils sont devenus un peu nomades : de homardiers ils se sont faits langoustiers. Ici comme ailleurs, l'individu s'efface devant les avantages du groupement. C'est la loi du progrès. Nulle part cette transformation de la pêche ne se surprend mieux qu'à l'île de Sein, — Sein le premier de nos ports langoustiers (avec ses annexes du Cap), jusqu'à ce que Camaret, au dernier moment de l'évolution, vînt lui disputer et lui prendre sa place.

Plus encore qu'Ouessant, Sein est au centre d'une région de pêche privilégiée. De Tevennec jusqu'au delà d'Ar-Men, ce ne sont autour de l'île que récifs et basses, bancs goémonneux où se promènent les langoustes, de belles langoustes d'un brun chaud et vif comme la silve des fonds. Sein devint donc un point d'attraction non seulement pour ses voisins du Cap, mais pour de plus lointains équipages. Ce n'est pas à Ouessant qu'accostait récemment encore la flotte langoustière des Paimpolais, mais à Sein, dont ils faisaient chaque été leur port. Ils s'y rendaient aux premiers jours d'avril en longeant la côte du Trégor et du Léon, avec une escale au Conquet, où ils embarquaient les ménagères et l'indispensable du ménage, des paillasses, des couettes, un peu de vaisselle et une batterie de cuisine rudimentaire. Ils s'installaient là pour la saison de pêche, qui dure de mars-avril à octobre, et la population de l'île (soit un millier d'habitants) s'en trouvait notablement accrue. Ainsi s'est formé, de port à port, un courant qui, sur la côte bretonne, n'était ni le seul ni le premier du genre. Je me rappelle nettement qu'au temps de mon enfance, des pêcheurs de Douarnenez venaient de la même façon s'établir en famille au Guilvinec pour la campagne annuelle des maquereaux de dérive, c'est-à-dire de février à juin. Quel grouillement c'était dans les logis étroits du village et autour des quais insuffisants ! Chaque printemps aussi et chaque été, la pauvre île, tout étranglée, toute plate, perdue dans une mer perpétuellement convulsée et grondante, comme un radeau en grand danger d'être englouti,

devait à l'immigration paimpolaise une vie nouvelle. C'est aussi l'époque où ses minuscules champs de sable, strictement clôturés de pierre sèche, prennent leur couleur verte et puis blonde, à cause de l'orge qui y pousse humblement, avec la permission du vent d'ouest. A l'approche de l'automne, les Paimpolais, plus ou moins lestés d'argent, se rembarquaient pour chez eux avec leur ménage et leur monde, et, venus les ciels bas des « mois noirs », l'île retombait à son dolent hivernage. Car les insulaires, eux non plus, ne tardaient guère à désarmer, ainsi que les langoustiers du Cap, gens de Cleden, de Primelin, de Plogoff, du Loc'h et d'Audierne. En 1914, il y avait plusieurs années qu'ils ne réussissaient plus à faire la morte-eau d'octobre : le vent du sud-ouest grossissait la mer, doublait la puissance des courants et empêchait les casiers de tenir sur le fond, malgré le poids des pierres et la longueur des câbles. Quant à pêcher par vives-eaux dans ces parages, il n'y faut point penser.

A force d'être fouillées, les eaux les moins infertiles se dépeuplent, et un temps vint où la caravane paimpolaise n'aborda plus à Sein. A leur tour, les indigènes cessèrent de s'en tenir aux abords de l'île. En même temps que leurs concurrents du Conquet découvraient de nouveaux bancs au large d'Ouessant, ils allaient, en compagnie des Camaretois, jeter leurs casiers au large d'Ar-Men, sur la roche du Diable et le Capharnaüm, puis au sud, sur les champs de corail qui prolongent, au delà des premières vasières, le massif granitique de Penmarc'h, sur le Banc de la Chapelle, sur Karek an Yfern et sur Karekar-Saozon — la roche de l'Enfer et la roche des Anglais — par des profondeurs de cent brasses qui, la force du courant y aidant et estimation faite de la dérive, exigent pour chaque casier deux orins de 90 mètres environ. Doublant la pointe et faisant cap au sud-est, nos langoustiers, avec leur sonde pour unique éclaireuse — fini, le temps des marques de terre ! — conquéraient d'autres fonds dans le « suroît » de Belle-Ile et vers le plateau de l'île d'Yeu, où les grandes marées moins fortes rendent la pêche plus facile. Quelques-uns s'aventuraient jusqu'à Rochebonne, presque à l'entrée de la Gironde. C'est une ample basse dont le sommet émerge au reflux, par gros

temps, et où les houles de l'Atlantique se précipitent avec la même fureur que sur la grève cornouaillaise. Personne n'y pêche, que des Bretons. Les premiers qui y vinrent, vers 1898 — des Douarnenistes pêcheurs de raies — furent émerveillés de la multitude de langoustes qui hantaient ce plateau. On l'a quasi dévasté. Mais, en cherchant bien, on a découvert qu'il projetait dans l'ouest plusieurs contreforts également peuplés, et qu'on exploite.

Pour ces expéditions presque lointaines, il fallait des bateaux presque logeables. Le pêcheur breton est généralement le contraire d'un sybarite. Cependant, quand on ne rentre même pas tous les huit jours au logis, il faut pouvoir dormir à bord, y remuer un peu, y faire tenir son paquetage et ses provisions de bouche. Les sloops langoustiers, construits pour la plupart à Camaret, quelques-uns à Morgat et à Audierne, sont des bateaux de 20 à 24 pieds de quille, très ronds, de manière à rouler dans les lames sans trop de fatigue pour la coque. Comme les langoustes ne vivraient pas une semaine au fond de la cale, ils sont tous munis d'un vivier, qui occupe en longueur environ le tiers du bateau, dimension prise à la ligne de flottaison. Le pont du vivier est à 20 centimètres au-dessous de cette ligne ; la cloison étanche d'avant mesure en moyenne 50 centimètres de haut; celle d'arrière, en raison de l'obliquité de la quille, 25 ou 30 centimètres de plus. Le poids de l'eau sert de lest. Le mât plonge dans cette eau, dont le vivier est toujours plein. Elle y pénètre par un certain nombre de trous pratiqués, à intervalles égaux, aux joints des bordés, entre les membrures : on les appelle des *lumières*. La construction de ces viviers représente un travail assez minutieux, la difficulté étant d'isoler le vivier des œuvres vives. Pour des sloops de cette taille, elle revenait à 500 francs avant la guerre. Le pont, à cause des vers qui s'y mettent, est à remplacer tous les cinq ans.

Même transformation de la pêche et de l'armement dans les autres ports. La plupart des 160 sloops que comptaient, à eux tous, les ports du Cap en 1914 (soit le double du chiffre de Sein) étaient des bateaux à vivier. A Kerity-Penmarc'h, quelques patrons-pêcheurs, lassés de la crise sardinière qui sévissait dans les dernières années de paix, s'en sont fait

construire également : l'*Aurore*, qui date de 1910, la *Sainte-Anne d'Auray*, de 1913, la *Notre-Dame de Penhors*, de 1914, sont de forts sloops d'une vingtaine de tonnes, faits pour tenir la mer, quitte à revenir dans les baies, en remorquant leur annexe, pêcher la sardine, si elle donne. Au Conquet, il y avait à la même date une cinquantaine de langoustiers, de 8 à 20 tonneaux, à vivier également, bien qu'en général ils s'éloignent moins de la côte : presque tous, en effet, ils travaillent autour d'Ouessant, dont ils ont fait leur port d'été, concurrencés à peine par cinq ou six barques de l'île (car les Ouessantins sont plus volontiers navigateurs que pêcheurs), davantage par les îliens de Molène. Il y a dans l'archipel des courants violents comme celui du Fromveur, capables d'atteindre 8 et 10 nœuds — la vitesse d'un voilier rapide. On n'y peut pêcher qu'à la morte-eau, et encore, pour 30 brasses de fond, faut-il filer 80 brasses de câble. Mais ces gens du Conquet sont d'adroits et industrieux pêcheurs, qui ont de qui tenir, étant d'origine paimpolaise pour la plupart : ce sont des Paimpolais qui, il y a cinquante ans, sont venus coloniser et organiser le port, au pied de l'archaïque bourg léonois de mine assez fière qui garde avec vénération le château de ses anciens seigneurs et la maison du bienheureux Michel le Nobletz.

Les viviers du bord, viviers ambulants, n'ont pas supprimé les viviers de la côte, les viviers fixes, qui sont de beaucoup les plus anciens. Le premier fut construit il y a plus d'un demi-siècle à Concarneau, sur l'initiative d'un marin de grande intelligence, le pilote Guillou, avec l'aide d'une subvention de l'État ; un laboratoire de pisciculture y a été annexé. Le vivier du Guilvinec date de 1860, celui des Glenan de 1872. Il y en a à Lomener, à Lesconil, à Audierne, à Sein, à l'Aber-Wrac'h, à Roscoff, sur de nombreux points de la grève bretonne. Ce sont des constructions coûteuses pour lesquelles on n'a ménagé ni le granit, ni le ciment. Un système de pompes ou de vannes permet d'y faire monter et d'y retenir l'eau à chaque marée, ou d'y faire le vide, s'il le faut. On leur préfère aujourd'hui les grands viviers de bois mouillés dans l'eau des ports en des points que le jusant ne peut découvrir, et qui n'ont coûté, ceux de Camaret, que 1 500 ou 2 000 francs,

ceux de Brest que 7 000. Sous le couvercle coaltaré des viviers de bois ou les planchers des viviers de pierre, les crustacés attendent dans une ombre propice et indispensable le coup d'haveneau du vendeur. Mais quels délicats organismes sous ces solides carapaces ! La crue d'un ruisseau qui se déverse dans le voisinage, une pluie d'orage un peu prolongée suffit à répandre la mort parmi ces habitués de la prairie sous-marine, qui n'aiment pas plus l'eau douce que les rayons du soleil. Un autre danger est la surabondance : songez qu'il peut y avoir à la fois 20 000, 30 000 langoustes ou homards dans certains viviers. Ils y grouillent, s'entassent dans les coins, se gênent, se battent et crèvent. Désastre pour le propriétaire, qui n'a d'autre ressource que d'expédier les victimes où il peut, au plus tôt, après cuisson s'il le juge utile, mais toujours à perte. Un mareyeur de ma connaissance me confiait qu'une mésaventure de ce genre lui avait coûté en un jour 25 000 francs. Ce ne fut pas tout : un médecin d'Angers, sur la table duquel avait abouti le voyage d'une de ces langoustes mortes, en eut une indigestion et intenta un procès au mareyeur, l'accusant d'avoir peint sa langouste au minium pour mieux abuser sa clientèle : étrange fantaisie de savant. Quelque temps après, notre mareyeur eut un pire mécompte (on voit que tout n'est pas heur et profit dans ce métier) : en 1914, le jour du vendredi saint, son bateau, un beau dundee de 25 tonnes, l'*Annik*, à peine vieux de six mois, qui était allé prendre à Camaret un chargement de 3 000 langoustes, payées de 2 fr. 50 à 4 fr. 50 le kilo, et qui s'en retournait à son port d'attache, sombra à l'entrée de l'Iroise, sur la basse du Lys. Le malheur est qu'avec le bateau et la cargaison se perdit aussi l'équipage, composé de trois hommes et d'un mousse. Le patron de l'*Annik*, Maxime Teurtroy, de l'île Tudy, connaissait pourtant bien ces parages. La basse du Lys, auprès de laquelle il y a cinquante brasses d'eau, ne brise qu'aux grandes marées, et par les très mauvais temps. Or, le temps était très mauvais ce jour-là. On ne retrouva rien du naufrage, ni une épave ni un cadavre. On ne retrouve jamais rien, assure-t-on, de ce qui se perd à cet endroit : le courant porte trop au large.

Les ports d'armement ne sont pas tous des ports de vente.

Des facilités de transit ou de main-d'œuvre, des rudiments d'organisation dus à des pêches concurrentes ont fait ici ce que faisaient là l'abondance du personnel marin et la proximité des lieux de pêche. A Audierne, qui est le marché de Sein, j'entendis en 1914 bien dès doléances : les homards étaient détruits par les pieuvres ; on n'en pêchait pour ainsi dire plus ; les langoustiers de la côte n'étaient pas assez riches pour aller bien loin ; or leurs fonds habituels, de Sein à Rochebonne, s'épuisaient ; que servait-il à quelques sardiniers sans sardine d'avoir fait construire à grands frais des bateaux à vivier? Aussi la population diminuait-elle ; les jeunes se mettaient à naviguer, allaient chercher des embarquements au Havre ; le commerce était dans le marasme. Ah ! si seulement on avait un bon port, accessible aux gros tonnages comme la pêche hauturière en réclame ! Mais on ne faisait rien pour lui ; on le laissait se boucher de plus en plus ; aux grandes marées, le jusant le laissait presque à sec, réduit à un chenal ridicule qu'obstruait à l'entrée une barre de sable. Cette plainte, je la connaissais bien. Je l'avais entendue à Saint-Guénolé, à Saint-Pierre, au Guilvinec, à Groix, même à Concarneau. J'aurais pu l'entendre à Sein, dont le petit port, resserré entre le Nerroth et Kerlaourou, n'est pas d'un accès facile, ou au Conquet, dont la passe, abritée des coups de « noroît », est toujours franchissable à marée haute, mais ne conduit qu'à un méchant estuaire au lit rocailleux, durement secoué par le ressac.

C'est en grande partie la supériorité de son mouillage qui a fait la récente fortune de Camaret comme port d'armement pour la pêche langoustière et aussi comme port de vente.

***

Il venait de passer par des années pénibles. La crise sardinière, dont souffraient tous les ports bretons de l'ouest et du sud, l'avait particulièrement atteint. Allait-il se réduire à n'être plus qu'une station d'été pour baigneurs? Il participait un peu de la gloire de Cottet. Antoine et Saint-Pol-Roux y avaient planté leur tente. C'est quelque chose, sans doute, que d'offrir un cadre poétique et pittoresque, une Tour

Dorée, une chapelle de Rocamadour, le voisinage d'un Toulinguet et d'une Salle Verte, aux ébats des citadins en villégiature et aux imaginations des purs artistes, mais c'est très insuffisant pour vivre. Et Camaret ne vivait plus, que d'une vie atténuée, humiliée.

Or, quand j'y passai en juillet 1914, la vie y était revenue. A marée basse, des dundees à sec faisaient apprécier le long du quai leur ligne élégante, leur forte et fine mâture, leurs varangues peintes en rouge comme celles des vapeurs, leurs flancs blancs ou noirs rehaussés d'un liston jaune. Sur le pont de l'un d'eux, en instance de départ, un marin lançait des pains ronds de six et douze livres. On me précisa aux bureaux de la Marine qu'à cette date il y avait, inscrits au port, 197 langoustiers du même genre, dundees ou côtres, d'une jauge allant de 10 à 50 tonneaux. Vers la digue, dans des chantiers dont la renommée a fait le tour des côtes finistériennes, d'autres étaient en construction, et le marteau des charpentiers remplissait de son bruit le beau matin. Dans le cirque presque parfait que forme l'anse, des voiles étaient hissées ou amenées ; et le reflux avait abandonné sur la vase, parmi d'autres débris, une quantité de carapaces, pourriture malodorante qui, dans ce port de pêche, était un signe de vie. Ce jour-là, il y avait aussi, par hasard, un peu de sardine. Mais ceux qui la débarquaient étaient des vieux, des mousses ou des étrangers — c'est-à-dire des gens de Douarnenez et de Tréboul. Une quarantaine d'équipages, voilà tout ce que recrutait à Camaret même cette pêche trop aléatoire, que désertait le meilleur d'une population de marins hardis pour se vouer à celle des crustacés.

Comment s'étaient opérés au juste cette transformation de l'armement et cet heureux retour de fortune? Camaret avait depuis longtemps une petite flottille langoustière qui vivait en marge des sardiniers, battait les eaux de l'Iroise et des Penmarc'h, les parages d'Ouessant et de Sein. La première grande aubaine fut la découverte des bancs des Sorlingues, à l'extrême pointe de la Cornouaille anglaise. Un patron avisé, nommé Pierre Douguet, avait appris d'un capitaine au cabotage qu'il y avait là de bonnes pêches à faire, sans grande concurrence des pêcheurs indigènes, qui dédai-

gnaient par tradition la langouste, lui préférant le homard et même le crabe. Douguet résolut d'y aller voir, à bord de son côtre l'*Aventurier*. S'étant simplement informé du cap à faire, il trouva sans difficulté l'archipel, mouilla ses casiers au hasard (un hasard que l'expérience du métier redresse ou favorise) et revint bientôt avec 90 grosses langoustes, qu'il vendit non pas à la douzaine comme on le faisait auparavant, mais au kilo, dont on lui donna 6 francs — un bon prix. Ceci se passait en 1900. L'exemple fut suivi. Toute une flottille s'ébranla. Elle s'est accrue d'année en année, au point de compter, en 1910, 105 bateaux camarétois, 5 autres du Conquet et 28 de Paimpol. Si l'on veut se faire une idée un peu nette des résultats obtenus, à condition de se dire qu'en matière de pêche plus encore qu'en toute autre les ans se suivent et ne se ressemblent pas, voici des chiffres relatifs à l'année 1912.

QUARTIERS DE PÊCHE	NOMBRE DES BATEAUX	LANGOUSTES	HOMARDS	VALEUR GLOBALE
Camaret.....	80	142 000 kilos	38 000 kilos	486 840
Paimpol.....	36	43 200 pièces	?	180 000
Le Conquet.....	7	768 —	2 430 pièces	6 279
Totaux.....	123	»	»	679 119

Ne sont pas compris dans ce relevé approximatif des milliers de crabes, qui ont aussi leur valeur.

La saison préférée pour la campagne des Sorlingues est celle qui va d'août à octobre, inclusivement. La mer y est assez rude, moins cependant qu'autour d'Ouessant et de Sein. Le principal danger est le passage incessant des vapeurs : témoin l'accident du *Fabiola*, coupé par l'un d'eux en 1913. L'homme de quart y périt ; le bateau fut perdu. A cause des courants, on ne peut guère travailler qu'à la morte-eau, excepté du côté de Newquay. Au cours des quatre ou cinq semaines que dure chaque voyage, on passe à terre le temps de la grande marée. On va chercher la boëtte dans les ports chalutiers de Falmouth, de Brixham, de Milford, où l'on trouve à bon compte des vieilles et des grondins rouges ou verts, dont

les crabes ne parviennent pas facilement à déchirer la peau. On relâche à Newlyn, à Newquay, à Saint-Yves, à Penzance, à Sainte-Marie des Scillies. Il y a, à marée basse, cent cinquante Scillies, dont une douzaine seulement habitées. Ce sont des îles plates, sans arbres, mais cultivées avec soin, riches en pommes de terre, en légumes et même en blé. Les pêcheurs camaretois que je vis en 1914 se déclaraient contents de l'accueil britannique. Penzance notamment les séduisait pour le bel ordre de ses rues et l'aimable aspect de ses maisons à jardin. « Je n'ai jamais vu un pays aussi propre que l'Angleterre », généralisa l'un d'eux. Généralisation presque autorisée dans la bouche de gens qui ont plus ou moins fait le tour du monde. « Et puis, ajoutait-il, jamais d'ennuis. Il y a bien parmi nous quelques rossards (*sic*) qui s'amusent de temps à autre à couper les filets des Anglais. S'ils se mettent dans de mauvais cas, tant pis pour eux. »

Ce pêcheur était un optimiste. Je tiens de source anglaise que des homardiers de Mousehole voulurent, au début, empêcher leurs concurrents bretons de jeter leurs casiers sur les Seven Stones, entre le cap Land's End et les Sorlingues. Mais les Seven Stones n'asséchant jamais et se trouvant en dehors de la zone territoriale, ils furent déboutés de leur demande. Par contre, il est arrivé que tel de nos langoustiers, pris à pêcher à l'intérieur de cette zone, ait été remorqué par l'*Argus*, garde-pêche de la marine royale, jusqu'à Penzance, et que le patron ait été condamné séance tenante à payer une amende de 7 liv. 10 shil. (soit 187 fr. 50), d'ailleurs sans confiscation d'agrès ni d'engins. Ajoutons, d'après la même source, que le même *Argus* se portait un autre jour au secours d'un côtre de Camaret échoué sur un rocher des Scillies. Dans un important ouvrage publié à Londres en 1904[1], M. Aflalo écrit : « Je suis allé aux Scillies voir les pêcheurs bretons. En rade de Sainte-Marie, j'ai trouvé une vingtaine de leurs bateaux. J'ai loué un canot et suis monté à bord du *Vautour C. 1072*, pour m'entretenir avec le patron. Malheureusement il ne savait que quelques mots de français, et moi je ne sais pas un mot de breton ni de gallois. Il m'a néanmoins fait voir ses casiers et ses boëttes, et a pu m'expliquer

1. *The Sea Fishing Industry of England and Wales*, p. 329.

que tous les deux jours un bateau rentre en France avec la pêche de tous les autres, qu'il était de Camaret, dans un pays qui s'appelle aussi Cornouaille. J'ai trouvé de grandes ressemblances de physionomie et d'accent entre les gens des Scillies et ces Bretons. » Il y a effectivement des uns aux autres plus que des affinités de races, et les rapports peuvent en être facilités. Il est très réel que les langoustiers de Camaret et de Paimpol étaient, dès avant la guerre, cordialement reçus dans ces petits ports, comme les marchands d'oignons de Roscoff. Et puis, rapporte M. Aflalo, « ils y achètent plus de sucre en huit jours que ne feraient en un an les pêcheurs écossais ». Des allumettes aussi. Les allumettes et le sucre faisaient qu'on les aimait bien, tout en riant. On riait encore de croire — croyance répandue outre-Manche — qu'en vrais Français de France ils se nourrissaient habituellement de grenouilles (pas un pêcheur breton n'y goûterait) et de les surnommer en conséquence *Johnny Crapaud*. On riait de leur voir manger des araignées de mer, des raies et d'autres poissons très bons, mais très dédaignés au Cornwall. Même on riait un peu, tout en les plaignant, de ce qu'ils pouvaient vivre à bord de bateaux si peu confortables au regard des bateaux anglais. Mais un Breton a-t-il besoin de sortir de France pour faire rire ou sourire ceux qui ne sont pas Bretons comme lui? Cela tient sans doute moins à des usages qu'à un air, à une gaucherie native, « au regard fuyant, au geste gêné » qu'a notés Le Goffic dans un de ses meilleurs petits poèmes. Gêne et gaucherie qui ne traduisent pas nécessairement de la pure candeur, et qui n'empêchent pas le diable d'avoir son tour.

Ce n'est pas aux Sorlingues que vont les plus forts bateaux de Camaret, mais sur les côtes d'Espagne et de Portugal, et ceci depuis une dizaine d'années. Ç'a été leur seconde découverte. Elle était dans la logique des choses. Au delà de Rochebonne, il n'y a plus que sable le long de notre littoral. Force était de franchir cette large zone pour retrouver des gîtes à crustacés. En fait, la voie avait été ouverte par les navires — voiliers ou vapeurs — déjà munis de viviers, qui allaient sur la côte ibérique et jusqu'aux Açores acheter des langoustes pour le compte des mareyeurs-armateurs bretons.

On y faisait non seulement de bons achats, mais encore — *quantum mutati !* — de bonnes opérations sur le change, notamment en l'an de grâce 1897, où l'on gagna 60 p. 100 à échanger son or français contre les piastres dont on payait les pêcheurs espagnols. D'autres précurseurs, ce furent les caboteurs, un peu contrebandiers, qui allaient dans les mêmes parages prendre à vil prix des chargements de sardine, non sans s'être munis au préalable d'une grande senne pour faire croire aux douaniers qu'ils l'avaient pêchée eux-mêmes quelque part au large, dans les eaux internationales. Ces caboteurs assistaient parfois, chez nos voisins, à de magnifiques captures de langoustes, et ne manquaient pas de le dire à leurs amis et connaissances du pays. Un patron de Camaret, nommé Lanvéoc, partit le premier à la découverte sur son dundee le *Sourire* et n'obtint pas grand résultat. D'autres réussirent mieux. Depuis 1909, Camaret y envoie ses meilleurs bateaux. Le Conquet, l'île de Sein ont suivi le mouvement. On part dés l'hiver, chargé d'une quarantaine de casiers, tous longs, et d'une large provision de bouées et d'orins. On fait escale à Lorient, où l'on achète aux chalutiers la provision de grondins et de merlus qui, salés ou glacés, serviront de boëtte. Et puis l'on fait cap, si le vent porte, sur la région du cap Finisterre.

Malheureusement, l'Espagne a porté à six milles, au lieu de trois, la limite de ses eaux territoriales, ce qui rend, sur cette côte aux eaux profondes, la pêche bien difficile aux pêcheurs étrangers. Les nôtres poussent donc plus au sud, le long du littoral portugais. De Vigo à Figueira, ce ne sont guère, comme sur notre rivage landais, que dunes et lagunes, sables roulés par l'Océan et qui forment barre. Ensuite commence une région de falaises, d'îlots, de roches, qui s'étend jusqu'au cap Saint-Vincent. C'est là, et notamment autour des îles Berlingues, qu'opèrent les dundees camarétois. Parfois, à l'aller, ils ont à subir des tempêtes que la saison rend particulièrement violentes, et la rareté des ports fort périlleuses. Au début de février 1914, le *Quo Vadis*, désemparé, voiles en loques, est allé se jeter à la côte, où il est resté ensablé ; c'est miracle que les hommes aient pu se sauver à travers les lames qui déferlaient sur eux. L'*Armorique*, moins

heureuse, se perdit corps et bien, le jour du carnaval. C'était un dundee neuf de 31 pieds de quille, patron Henri Menesguen. Il y avait trois frères à bord. Deux dundees plus petits, la *Marie-Louise* et le *Colonel-Denfert*, le suivaient, venant du Nord-Nord-Ouest et se dirigeant sur Péniche. L'*Armorique* aussi devait viser Péniche ou Cascaës. La nuit était venue ; on voyait ses feux sortir des lames et y rentrer. Un moment vint où on cessa de les apercevoir. Elle avait probablement sombré sur la côte d'Aveiro, parmi les sables mouvants où la mer brise à trois milles du bord. Le pêcheur du *Colonel-Denfert*, qui me contait cette navrante histoire, ajoutait que son bateau était resté, cette fois, vingt-deux heures en cape, que le patron s'était amarré à la barre et qu'il en reçut néanmoins un coup dont il n'était pas remis. « Nous pleurons encore, conclut-il, quand nous pensons aux brisants où l'on se trouvait. »

A pareille école, vous pensez si les courages se trempent et si l'expérience se fortifie. Il y a de ces marins auxquels leurs pareils, bons connaisseurs, décernent un brevet d'admiration. On me cite Le Bris, patron du *Pélican*. On me cite surtout Alexandre Morvan, patron de l'*En Avant*, un fort gaillard, très jeune, qui commande depuis l'âge de vingt et un ans, et qui s'est révélé en 1909 en tirant son bateau des sables de la côte de Lisbonne, où il faillit se perdre. On me cite ceux-là, on les citerait à peu près tous. A mon tour, j'observe ces pêcheurs. Ce ne sont plus ceux que j'ai connus jadis, ni les homardiers qui vivent incrustés dans leur grève, comme des coquillages dans leur roche. La navigation, une organisation plus complète, les ont transformés. Ils gagnent davantage, ils s'associent. Ici même ils ont fondé un syndicat qui s'appellerait mieux une coopérative, et qui leur permet de payer moins cher gréement et engins. Ils sont devenus moins crédules, plus positifs, plus conscients de leur force. Ils jugent l'étranger sans malveillance, mais sans embarras. Ils aimaient la propreté britannique ; ils réprouvent la négligence portugaise. Je n'ose répéter, par déférence pour le petit peuple ami et allié, l'épithète dont la stigmatisait, ce jour-là, certain de mes interlocuteurs. Après cela, peut-être prêtent-ils à rire aux camarades de l'Estremadure comme à ceux du Cornwall.

Mais partout ils sont en état de se faire estimer : ce sont des hommes.

***

Les bancs du Portugal n'étaient pas plus tôt exploités, qu'on en découvrait d'autres sur la côte marocaine, ou, plus exactement, mauritanienne. Au début, ce ne sont pas des langoustes qu'on y alla pêcher, mais de gros poissons, loubines, courbines, bogos, samos, qui abondent au sud des Canaries, le long du Rio de Oro, et notamment dans les parages du banc d'Arguin. Le docteur Gruvel, qui avait exploré ces eaux en savant, rêvait de les exploiter en industriel. Au nord-est du Cap Blanc, au fond de la baie du Lévrier, il y a un petit port bien abrité, Port-Étienne. Ce n'est, à vrai dire, qu'une pauvre station d'eau, perdue entre deux déserts, le Sahara et l'Océan. L'essentiel de sa population consiste en un poste de tirailleurs indigènes. Bon climat d'ailleurs, assez tempéré ; pas de mouches ; pas de paludisme. La pensée du docteur Gruvel était d'en faire un centre de pêcheries, de sécheries et de ravitaillement. Ainsi se fût réalisé un Terre-Neuve saharien, une Islande africaine. Il sut intéresser à ses projets l'État, qui assura une prime aux pêcheurs, des capitalistes, des armateurs, le directeur de l'école de pêche de Douarnenez, M. Rivoal, le député de la seconde circonscription de Quimper, M. le Bail. Tant de zèle et de concours ne devaient pas aboutir. On constitua bien une société, on recruta des équipages, on pêcha. Mais la difficulté n'était pas de prendre du poisson, c'était de le conserver et de le vendre. Les buées du crépuscule, extrêmement fortes, détrempaient la chair qu'avaient séchée le soleil et le vent du jour. Le sable la saupoudrait, la pénétrait. Il fallut se borner à des salaisons, qu'on allait offrir aux marchés les plus proches, à Dakar, à Las Palmas. Mais les pêcheurs canariens, émus de la concurrence, obtinrent du gouvernement espagnol que le poisson des Français fût surtaxé au débarquement. Ce fut le coup de grâce. L'expérience n'avait pas duré quatre ans. N'ayant pas réussi, elle fut traitée de bluff. Peut-être mériterait-elle d'être reprise en de meilleures conditions et sur de nouveaux frais.

Indirectement, elle eut du moins un heureux résultat, qui fut de donner à la pêche langoustière un essor imprévu. Les eaux mauritaniennes sont peuplées, à très faible distance du littoral, de langoustes d'une espèce particulière, à grosse tête et de couleur verte, les langoustes royales — *palinurus regius*. On les avait considérées comme une rareté zoologique, jusqu'au jour où le docteur Gruvel et notre consul aux Canaries, M. Sabin-Berthelot, en eurent signalé l'abondance. Cette abondance ne pouvait non plus échapper aux pêcheurs de courbines, qui en avaient le témoignage quotidien au fond de leur chalut. La couleur verte des carapaces inquiétait bien un peu. Mais, comme à la cuisson elle devenait d'un rouge aussi éclatant que celle des langoustes ordinaires, que d'ailleurs la chair de ces africaines n'était pas moins savoureuse, on décida de les pêcher pour elles-mêmes, ce qui nécessitait un nouvel armement.

Le premier bateau qui tenta l'aventure, et qui s'appelait lui aussi l'*Aventurier*, fut un dundee d'Audierne. Ses armateurs, modestes habitants du port et de Pont-Croix, avaient mis à son bord tout leur espoir. L'un d'eux avait été jusqu'à vendre sa maison familiale pour la convertir en actions. Ils avaient fait construire leur dundee à Camaret, dans les meilleurs chantiers du Finistère, et, muni abondamment de tout, agrès, engins et provisions, peint à triple couche de belle couleur blanche, ils l'avaient confié à un vrai capitaine, un long-courrier nommé Lojou. Mais Lojou était un navigateur, pas un pêcheur. On soupçonna l'équipage, qu'on payait au mois, de se donner du bon temps sans mesure, à bord comme aux escales. La destinée de l'*Aventurier* fut courte. Au bout du deuxième voyage — c'était en janvier 1910 — il alla s'échouer à la côte de Mogador ; on ne put le renflouer : il fallut le vendre sur place.

Le second partant fut le *Philanthrope*, de Douarnenez, patron Pernès. Ce Pernès, un grand blond, très fort, ventru, joufflu, avec de petits yeux bleus qui clignotent dans une bonne face rouge, est un rude marin, débrouillard entre tous. Jadis sardinier, il avait fait son apprentissage de langoustier à bord d'un petit côtre acheté de rencontre, autour de Sein et des Sorlingues. Son *Philanthrope* avait été construit pour

la pêche du thon. Il lui fit adapter un vivier, et appareilla pour l'Afrique. Ce premier voyage ne lui rapporta guère. Il pêchait au casier, comme il avait appris à le faire, et les casiers ne tenaient pas sur ces fonds de deux ou trois brasses à peine, roulés par les vagues qui rompaient les orins. Instruit par ce mécompte, il revint avec des filets. Un Concarnois de ma connaissance, qui était alors gardien de phare au Cap Blanc, m'a conté qu'il lui en vit faire l'essai. Essai d'abord infructueux. Ce n'était pas de chance. « Mon pauvre Sauban, dit Pernès à son compatriote, il n'y a rien à pêcher ici. » Sauban était convaincu du contraire, ayant coutume de charmer sa solitude dans ce pays sans habitants, sans troupeaux que des bandes sauvages de gazelles, sans végétation que des poteaux téléphoniques et télégraphiques, en pêchant à force, soit du bord à la ligne, soit en plate, à la fouine, en dedans du cap. Il donna à Pernès un bon conseil : « Mettez donc plus de plomb à vos filets. » En effet, la houle les soulevait du fond. Pernès s'en fut à Port-Étienne demander du plomb au lieutenant du poste, qui lui en remit une cinquantaine de kilos. C'étaient des déchets de tuyaux provenant d'appareils distillatoires. Martelés par des mains expertes, ils garnirent aussitôt les cordes basses. Le lendemain, plus de quinze cents langoustes se prenaient aux filets du *Philanthrope*.

Elle n'est pas dépourvue de saveur, cette simple entrevue de deux Bretons sur une pointe désertique de l'ouest africain, si loin de leur Cornouaille natale. Pas une minute ils ne pensent à s'étonner de la distance ni de la rencontre, et ils « parlent sans s'émouvoir » du souci tout professionnel du moment. Faut-il qu'ils aient naturellement l'humeur vagabonde, ces marins, ou que partout ils se sentent chez eux — du moins partout où il y a de la mer ! Peut-être n'est-il pas inutile de retenir cette disposition pour comprendre comment une flotte « mauritanienne » se trouva constituée du jour au lendemain, dès 1910, dans quelques ports du Finistère et du Morbihan. Il s'agissait en somme d'une expédition presque aussi longue et audacieuse que celle de Colomb, à bord de modestes dundees d'une jauge moyenne de 50 tonneaux, guère plus confortables ni plus sûrs que les caravelles espagnoles du xve siècle. Que dis-je? On eut un jour à la Guade-

loupe la stupéfaction de voir accoster l'un d'eux, le *Sainte-Anne,* venu tranquillement de Douarnenez comme si l'Atlantique n'eût été qu'un golfe de Gascogne, et de le voir ensuite appareiller pour les Canaries, où il devait d'ailleurs faire naufrage.

Quels sont les hommes qui tiennent la barre de ces nefs, et qui assument la charge de les ramener à bon port? Sont-ce des gens à brevet, des navigateurs comme Lojou? Non pas, mais de braves frères de la côte, ex-sardiniers, tout au plus ex-thoniers comme Pernès. Quelques-uns sont encore presque des paysans, tel Moallic, patron du *Santez Anna,* de Tréboul (un de ceux qui ont le mieux réussi à cette pêche), dont les parents habitèrent la campagne de Poullan; ou tel Furic, patron de l'*Araog Atao,* qui vient de la lande de Tregunc. Les écoles de pêche de Douarnenez, de Concarneau, de Groix ont fait de louables efforts pour leur donner quelques bons principes, pour leur enseigner de sages précautions. Mais plusieurs restent des illettrés. La loi du 26 février 1911, article 16, prévoit des conditions d'admission au commandement des navires armés pour la grande pêche. Mais le règlement qui devait fixer ces conditions n'a pas encore été établi. Pourquoi? Parce qu'il eût conduit, dans la pratique, à un désarmement presque général. Faute de pouvoir utilement examiner les hommes, on se borne à examiner les bateaux. Une commission officielle se rend à leur bord, observe si rien ne leur manque, s'ils sont en bon état de navigabilité, et ne les laisse partir que munis de leur *exeat.* Pour le reste, force est de s'en remettre à l'étoile des marins et à l'instinct nautique des patrons, dont bateaux, équipages, armateurs, se trouvent généralement bien.

J'ai pu, en juillet 1914, causer avec l'un de ces patrons, l'un des plus estimés, et pas un illettré, celui-ci, le Concarnois Berrou, que ses compatriotes, grands donneurs de surnoms, appelaient familièrement le *Lapin.* Les rares fois où il était chez lui, le Lapin habitait au bout de la ville close, qui est une île fortifiée et comme la cité de Concarneau. Il revenait alors d'une campagne de langoustes et devait appareiller le lendemain pour le thon. Ce matin-là, il avait à subir la visite de partance. Excellente occasion pour l'interviewer ! Son bateau,

l'*En Avant*, est échoué sous le rempart, appuyé de tribord au quai, l'étrave tournée vers le large. J'y saute avec ces messieurs de la commission. Berrou, qui porte la quarantaine, plutôt petit, le teint neutre, les yeux fins, a l'accueil cordial, et, bien qu'il ait à piloter l'administrateur de la Marine, le médecin, le maître de port, etc., sur le pont et dans l'entrepont, bien qu'il soit en outre occupé à divers rabotages et coaltarages, il ne fait aucune difficulté pour me parler de ses dernières campagnes, il veut bien m'étaler ses cartes marines, me renseigner sur son vivier, ses engins, ses approvisionnements, sur tout. « Tenez, ajoute-t-il, prenez mes livres de bord, ils vous diront à peu près ce que vous voulez savoir. » J'emportai ceux où se trouvent relatées sa troisième et dernière campagne mauritanienne de 1912, et les quatre de 1913. Ce sont de simples cahiers d'écolier, tenus selon les bons modèles, d'une écriture soignée et avec de beaux traits à la règle qui font des colonnes pour les dates, l'horaire, la force et la direction du vent, les incidents de navigation ou de pêche. On n'y voit au premier abord que des chiffres et, sous la rubrique « observations », le blanc domine. Cette sobriété m'a rappelé, sans pensée de comparaison, le *Voyage à l'Ile de France*, de Bernardin de Saint-Pierre. Je m'étais attendu, chez ce bavard de grand peintre, à de copieux développements. Point : la concision des hommes de mer, des notations sèches, minuscules, pour lui très évocatrices, apparemment, le ton impersonnel du rapport, qui est une sorte d'uniforme, et toutefois, de loin en loin, l'éclair du génie. Je ne prétends pas qu'on voie luire pareils éclairs dans l'humble livret de pêche de Berrou Gabriel, inscrit à Concarneau sous le matricule 1734, et commandant le dundee n° 948. Consultons-le, du moins à titre documentaire, et ne craignons pas de généraliser. L'histoire de l'*En Avant*, patron Berrou, ne saurait différer beaucoup de celle du *Laënnec*, patron Belbeoc'h, ou de l'*Arche d'Alliance*, patron Hascoët, ou des vingt-trois dundees bretons qui armèrent, cette même année 1913, pour la côte de Mauritanie. *Ab uno disce omnes.*

Donc l'*En Avant* a mis à la voile. Son équipage est au complet : neuf hommes, tous mariés, sauf le novice. Il emporte sa provision d'engins — une vingtaine de filets par homme —

et de victuailles : du lard en charnier, des conserves à l'huile, des haricots, des lentilles, des pois, des pommes de terre soigneusement tassées dans des coffres garnis de paille contre l'humidité pénétrante, plus la « dive » barrique et demie de vin qui doit suffire pour un voyage de deux mois en moyenne. Il passe à ranger les musoirs du môle, salué par quelques parents de l'équipage, par l'un ou l'autre des cinq armateurs, auxquels s'adjoint, sixième, Berrou en personne, par un quelconque de ces amis connus ou inconnus qui emploient la majeure partie de leurs heures à flâner, accoudés au parapet de fer. Il suit le chenal, atteint les Glenan, les dépasse, et fait cap immédiatement sur le Cap Finisterre, à moins que le vent ne l'oblige à louvoyer. C'est un bateau presque neuf, bien construit, qui peut donner une vitesse de plus de 9 nœuds, et qui en donnerait 10 sans le vivier. Mais le vivier fait un bon lest de 40 tonnes, grâce auquel l'*En Avant*, d'ailleurs cimenté entre ses membrures, ne gîte jamais beaucoup. Avec cela et de solides voiles, taillées et cousues chez le bon faiseur, qui est un des six actionnaires, justement, on peut défier la bourrasque. Il ne faut pas croire cependant que ce voyage soit une partie de plaisir. Beaucoup de houle, fatigante surtout par temps calme, beaucoup d'avaries, beaucoup de travail. Le golfe de Gascogne n'est pas toujours commode. Parfois il faut amener la grand'voile, hisser le tourmentin, mettre en cape. Au large du Portugal, on entre dans la région des vents alisés. Normalement, comme ils soufflent du Nord ou de l'Est, la route est désormais facile, et il ne reste plus qu'à laisser porter. En réalité, il y a de brusques sautes au Sud et au Sud-Ouest, qui peuvent singulièrement allonger le voyage. De Concarneau au Cap Blanc, il comporte, d'après les cahiers de Berrou, une moyenne de seize à dix-huit jours. Dans les conditions les plus favorables, il est plus rapide : parti le 11 février 1913, à quatre heures du soir, par une brise d'Est, l'*En Avant* arrivait le 25 du même mois, à trois heures du matin, en vue du feu rouge et blanc de la Grande-Canarie, et dans la soirée au mouillage du Cap Blanc, entre un dundee de Groix et une grande goélette. Mais, du 11 octobre au 24 novembre, il mettait quarante-quatre jours à faire la traversée, par suite d'un fâcheux accident survenu à quelques

milles du but. Dans la journée du 26, il était passé sous la pointe Est de Lanzarote, et il courait au Sud. La nuit venue, Berrou prévint les hommes de quart d'avoir à lever le loch à trois heures du matin et à lui donner la route parcourue depuis minuit. Les hommes levèrent bien le loch, mais ils omirent de réveiller le patron, et le bateau, continuant sa route avec sérénité, alla toucher une heure et demie plus tard, à quelque vingt milles au sud du cap Juby. Aussitôt Berrou fait amener les voiles et mettre les canots à la mer, et, comme la mer n'était pas grosse, et qu'elle montait, préparer deux toulines pour maintenir le bateau debout aux lames. A sept heures il était à flot, mais avec un trou à la coque et de l'eau plein la chambre. Ni le vivier ni l'avant n'avaient souffert. On démonte donc la pompe d'avant pour la transporter à l'arrière, on se met à l'œuvre et, au bout de deux heures, la chambre est vidée. Puis on appareille au plus vite pour gagner un port, celui de la Grande-Canarie, qui est le plus proche. Une fois à la voile, l'eau envahit à nouveau la chambre. On redouble d'activité aux pompes et on gagne sur l'eau, mais péniblement. Il s'agit de régler le travail. Le jour, chaque homme fait dix minutes de pompe et trente minutes de repos; la nuit, où il faut aussi distribuer les quarts, dix minutes de pompe et vingt de repos. Et cela durant les cent vingt heures qu'il fallut mettre pour arriver à Las Palmas. « Nous étions à bout de forces », déclare Berrou, qui ajoute, non sans une pointe d'orgueil : « sur cent bateaux, quatre-vingt-dix-neuf y seraient restés. » Je me suis du reste borné à transcrire presque textuellement son rapport, signé par lui, contresigné par l'équipage, visé par le Consul de France aux îles Canaries le 1er novembre 1913. Il négligea d'y mentionner un détail qu'il m'a communiqué de vive voix : pendant l'échouage, une dizaine de moricauds en burnous étaient apparus sur la dune, qui se faisaient de grands appels et gambadaient dans l'espoir de la proie. Berrou était décidé, s'il ne pouvait tirer de là son bateau, à y mettre le feu et à filer avec l'équipage sur les deux canots du bord, soit à Las Palmas, soit à Port-Étienne. C'eût été une prouesse que les torpillages devaient, au cours de la guerre, nécessiter bien des fois.

On pêche la langouste non dans la baie ni sur le banc du Lévrier, mais au nord-ouest du Cap Blanc, dans les environs des Sept-Iles, car il y a un archipel des Sept-Iles, là-bas aussi, comme devant plus d'une grève bretonne. Les filets sont posés le long de la côte, sur des bas-fonds de sable revêtus d'herbier vert ou traversés par des filons de schiste, un peu plus au large en hiver, sur le corail et sur la vase. Pas ou peu de vraies roches. Le promontoire lui-même n'est que dunes du côté de l'Ouest, et les falaises qu'il dresse à 50 mètres sur la baie du Lévrier ne sont que du sable pétrifié, qui s'effrite. Le vent souffle presque sans interruption du Nord-Nord-Ouest, en rafales, brouillant l'horizon, formant un rideau de poussière qui ne permet pas de voir à deux milles. Pour y résister, les canots qui font la pose et la relève des filets, pendant que les dundees restent mouillés sur rade, doivent prendre à leur misaine trois ou quatre ris. En revanche, sous l'abri du cap, la mer est rarement grosse, moins qu'au Nord, du côté du « faux cap », de la baie du Désespoir et de Goreï, où fréquentent les pêcheurs canariens. C'est par des jours de calme, de chaleur torride et d'intolérable réverbération qu'il lui arrive de déferler le plus. Sauban m'a dit avoir assisté, de son phare, à des raz de marée effrayants. Un soir, trois hommes de l'équipage du *Titi*, tous trois de Port-Rhu, étaient allés sur un canot du bord rendre visite à leurs camarades de l'*Odette*, qui avait navigué de conserve avec eux. On ne les revit jamais. La nuit tombait. Il ventait dur : chavirèrent-ils sous une risée plus forte? C'est très probable. Une autre fois, trois autres hommes du même *Titi*, dont le patron Malcoz, étant allés relever des filets et s'étant trop approchés du brisant, furent happés par une lame et l'un d'eux, qui n'avait pas son gilet de kapok, se noya. Le corps fut retrouvé et enterré dans le sable avec le cérémonial en usage. Les hyènes se chargèrent sans doute de l'exhumation. On les voit courir sur la plage, en quête des charognes que le reflux y laisse. Déchiré par les hyènes ou avalé par les requins qui ne manquent pas non plus, c'est tout un.

La période de pêche n'est généralement pas longue : dix jours, vingt jours, rarement plus. Du 7 au 14 août 1913, en une semaine, l'*En Avant* a pu pêcher 15 008 langoustes, ce qui

est un record : il en avait pris 2 388 le 11, 2 384 le 12, 2 444 le 13. Merveilleuse régularité ! Il s'en faut que les choses aillent toujours de ce train : il y a les filets qu'on perd, qu'il faut rechercher, qu'on ne retrouve pas toujours ; il y a le goémon qui s'y amasse, bouchant les mailles ; il y a même les poissons d'espèce vile qui, s'y prenant, tiennent la place des langoustes. Le 25 novembre 1913, après avoir attendu trois semaines à Las Palmas la réparation de sa voie d'eau, puis être allé se ravitailler à Port-Étienne, l'*En Avant* se met en pêche dans les parages accoutumés, sous le Cap Blanc. Sur vingt filets jetés à l'eau, on en perd trois ; la plupart des autres sont avariés et ramènent en tout vingt-cinq langoustes. Sans plus attendre, on décide d'aller à Dakar. Dakar est un port assez cher à nos langoustiers : on y peut muser, rire, boire de l'absinthe. Mais on peut aussi y vendre des langoustes et en pêcher sur les fonds rocheux qui sont à proximité, de même que sur ceux de la Côte d'Ivoire et de la Côte d'Or, et plus loin, vers le littoral du Dahomey, du Cameroun, du Gabon ; car on en a rencontré à peu près partout, jusqu'au sud de Mossamédès. C'est dans cette intention que Berrou menait par là son dundee. Du 30 novembre au 23 décembre, par une température qui monta, cinq jours de suite, à 41°5, il explora les eaux du littoral, sans trop de succès : 20 langoustes le premier jour, les six jours suivants une centaine, qu'il vend 3 francs le kilo au paquebot *Gallia*, puis 80, puis 60, tantôt plus, tantôt moins, qu'il vend à la colonie européenne de Dakar, ou même à des nègres, plus cher qu'en France. Du 25 décembre au 24 janvier — est-ce parce que la chaleur avait diminué? — il est plus heureux et en capture 6 133, qu'il met dans son vivier pour les ramener en France. Quand, après avoir subi une première tempête au nord des Açores, une autre dans le golfe de Gascogne, après avoir mouillé à Camaret, et vendu là ses langoustes à un mareyeur du Guilvinec, il n'eut plus qu'à les débarquer à la côte de Loctudy, où on se chargeait de les lui prendre, il constata, au débarquement, que d'un port à l'autre elles étaient toutes mortes de froid, et fut trop heureux de s'en débarrasser à raison de 0 fr. 75 le kilo. Fâcheux dénouement d'une campagne mouvementée, qui avait duré cent trente-

neuf jours ! Du moins avait-elle été instructive : le *Lapin* savait désormais qu'il y avait à faire plus d'un tour sur la côte du Sénégal. Il en convainquit ses associés, et on lui construisait à Camaret un bateau plus petit, une sorte de vedette destinée à rester là-bas et à y pratiquer la petite pêche, quand la guerre survint, qui suspendit ce projet avec beaucoup d'autres.

Le voyage de retour prend ordinairement de trois à quatre semaines, environ une semaine de plus que celui d'aller, parce qu'on a le vent presque toujours contraire sur la côte d'Afrique et qu'il faut aller vers les Açores, en direction Nord-Ouest, chercher les vents variables qui règnent au-dessus de cette latitude. Là, autre inconvénient : le calme, ennuyeux pour la navigation, dangereux pour les langoustes. Vivant sur la côte africaine dans des eaux de 18° à 22°, elles craignent naturellement le froid de nos hivers ; mais elles craignent autant les chaleurs excessives, les courants tièdes et l'eau à demi stagnante, des viviers, où elles s'entassent jusqu'à 12 000. De là une mortalité parfois considérable. Il faut compter avec ces à-coups, et aussi avec les méventes. Les langoustes vertes ont mis quelque temps à se faire, si l'on peut dire, une clientèle. Les mareyeurs n'y aidaient pas. Mais enfin elles se sont imposées. Rien qu'en 1913, il en est arrivé en France plus de 300 000, dont la moitié s'est consommée à Paris. Aux fêtes de Pâques 1914, on les payait sous les Halles jusqu'à 7 fr. 50 le kilo. Le prix moyen, en gros, est de 2 fr. 50 à 3 francs, de 1 fr. 50 à 2 francs dans les ports de vente, qui sont Douarnenez et Camaret. Dans quelle mesure le pêcheur profite-t-il de ces transactions? Cela dépend un peu des contrats passés avec les armateurs, et qui peuvent varier de port à port, de société à société. A Douarnenez, l'usage est que chaque matelot ait une part, le patron une part et demie et l'armement quatre parts de la recette. Aux armateurs tous les frais d'entretien du bateau ; aux hommes, ceux de leur nourriture. Les vivres sont achetés en commun, et le total de la dépense vient en déduction, à la fin de chaque campagne, du bénéfice de l'équipage. Ailleurs au contraire, victuailles et réparations, c'est l'armement qui se charge de tout. Un armateur de Concarneau me dit qu'il a donné à ses équipages, en 1913, de

1 400 francs à 2 600 francs à la part. Un Douarneniste évalue entre 2 000 et 3 000 francs l'annuité des « Mauritaniens » de son port. Et je me suis laissé dire que les hommes du *Santez Anna*, patron Moallic, avaient gagné chacun 4 300 francs, ce qui est un beau gain de pêcheur, même de langoustier. Il est à croire que de leur côté les armateurs n'avaient pas fait un mauvais placement, puisque, l'année suivante, le caravane comptait onze belles unités de plus, dundees de 100 à 105 tonneaux pour la plupart. Les gros bénéfices font les gros bateaux. Rien que pour Douarnenez, on en construisait une dizaine d'autres, au moment de la déclaration de guerre, à Camaret, à Concarneau, aux Sables-d'Olonne, livrables en 1914 et 1915.

***

Que sont-ils devenus? Je n'ai pas eu l'occasion de m'en rendre compte. Mais je ne suis jamais passé, depuis quatre ans, sans un serrement de cœur devant le modeste chantier de Kérity, où la coque inachevée du « Mauritanien » qui en devait être l'orgueil expose au soleil, à la pluie, au couteau ingénieux des gamins ses membrures dressées au-dessus des bordés disjoints en un geste de détresse et d'imploration. Le constructeur a quitté la hache pour le fusil, et l'armateur, qui était aussi le capitaine, est mort en attendant la paix. A Concarneau, des dundees qui, eux, avaient déjà des états de service, pourrissent sur la vase de l'arrière-port. On me signale à l'Aber-Wrac'h de pareils abandons. Peut-être aurait-on pu les éviter. Le tonnage endommagé sera difficilement réparable. Comment le remplacer? Ici comme partout, la hausse qui s'est produite sur les matières premières et sur la main-d'œuvre est de nature à effrayer les petits capitaux. En 1914, un bateau-vivier construit aux Sables-d'Olonne, dont les charpentiers ont la vogue pour ces gros tonnages, comme ceux de Camaret pour les tonnages moyens, valait, à 48 pieds de quille, 33 000 francs, à 51 pieds 38 000, et à 57 pieds 42 000. Il faut doubler ces prix à l'heure actuelle, et tripler au moins celui des engins : un filet qui coûtait en temps de paix de 17 à 20 francs en vaut 35 et 60 aujourd'hui.

Chose étonnante et toute à l'honneur de nos marins, la

guerre n'interrompit pas tout d'abord ces pêches lointaines. Jusqu'en 1915, on en vit aller en Mauritanie, malgré les sous-marins. J'ai signalé ailleurs le dernier voyage qu'y fit l'*En Avant*. En 1916, cinq dundees douarnenistes y allèrent aussi, parmi lesquels le *Tropique*, le bateau neuf de Moallic, le *Général-Lyautey*, le bateau neuf de Pernès, et son ancien *Philanthrope*, passé aux mains du camarade Hascoët. Il avait fallu former certains équipages d'hommes dont les plus jeunes approchaient de la cinquantaine : la vieille garde ! Hélas ! le 1er octobre 1916, le *Villebois-Mareuil* était coulé par une torpille, et, en cette année même 1918, dans la dernière semaine de septembre, le *Gloire-à-Jésus*, patron Malcoz, disparaissait corps et biens, probablement pour la même raison. Pauvre Malcoz ! Il n'aurait échappé aux requins du Cap Blanc, que pour servir de proie à ceux de von Capelle. Faut-il leur imputer aussi la perte de notre *En Avant*, survenue à la même époque, dans un voyage de Swansea aux Sables-d'Olonne ? On ne reverra plus à Concarneau son vaillant équipage ni l'honnête figure de Berrou, sur laquelle on aimait à lire tant d'expérience, d'honneur professionnel et de calme énergie. Deux langoustiers camaretois ont été détruits : le *Raymond-Esther* et le *Fils du Progrès*. J'ai signalé ailleurs d'autres méfaits de la guerre sous-marine à l'égard des pêcheurs bretons. Elle n'a pas peu contribué, en dépit de quelques opiniâtres, à arrêter la pêche au large et au loin. Les eaux de Mauritanie étaient devenues fort malsaines depuis que les submersibles allemands allaient se ravitailler à Larache et aux Canaries; et malsaines également celles de la côte du Portugal et de l'Espagne, celle des Sorlingues, de Rochebonne, de Belle-Ile et même d'Ouessant. Il n'y avait plus d'à peu près sûr que le voisinage immédiat de nos grèves et c'est ainsi que, par un singulier retour des choses, la plus vieille forme de cette pêche aux crustacés dont nous avons suivi l'évolution, la petite pêche côtière, est celle qui pendant cette guerre a prospéré le plus. Mais enfin les sous-marins se sont assagis, les marins qu'on démobilise sont rendus à leur labeur pacifique et périlleux. Il y a peu de jours, on m'annonçait de Douarnenez que le *Michel-le-Nobletz* et le *Philanthrope*, radoubés, regréés, repeints, étaient en partance pour leur lointaine Afrique. Saluons ces

éclaireurs de la caravane et, puisque voici venir une année dont nous attendons tant de choses, souhaitons-leur bon voyage et bonne pêche.

AUGUSTE DUPOUY

UNE AUTOBIOGRAPHIE

DE SHAKESPEARE

Le nom de M. Abel Lefranc appartient depuis longtemps à l'histoire littéraire du XVIe siècle. Aussi était-ce avec une curiosité légitime que le monde des lettrés, attaché à son *Rabelais*, attendait dans sa publication sur l'œuvre shakespearienne des nouveautés intéressantes.

En dehors de quelques remarques très frappantes sur les concordances entre une partie des *Mémoires* de Marguerite de Navarre et *Peines d'amour perdues* dont la scène se passe en France, la thèse de M. Lefranc diffère peu de celles des Donnelly, des Greenwood, des Durning-Lawrence qui prétendent que Bacon était l'auteur des poèmes et drames signés Shakespeare; de celles des Demblon et des Alvord qui ont substitué le jeune Lord Rutland à Bacon.

D'après M. Lefranc et son interprète M. Jacques Boulenger, nul document ne subsiste sur Shakespeare, auteur, et ceux qui existent ne signifient rien. C'est que M. Lefranc néglige toute étude de la poésie lyrique de Shakespeare, qui est cependant indispensable si l'on veut reconstituer une biographie du poète.

Les lecteurs de la *Revue de Paris*, sous les yeux desquels nous allons mettre quelques documents authentiques, verront que

ces textes éclairent singulièrement la vie de l'auteur dramatique. Ce faisant, nous aurons démontré que l'auteur de l'œuvre shakespearienne n'a pu être un grand seigneur et partant Stanley.

Voici du reste en résumé le portrait de celui qui écrit les sonnets :

Cette mégère, la Fortune, m'a oublié : je ne suis pas né, je ne suis ni riche ni beau, je ne possède que deux choses, ma plume et la sincérité de mon amour, qui me rendent un peu digne d'un noble protecteur, ce jeune ami dont la sympathie a souvent atténué la souffrance que j'éprouve en songeant à mon état hors-la-loi. Car j'ai vagabondé çà et là, je me suis tourné en paillasse devant le monde. Pour vivre, je me suis vu obligé de descendre aux moyens publics, de me plier au goût public et aux mauvaises mœurs du temps. Ma nature même s'en ressent aujourd'hui, et je suis noirci par mon emploi comme la maindu teinturier qui porte fatalement, aussi, l'empreinte du *métier*.

Bien des critiques sérieux ont reconnu dans les sonnets l'apogée du génie poétique de Shakespeare. Par contre dans l'œuvre dramatique, il fut (on vient de le voir) obligé de se plier au goût du public et « d'abîmer ses propres pensées ». En effet, son théâtre a nécessairement subi cette modification conventionnelle et cette collaboration forcée à laquelle un auteur dramatique n'échappe point, quand il fournit à une compagnie d'acteurs constitués le rôle réclamé par chaque spécialiste. C'est ainsi qu'il charge le rôle des comédiens burlesques afin de satisfaire le goût prononcé du parterre pour le jeu bouffon du contortionniste Kemp.

L'œuvre lyrique du poète contient notre Shakespeare tout pur. Il nous y donne ce qu'il déclare être le meilleur de son génie, convaincu que c'est par là qu'il immortalisera celui à qui elle est dédiée.

L'étude consciencieuse des sonnets permet de fixer la date de certains d'entre eux, par l'analogie avec les pièces. L'auteur travaillant une tragédie laisse déborder dans un sonnet le trop plein de son imagination.

Exemple : le parallèle maintes fois constaté entre *Vénus et Adonis* et les Sonnets, — admirablement commenté par F.-Victor Hugo, — nous permet de placer entre 1592 et 1595 la première série des sonnets. Le numéro XXVII permet d'en

fixer la composition à la même époque que la tragédie de *Roméo*, où le jeune amant s'écrie :

Votre beauté se détache sur la joue de la nuit, comme un précieux joyau à l'oreille d'un Éthiopien.
(*Thy beauty hangs upon the cheek of night, like a rich jewel in an Ethiops' ear.*)

Dans le sonnet XXVII nous retrouvons presque une répétition de cette pensée :

Votre image se présente à mon âme tel un beau joyau, suspendu sur la joue de la nuit, qui rend sa noirceur belle et rajeunit sa vieille face.
(*Presents thy shadow to my sightless view, which like a jewel, hung in ghastly night, makes black night beauteous, and her old face new.*)

Dans son édition de 1709, Nicolas Rowe, un des premiers biographes et le second éditeur des œuvres de Shakespeare, s'excuse de ne pas donner de détails plus nombreux sur la vie du poète : « Je vous ai livré ici tout ce que j'ai pu apprendre de notable touchant Shakespeare et sa famille, mais le *caractère de l'homme lui-même, vous le retrouverez dans ses écrits.* »

La recherche de la personnalité d'un auteur d'après son œuvre dramatique seule pourrait conduire à d'étranges paradoxes. Quel personnage du vaste répertoire doit-on considérer comme le porte-parole des sentiments de l'auteur? Shakespeare, en faisant discourir Iago sur le besoin d'argent et l'inutilité de la saine renommée, a-t-il voulu donner ainsi son opinion sur l'éducation de la jeunesse? En plaçant dans la bouche de l'ennuyeux Polonius les longues et banales élucubrations, connues pour leur médiocrité, a-t-il eu l'intention de nous décrire son idéal d'un homme d'État? Évidemment non ! Et pourtant il s'est rencontré des pédagogues qui ont cité à leurs élèves les passages d'Iago et de Falstaff à titre de précepte, et en Amérique un premier ministre a choisi comme « le plus bel exemple de la pensée élevée » les tirades du père d'Ophélie.

Pour ne pas s'égarer dans le dédale d'une œuvre aussi variée que celle de Shakespeare, on se voit donc obligé de chercher le fil conducteur qui permet de discerner la part imperson-

nelle de celle où l'auteur a exprimé sa propre pensée. Le poète Wordsworth, parlant du sonnet comme de la forme littéraire où les grands génies de l'humanité, tels Dante et Pétrarque, se sont révélés, ajoute :

« *With this key Shakespeare unlocked his heart.* »

La merveilleuse suite de cent cinquante-quatre sonnets composés entre trente-cinq et quarante-cinq ans, contient en effet, non pas une quantité de poésies disparates et contradictoires, mais un seul poème dramatique, le roman d'amour vécu par le poète.

Nous trouverons dans cette étude une pierre de touche qui nous permet de discerner la partie personnelle dans l'œuvre dramatique.

C'est dans ses vers lyriques que le poète se montre tout entier ardent, passionné, sensible, capable de tous les dévouements et de toutes les abnégations, tel en un mot qu'il devait être si l'on s'en tient à l'histoire, aux anecdotes conservées par la tradition et à l'étude des documents contemporains trop souvent négligés et que nous allons mettre devant nos lecteurs.

Une fois cette concordance établie, la poésie sentimentale et personnelle de Shakespeare s'éclairera d'un jour nouveau; c'est le poète lui-même qui en fera sortir non seulement une biographie circonstanciée que l'on n'a jamais osé faire jusqu'ici, mais une autobiographie, émouvant document humain.

Cette autobiographie nous donnera en outre un portrait séduisant de celui qui avait de l'amitié et de l'amour un idéal si haut.

Retrouver la concordance niée par M. Lefranc entre la vie extérieure et intérieure du poète : voilà la tâche que nous avons devant nous. Comparons plusieurs faits historiques indiscutés avec les anecdotes conservées par ses contemporains. Contrôlons l'ensemble, par une étude de documents peu ou pas connus et surtout, quand l'occasion s'en présente, laissons à Shakespeare le soin de conter et de commenter sa propre vie.

Si nous réussissons, il deviendra désormais inutile « d'expliquer ou d'excuser la poésie lyrique de Shakespeare ».

I

JEUNESSE ET DÉBUTS DE SHAKESPEARE

Quand le poète naquit à Stratford, le 23 août 1566, son père John Shakespeare devait compter parmi les personnages influents de cette ville. Nous savons en effet qu'il fut membre du conseil municipal et, qu'en cette qualité, il favorisa la représentation des comédies.

Ses biens lui vinrent en bonne partie de son mariage avec Mary Arden, dont il eut six enfants : une fille aînée qui ne vécut point, William, une autre fille et trois garçons. A mesure que les enfants grandissaient la fortune des Shakespeare diminuait; la famille s'endetta et hypothéqua les terres d'Ashbies que la femme avait apportées en dot.

Les professions diverses que la tradition prête à John Shakespeare s'expliquent par ce fait que Mary Arden possédant de beaux pâturages, il était naturel qu'il s'en occupât, trafiquât de la laine et du cuir, vendît et même tuât des bestiaux.

Le British Museum détient un manuscrit où, parmi d'autres souvenirs authentiques, il est raconté que Sir John Ménis (auteur bien connu de la génération suivante et ami intime de Sir William d'Avenant, filleul de Shakespeare :

se souvenait très bien d'avoir été porté, tout petit, dans l'échoppe de John Shakespeare pour acheter une paire de gants à ce gros vieillard à face rose et réjouie, qui, en parlant de son fils alors célèbre, disait drôlement : « Oh oui, mon Will a toujours été un bien bon garçon, mais on n'osait pas beaucoup plaisanter avec lui. »

Leur maison était sise dans Henley Street entre la forge d'un maréchal et la boutique d'un tailleur, ainsi qu'en font foi les baux enregistrés à la mairie. Serait-ce un tableau de jeunesse qu'évoquerait Shakespeare quand il fait dire au messager décrivant l'émoi du village à l'arrivée du courrier royal (*le Roi Jean*) :

Des vieillards, aux sourcils froncés, discutent au m lieu des rues les sinistres nouvelles et prédisent de nouveaux désastres. J'ai vu un

forgeron arrêtant son marteau en l'air pour avaler, bouche bée, les dires d'un tailleur tandis que son fer refroidissait sur l'enclume. L'autre, ciseaux et mesure en main, chaussé de pantoufles hâtivement passées à contre-sens, parlait toujours des milliers de soldats français déjà rangés en bataille. Survient un autre artisan, le visage hâve, la tête échevelée, qui les interrompt pour leur crier la mort du prince.

Par une dotation de la *Grammar School*, fondation qui dure encore aujourd'hui, William bénéficia d'une éducation gratuite. Si nous devions juger du zèle qu'il apporta à l'étude d'après certains croquis relevés dans ses pièces, il paraît avoir préféré le chemin de l'école, à l'école elle-même. Il fit néanmoins des études sinon complètes, du moins suffisantes pour acquérir ce vernis de latin et de grec dont parle son contemporain Ben Jonson, avec tout le mépris qui sied au premier humaniste du temps.

Un des plus vieux témoignages sur la jeunesse du poète nous vient de John Aubrey ; il affirme que Shakespeare avait été apprenti boucher ; si cela est vrai, Shakespeare n'aurait pas craint de faire de nombreuses allusions à ce métier. Parmi les plus frappantes, nous pourrions relever la plainte du faible roi Henri VI qui n'osa pas intervenir pour sauver la vie de son favori, livré à ses ennemis :

Ces grands seigneurs et aussi notre reine poursuivent ta vie innocente bien que tu n'aies jamais fait de tort à ceux-là ni à personne, mais, comme le boucher enlève un pauvre veau, lui attache les pieds, bat la malheureuse bête si elle résiste et l'amène enfin à l'abattoir sanglant, ainsi, sans pitié, ils ont enlevé Gloucester. Et telle la mère qui s'en va à droite et à gauche, beuglant sur le chemin où son cher petit vient de disparaître sans pouvoir faire autre chose que de se lamenter sur la perte de son aimé, ainsi, moi, impotent, les yeux baignés de larmes, je ne fais que pleurer mon ami sans oser lui porter secours.

A Stratford, selon M. Boulenger, « ce paysan séduit une fille ». Voici les faits.

A peine âgé de dix-huit ans, le jeune Shakespeare contracta un mariage hâtif et probablement clandestin avec une femme de huit ans plus âgée que lui, Anne Hathaway, d'un village voisin, Shottery. On possède le document dans lequel les témoins de cette union (fermiers du père d'Anne) renient toute responsabilité envers les parents d'un mineur pour cet acte

qu'ils contresignent. A qui attribuer la responsabilité de ce coup de tête? Lequel séduit l'autre d'un garçon de dix-huit ans et d'une femme de vingt-cinq? Six mois après, naissait de cette union une fille, Suzanne (qui épousa plus tard le docteur Hall), puis vinrent deux jumeaux : Judith et Hamnet ou Hamlet. Ce dernier mourut à onze ans.

Nous savons peu de choses sur la femme de Shakespeare. Le tableau qu'a fait le poète d'un ménage désuni frappe souvent le lecteur de *la Comédie des Erreurs* comme une scène vécue. Ils se demandent si cette épouse exigeante, bruyante, jalouse, qui reproche à son mari ses assiduités auprès d'une jolie hôtesse de taverne, ne serait pas Anne Hathaway sous les traits d'Adriana.

La disproportion des âges entre les époux (*Douzième Nuit*), la trop grande liberté avant le mariage, laquelle engendre fatalement « le soupçon, l'aigreur et un sourd mépris » (*la Tempête*), sont une expérience de l'écrivain. A-t-il dicté ces conseils? Mais puisqu'il put finir ses jours auprès de sa femme, il faut croire que le temps avait adouci le caractère de celle-ci et qu'elle mérita l'épitaphe élogieuse que son gendre écrivit sur elle. Est-ce pour la fuir dans sa jeunesse que le poète quitta Stratford? Est-ce pour gagner à Londres un peu d'argent afin de pourvoir à l'entretien de sa famille, ou plutôt pour échapper aux poursuites exercées contre lui par Sir Thomas Lucy, caricaturé plus tard sous les traits de Justice Shallow des *Joyeuses Commères* et *Henri IV*, qui l'accusait d'avoir braconné dans le parc de Charlecote? Nous penchons pour la dernière raison.

La tradition concernant cet épisode du braconnage est certainement bien fondée ; on la trouve non seulement dans Rowe, mais aussi dans des notes manuscrites bien antérieures à celui-ci, écrites par un savant clergyman, William Fulman, mort très âgé en 1688. Ce document dont nous possédons un fac-similé inédit est conservé à Oxford (*Corpus Christi College*). Il contient trois mentions de Shakespeare, les titres et les dates de publication des poésies lyriques et un abrégé de la vie du poète.

Parti dans l'espoir de retrouver les comédiens de Leicester qui donnaient des représentations à Stratford, le jeune homme,

arrivé à Londres sans appui, comme bien d'autres amis des lettres, se trouva forcé de gagner sa vie tant bien que mal. Une vieille tradition, habilement développée par Blades, veut que Shakespeare ait été typographe et correcteur dans la maison d'édition de Richard Field. John Aubrey, qui se plaisait à recueillir les potins de la génération précédente, affirme qu'il tient d'un vieil acteur, Beeston, surnommé par Dryden « Chronique vivante de la scène », que Shakespeare savait bien le latin et qu'avant de venir à Londres il avait instruit la jeunesse.

Dowdal, dans ses notes écrites sur Stratford le 10 avril 1693, raconte :

L'église me fut montrée par un vieux bedeau de plus de quatre-vingts ans. Il me dit que Shakespeare était de ce village où il était apprenti chez un boucher, mais il se sauva de chez son maître pour aller à Londres où il fut reçu au théâtre comme serviteur. Grâce à cette occasion il trouva le moyen de devenir ce qu'il s'est montré par la suite.

Et dans un recueil, *Vie des Poètes de la Grande-Bretagne et d'Irlande*, nous relevons un témoignage extrêmement intéressant :

Je dois dire ici une histoire racontée par Sir William d'Avenant, à Rowe, touchant la première apparition de Shakespeare au théâtre. Quand il arriva à Londres, Shakespeare était sans amis et sans argent et, comme un étranger, ne savait point à qui s'adresser ni comment il allait pourvoir à ses besoins. En ce temps, avant les coches, on allait à cheval au théâtre. Shakespeare se tenait à la porte où il gagna quelques sous en gardant les chevaux des gentilshommes pendant que la pièce se jouait. Même dans cet emploi il se distingua, car sa diligence et son esprit le firent remarquer, bientôt il avait plus de clients qu'il n'en pouvait servir seul. Alors il s'associa d'autres garçons connus sous le nom de « Shakespeare's boys ». Quelques-uns parmi les comédiens conversant par hasard avec le jeune Shakespeare le trouvèrent si plein de verve et d'une conversation si fine, que, très frappés de son esprit, ils le recommandèrent à la maison où il fut admis d'abord dans un emploi subalterne. Bientôt il se distingua, sinon comme un acteur extraordinaire, du moins comme un écrivain remarquable.

C'est le début précité qui a dû fournir à Green, l'ennemi acharné de Shakespeare, l'appellation méprisante de « palefrenier » qu'il jettera au poète avec celle de Shake-Scene.

Mais cette attaque si souvent citée n'est pas la première. Dans un ouvrage imprimé en 1589, l'auteur jaloux de *Menaphon* dirige contre le poète une première diatribe peu connue.

Aujourd'hui c'est une pratique répandue parmi un certain genre de vagabonds de faire tous les métiers sans vivre d'aucun. Ils quittent les fonctions de Noverint pour lesquelles ils sont nés, et se lancent à la poursuite de l'art. Ils ne savent pas assez de latin pour prier, le cas échéant; ils étudient un Sénèque en anglais, à la lueur d'une bougie pour trouver de belles phrases comme : « Le sang est un mendiant. » Le matin ils vous fournissent une pleine *Hamletté* (pardon, j'aurais voulu dire poignée) de discours tragiques.

Voilà qui semble indiquer qu'on aurait donné un *Hamlet* de Shakespeare, dès 1590, bien avant que la pièce définitive que nous connaissons fût composée.

*
* *

Quelque nombreux qu'aient été ces métiers, aucun cependant ne fixa Shakespeare jusqu'à son entrée au théâtre comme « fonctionnaire subalterne ». Peu de temps après son arrivée à Londres il devint membre régulier de la troupe de Burbage, troupe qu'il ne devait jamais quitter. Elle porta des noms différents, suivant le seigneur qui la patronnait. A partir de 1588, c'est-à-dire après la mort de Leicester, son premier bienfaiteur, elle s'appelle « la troupe de Lord Strange »; en 1594, « les serviteurs de Lord Chamberlain ». Quand Jacques Ier monta sur le trône d'Angleterre, elle prit définitivement le titre de « Comédiens du Roi ».

La compagnie joua dans les théâtres construits par Burbage père, le premier entrepreneur qui ait monté une scène permanente à Londres. Avant cette époque, les comédiens représentaient leurs pièces sans beaucoup de préparation, dans une cour d'auberge, sur la place publique ou dans une salle prêtée. On ne connaît pas avec certitude le nom de ce premier théâtre. Était-ce la Rose, le Rideau, ou le Taureau avant d'être *le Globe* « cet O en bois », souvent mentionné par Shakespeare et construit en 1597? Brûlé en 1613, il fit place au Blackfriars (ou les Dominicains) terminé en 1608.

Dans la compagnie si solidement établie, et où plus tard

Shakespeare fit entrer son jeune frère Edmond, le poète joua constamment les rôles principaux dans tout le répertoire. Nous verrons ce que les doyens de cette formation auront à dire en 1623 sur ce fidèle camarade, dont ils seront les éditeurs.

Parmi les Burbage, les Hemmings Condell et Phillipps, Shakespeare semble avoir vite trouvé sa vocation. Il est rapidement distingué par ses camarades. Les documents que nous possédons permettent de suivre cette prodigieuse carrière d'écrivain (en huit années il fait jouer douze chefs-d'œuvre) et de deviner quels furent ses amis et quel était son genre de vie.

C'est à partir de 1587 que le poète a dû commencer à travailler sérieusement pour le théâtre. On donna avant 1590 *Titus Andronicus, la Comédie des Erreurs, le Roi Jean* et probablement *Périclès*.

C'est par un habile remaniement des anciennes pièces appartenant au théâtre que Shakespeare obtint ses premiers succès. Il renouvela ainsi *la Mégère apprivoisée* et arriva à faire fureur avec « une remise à neuf » de *Henri VI* (travail où il fut aidé par Marlowe). Ce même Richard Green que nous venons de mentionner plus haut dirige, à cette occasion, une seconde attaque contre le dramaturge. Le pamphlet est intitulé : *Pour un denier de bon sens, acheté avec un million de repentirs.*

L'auteur accuse Marlowe d'être un athée et un impie, il accuse Shakespeare (citant ses propres mots) « de cacher un cœur de tigre » sous la peau d'un acteur, et vante ironiquement ses dons pour les vers blancs et le jeu ampoulé. Il l'appelle enfin un *rude palefrenier* et un *ignorant Jean-fait-tout* de petit théâtre, *un secoue-scène.*

Mais le public était pour Shakespeare : le pamphlet fut si mal accueilli que l'éditeur Chettle qui l'avait fait imprimer se trouva contraint de faire des excuses, non à Marlowe qu'il déclare ne « pas connaître ni vouloir connaître », mais à Shakespeare :

J'ai autant de regret que si la faute primitive était ma propre faute, puisque j'ai vu depuis qu'il est aussi civil dans ses manières qu'excellent dans la qualité qu'il professe. Bien des personnes du meilleur ton ont reconnu son honnêteté dans les affaires, ce qui prouve sa parfaite honorabilité, tout comme la grâce de ses écrits prouve son art.

Comment Shakespeare s'illustra-t-il dans son état d'acteur pour mériter cet éloge? Nous avons deux témoignages presque contemporains, celui de Rowe et celui d'Aubrey qui tous deux tenaient leurs informations de personnes ayant connu Shakespeare.

Aubrey le déclare « fort bon acteur », Rowe aussi d'ailleurs, mais en ne citant que des rôles secondaires : le spectre dans *Hamlet*, Adam en *Comme il vous plaira*.

Shakespeare indique lui-même dans une sonnet qu'il endossa au moins une fois la livrée d'un de ses bouffons.

Une liste, que la tradition appuie, lui prête l'emploi du Père Knowell, rôle important dans la pièce populaire de Ben Jonson, *Every Man in his Humour*, et que nous pourrions assimiler comme genre au personnage de Chrysale dans Molière.

Un poète contemporain remarque qu'il remplissait souvent les rôles de roi, ajoutant qu'il était « fait par la nature pour être roi parmi l'élite ». Aubrey, décrivant Shakespeare, d'après les récits des acteurs Beeston et Lacey, complète cette pensée en le déclarant

un fort bel homme, bien bâti, avec une grande douceur dans les manières d'autant plus admirable, qu'il n'aimait point la vie dissipée ; quand il était invité à une débauche, il l'esquivait en feignant d'être malade.

Ben Jonson apporte son témoignage, qui ne peut paraître suspect puisqu'il laisse voir dans sa louange la pointe de jalousie qu'il ressentait pour son rival plus célèbre :

J'aimais l'homme et j'honore sa mémoire autant que quiconque ! Seulement je demeure dans les limites qui séparent l'admiration de l'idolâtrie. Il était, à vrai dire, d'une belle nature ouverte et généreuse, il avait une imagination débordante, une fantaisie inventive et des tournures gracieuses. Il avait un esprit si facile qu'il était souvent nécessaire d'arrêter son excès, etc.

On se demande en lisant les pages de Jonson sur un camarade qu'il connut pendant une vingtaine d'années, comment M. Lefranc peut affirmer qu'il n'existe aucune mention contemporaine de la personnalité de l'acteur.

Il y a des raisons sérieuses de supposer aujourd'hui que ce fut Shakespeare lui-même qui créa le rôle de Falstaff, ce qui

explique mieux encore l'ordre d'Élisabeth de continuer à présenter ce personnage dans d'autres pièces. Trois documents contemporains de Shakespeare, dont l'un est une lettre de la comtesse de Southampton à son mari, mentionnent Sir *John Falstaff* comme un ami de son mari ; dans la correspondance du lettré Sir Tobie Mathew une partie du rôle de Falstaff est citée en ajoutant « comme dit cet *admirable auteur* Sir John Falstaff ». Or, de nos jours, quand on mentionne un acteur par un des noms de son répertoire, c'est parce que cet acteur y est personnellement identifié.

Si l'on parle de madame Calvé comme Carmen, ce n'est certainement pas parce qu'elle chante le rôle de Micaela, et il n'est pas probable que les questions de théâtre aient complètement changé depuis le temps de Shakespeare. Si notre suggestion est basée, elle pourrait être intéressante, car nous verrions alors Shakespeare comme un très grand comédien.

***

En 1593, Shakespeare publie son premier ouvrage lyrique : dès l'apparition de *Vénus* et de *Lucrèce*, il est, peut-on dire, « lancé » ; chaque année lui apporte de nouveaux succès ; nous le trouvons en 1598 à l'apogée de sa gloire littéraire. Il est cité à cette date par Francis Meres comme un grand maître des trois genres : tragique, comique et lyrique. Après avoir loué *Vénus* et *Lucrèce*, le critique donne une mention spéciale aux nombreux « sonnets sucrés qui circulent parmi ses amis personnels ». Nommant ensuite douze pièces, il fixe leur date, avec celles de plusieurs sonnets comme antérieures à l'année 1598. Si le critique ne mentionne pas *Périclès*, il n'en résulte pas nécessairement que *Périclès* ne soit pas une œuvre juvénile : Meres voulait donner des preuves du génie de l'auteur, il est donc naturel qu'il ne cite pas un essai relativement médiocre et qui, selon l'ancienne tradition, n'était à la vérité que le remaniement d'une vieille pièce du répertoire à laquelle Shakespeare avait ajouté les scènes remarquables et touchantes où figure Marina. Sir Sidney Lee, en affirmant « nous n'avons aucune raison de croire que

cette pièce de *Périclès* soit le premier essai dramatique de Shakespeare », avait oublié deux témoignages importants : celui de Nicolas Rowe et de John Dryden qui donnent comme une chose admise par les contemporains que « la muse de Shakespeare enfanta d'abord *Périclès* ».

II

LA PÉRIODE LYRIQUE (1593-1603)

La première publication qui porte la signature de Shakespeare parut en 1593. Richard Field, natif de Stratford, édite cette année-là un poème remarquable par sa qualité littéraire. Comme disait Villemain : « Ce petit poème semble tout à fait dans le goût italien par la recherche du style, l'affectation de l'esprit et la profusion des images. »

Le succès en fut sensationnel. Il est vrai qu'un auteur acerbe, Middleton, dans une sorte de revue bizarrement intitulée : *Quel monde de fous, Messeigneurs !* flétrissait la sensualité de ces vers et s'étonnait de voir de tels livres chez les dames du monde. « Voilà, s'écrie-t-il, indigné, des pâtés succulents à la moelle pour délecter le palais d'une jeune mariée ! » Mais comme il arrive encore de nos jours, l'éreintement d'un critique ne diminue pas toujours le succès d'un livre; celui de Shakespeare en était assuré. « Ah ! ce doux M. Shakespeare, il me faut son portrait pour porter à la cour », s'écrie un jeune seigneur. Un torrent de louanges accueille le jeune poète et rejaillit sur le protecteur auquel le volume était dédié.

Celui-ci était un riche et spirituel adolescent d'une vingtaine d'années, Henry Wriothesley, comte de Southampton. Ce jeune seigneur adore le théâtre et patronne les lettrés. C'est lui qui, selon les dires de Nicholas Rowe, fournit les mille livres sterling qui permirent au poète d'acquérir un tiers des actions de la compagnie du Globe et de devenir, par ce fait, un des directeurs.

La lettre d'envoi qui précède *Vénus et Adonis* rompit, par son ton simple, toute une longue tradition d'étiquette. Cette étiquette, suivant laquelle et selon Sir Sidney Lee « l'auteur

devait approcher presque en rampant » une grande personnalité mondaine.

Voici en quels termes le poète débutant s'adresse à son jeune protecteur. Peut-on vraiment déclarer, comme fait M. Lefranc, que dans ces dédicaces l'auteur se met sur un *pied d'égalité* avec son mécène?

Je ne sais si je n'offenserai pas votre Seigneurie en lui dédiant ces lignes peu polies, ni combien le monde me va blâmer d'avoir choisi pour une si faible plante, un si puissant tuteur; pourtant, si votre Excellence paraît satisfaite je me trouverai grandement loué et je fais vœu ici d'employer chaque heure de loisir jusqu'au moment où je vous aurai honoré d'un labeur plus important. Mais, si ce premier enfant de mon invention est mal venu, je regretterai d'avoir eu pour lui un si noble parrain et jamais plus je ne cultiverai ce sol stérile, de crainte qu'il ne produise toujours une récolte semblable. Je laisse mon œuvre à votre honorable appréciation, et je vous laisse à votre félicité, aussi grande j'espère, que les désirs de votre cœur, et pareille aux espérances que le monde caresse pour vous.

Tous mes devoirs à votre Honneur.

WILLIAM SHAKESPEARE (1593)

Il suffit de lire le sonnet XXVI pour se rendre compte qu'il n'est qu'une répétition en vers de cette lettre d'envoi. La traduction de M. Garnier est très fidèle et sert mieux notre démonstration qu'une version en prose :

Seigneur de mon amour, ta royale accolade
Enchaîne mon devoir à ton droit suzerain :
En ces vers, ton vassal t'envoie une ambassade,
Humble hommage d'esprit à l'honneur souverain.
Honneur si grand, que mon esprit, pauvre en parure,
Va manquer du pourpoint des mots et sembler nu.
Mais j'escompte l'accueil de la riche nature
Où, tout nu, mes pensers seront les bienvenus.
Puis, l'astre bienfaisant qui pointe mon aiguille
Par un doux ascendant sur ton pôle aimanté
Vêtira de velours mon amour en guenilles,
Pour qu'il soit digne, ami, de tes almes bontés !
Alors je te crierai l'amour que je te porte ;
Ce soir, humble et sans voix, je m'assieds sous ta porte.

Le triomphe du jeune poète était encore tout frais quand son éditeur présenta au public un second poème plus important sur un sujet plus dramatique : *le Rapt de Lucrèce*. Cette

pièce est encore une fois dédiée au même jeune homme, « soleil » d'un petit monde de lettrés, où l'on commençait, comme Shakespeare, à chanter Southampton sous les traits d'Apollon. Mais la dédicace de *Lucrèce* est écrite dans un style plus affectueux et plus familier que celle de *Vénus et Adonis*. La reconnaissance semble avoir fait place à une amitié réelle et solide.

L'affection offerte ici à votre Seigneurie est sans fin, comme ce feuillet, parcelle superflue, est sans commencement.

L'assurance que j'ai de vos bienveillantes dispositions envers moi est mon excuse, plutôt que le mérite de ces lignes rudes. Tout ce que j'ai fait est vôtre, tout ce que je ferai est vôtre, comme partie de tout ce qui vous est dévoué. Si ma valeur était plus grande, ce devoir aurait plus grande allure. Telle qu'elle est, elle est entièrement consacrée à votre Seignerie, à laquelle je souhaite une longue vie, allongée encore de tous les bonheurs.

Yours in all duetie.

WILLIAM SHAKESPEARE (1594)

Nous trouverons également parmi les sonnets le « double » de cette épître, il est ainsi traduit par François-Victor Hugo :

Si tu survis à mon existence résignée, alors que la mort brutale couvrira mes os de poussière, et si par hasard tu relis une fois encore ces pauvres rudes vers de ton ami disparu, juge-les d'après le progrès du temps, et y eût-il une plume qui fît mieux, garde-les par égard pour moi, sinon pour leur poésie dépassée par l'essor de plus heureux génies ou on daigne alors seulement te dire dans une pensée charitable : « Si la muse de mon ami avait grandi en même temps que ce siècle, son amour lui aurait donné un enfant plus beau digne de marcher dans les rangs d'un meilleur équipage ; mais, puisqu'il est mort et que les poètes font mieux que lui, lisons-les, eux, pour leur style et lui pour son amour. »

Si le but de *Vénus et Adonis* était d'inciter un jeune homme récalcitrant à chercher le bonheur dans le mariage, l'enseignement de *Lucrèce* est clair : merveilleuse présentation d'une passion frénétique et fatale, d'un amour qui peut mener à tous les crimes. Shakespeare comme Montaigne dit à son jeune ami « qu'il faut fuir la volupté excessive au prix de la vie ».

Comment supposer un instant que ces dédicaces soient écrites, comme prétend M. Lefranc, par William Stanley, comte de Derby, âgé à cette époque de trente-cinq ans, réputé

comme un universitaire lettré et dont la famille était supérieure en rang à celle de Southampton? Comment admettre que Stanley, fier de sa lignée et de son érudition, puisse remercier un jouvenceau d'une vingtaine d'années à peine, et avouer qu'il doit à cet adolescent « tout ce qu'il possède » ?

Mais M. Lefranc qui s'est bien gardé de donner le texte des dédicaces n'est pas arrêté par semblables difficultés. Il affirme simplement que l'auteur qui traite le protecteur « sur un pied d'égalité » *doit être* Stanley, et il explique allégrement la signature « Shakespeare » en disant que Stanley, excellent fils, n'a pas voulu, en signant les vers voluptueux de *Vénus et Adonis*, offusquer son père quelque peu puritain.

On peut remarquer ici que cet enfant poussa le respect plus loin encore. L'année de la publication de *Lucrèce*, œuvre tragique et éminemment morale, il crut préférable de voler de nouveau la signature de son contemporain pour ne pas effaroucher les mânes d'un père parti pour l'autre monde en septembre 1593.

M. Lefranc dit aussi que la censure n'aurait pas laissé passer des poèmes aussi libertins si l'archevêque de Canterbury n'avait pas voulu plaire à un noble auteur dont il gardait le secret et connaissait la puissance. Examinons rapidement cette hypothèse. En Angleterre et au XVIe siècle, la censure exerçait ses rigueurs dans les questions religieuses et politiques ; elle n'était pas faite, selon la formule de Charles Dickens, « pour épargner la joue rougissante de la jeune personne ». D'ailleurs le poème de *Vénus et Adonis* contient une morale aussi chaste que la tragédie d'*Hippolyte*, puisque il préconise l'amour dans le mariage et détourne Adonis des pièges de la Déesse. Mais en admettant la licence des vers et une censure accessible à la faveur des grands, on se demande si le nom de Southampton placé en tête d'une dédicace n'était pas une meilleure recommandation qu'un anonymat si mal déguisé.

***

La notice de Meres poussa probablement un éditeur à saisir quelques-uns de ces sonnets pour les faire connaître aux

curieux, friands de savoir les idées personnelles de l'auteur le plus en vogue. Aussi, en 1598, Jaggard fait paraître un petit volume, *The Passionate Pilgrim*, qui contient trois sonnets inédits tirés des *Peines d'amour perdues* et deux de ceux adressés à la *Dame Brune*, qui reparaîtront plus tard dans l'édition complète de Thorpe sous les numéros CXXXVIII et CXLIV.

Le sonnet, tiré d'une pièce de théâtre, est un exercice littéraire, aussi nous semble-t-il intéressant d'en montrer un échantillon qui forme un contraste si complet avec les sentiments d'émotion véritable.

Une charmante traduction en fut faite par M. Émile Legouis, qui nous autorise à présenter ici sa version du sonnet du Roi de Navarre dans l'exquise comédie dont le sujet naquit en France.

Moins doux est le baiser du jeune soleil d'or
Aux perles du matin sur la rose posées
Que le premier rayon de tes yeux sur mon sort,
A ma joue irisant les nocturnes rosées;
Et la lune d'argent verse moins de splendeurs
Dans le sein pur des mers où sa face étincelle
Que ton beau front ne met de lumière en mes pleurs.
Tu brilles dans chacun des pleurs dont je ruisselle :
Chacun en soi te porte ainsi que dans un char
Et tu roules parmi mes chagrins triomphante.
Sur ces gouttes d'amour abaisse ton regard :
Ta gloire y resplendit, que ma douleur enfante.
Mais ne va point t'aimer dans ce tremblant miroir :
Tu ferais sourdre après mes larmes pour t'y voir !

Il y avait aussi dans le recueil de Jaggard quelques stances, brouillons rejetés de *Vénus et Adonis*, et deux épîtres d'Ovide traduites en vers anglais. L'éditeur les donnait comme étant de Shakespeare. Leur véritable auteur, Thomas Heywood, se joignit au poète pour protester contre cette incorrection.

Ici je dois me plaindre d'un tort que l'on m'a fait en prenant les deux épîtres de Pâris à Hélène et en les imprimant sous le nom d'un autre. Telle chose pourrait faire croire au public que c'est moi qui les lui avais volées, alors que, je dois le dire, elles sont indignes de lui. Je sais pertinemment qu'il est fort contrarié de ce que M. Jaggard ait pris (sans le connaître) une telle liberté avec son nom.

***

L'argent venait au poète avec le succès. Aussi, en 1597, Shakespeare acheta à Stratford la belle demeure de New Place, manoir construit sous Henri VI par une famille noble des Cloptons. Cette même année son père paya les sommes nécessaires pour rentrer en possession de ses biens hypothéqués.

Nous possédons aussi une lettre d'un citoyen de Stratford, retenu à Londres pour ses affaires, lequel, n'ayant pas apporté assez d'argent pour payer son séjour prolongé, s'adresse tout naturellement à son « concitoyen gentil et affectueux » pour lui demander une avance de trente livres. Le fils de celui-ci, Richard Quinney, épousera plus tard la fille du prêteur : Judith Shakespeare.

Mais au moment où le poète va vivre dans la prospérité et dans les honneurs, il perd son fils Hamnet, âgé de onze ans, et la politique commence à jouer un rôle sinistre dans le cercle de ses amis. Alors la muse deviendra tragique. De 1590 à 1600 il avait été surtout loué pour ses comédies pétillantes d'esprit, tout imprégnées de la joie de vivre. Les tragédies même étaient de circonstance, non ces tragédies de l'âme que nous verrons à partir de la mort d'Essex. Dès lors les pensées du poète prendront un caractère pessimiste presque maladif. La cause de ce changement est peut-être dans les événements publics qui affecteront toute sa vie privée.

M. Lefranc affirme que rien dans la vie de Shakespeare n'explique la soudaine crise de pessimisme qu'on relève dans son théâtre après 1598. Il trouve que d'avoir perdu un fils unique, de voir ses deux protecteurs aimés, l'un exécuté, l'autre condamné à la réclusion perpétuelle, d'assister ainsi au triomphe d'une cause qu'il combattait de toute son âme ne suffit pas à justifier le changement survenu dans le ton du poète vers la fin du siècle.

Pour expliquer cette brusque transformation, M. Lefranc désigne comme auteur des drames le sensible Stanley, parce que, dit-il, ce seigneur fut accusé en 1593 d'avoir envoûté

et empoisonné son frère, tourmenté ensuite par sa belle-sœur, âpre à recouvrer l'argent de son mari, trompé par sa propre femme, et malmené par ses gens. Voilà, pense M. Lefranc, des chagrins réels ! Or, si nous prenons pour exacts les faits et les dates précisés par M. Lefranc, nous constatons que précisément ces malheurs, loin d'inspirer au poète *Othello, Timon* ou *Troïlus*, lui ont suggéré les plaisantes comédies de *Falstaff* et les *Joyeuses Commères*.

III

LES SONNETS

Abordons maintenant le seul écrit de Shakespeare dans lequel on doit chercher un reflet de sa vie intérieure, puisque son œuvre dramatique — sauf certaines réminiscences et quelques traits de « couleur locale » — peut être considérée par définition comme impersonnelle.

Cet écrit est la série de cent cinquante-quatre sonnets, dont cent vingt-sept sont adressés à un jeune seigneur que tout désigne pour être Southampton, les autres à une dame brune inconnue.

Par une sorte de parti pris, on a voulu voir beaucoup de « mystère » dans les sonnets de Shakespeare. En les séparant de leur cadre, on est même arrivé à des suppositions équivoques. Plaçons-nous à l'époque où ils furent écrits, et nous verrons qu'ils confirment tout ce que la tradition nous a laissé sur Shakespeare et Southampton.

M. Jusserand n'a pas voulu trop appuyer sur les sonnets. Il ne les considère pas d'ailleurs comme une œuvre vraiment originale mais les voit surtout comme un reflet de la Renaissance italienne, matérialiste et païenne. Ce culte rendu à la beauté lui semble « dégager une atmosphère presque malsaine ». Comme d'autres commentateurs modernes il préfère négliger l'étude approfondie de l'œuvre lyrique du poète anglais. On le regrette quand on constate l'esprit de pénétration que ce même critique a porté dans l'appréciation des drames de Shakespeare.

Il nous semble que celui qui ignore les poésies lyriques de Shakespeare ne connaît pas la quintessence de son génie. Il nous semble aussi que d'une lecture attentive de ces poèmes se dégagent trois pensées dominantes, qui sont à la base de la religion chrétienne : développement de l'âme par l'abnégation d'un amour désintéressé, triomphe de l'esprit sur la chair, affinement de l'âme par la souffrance.

Le professeur Brandès a interprété cette triple inspiration d'une façon très singulière. Pour lui, l'attitude de Shakespeare envers son ami marque un esprit servile, et la lecture des sonnets sur l'amitié en devient pénible. Le grand public lettré a estimé au contraire que Shakespeare atteint dans les sonnets à la plus haute expression lyrique de la sensibilité humaine.

Qu'il nous soit permis de citer, à ce propos, l'opinion d'un critique français qui paraît avoir saisi les nuances d'une amitié sentimentale que l'idéal du XVIe siècle rendait toute naturelle et dont la mode exagérait les expressions :

Southampton, si c'est lui qui est le héros de Shakespeare, avait pour lui la naissance, ce privilège inaccessible. C'était un être d'exception qu'un Shakespeare pouvait admirer sans bassesse puisque lui il admirait Shakespeare qui n'était rien. C'était un être d'une autre race qu'un Shakespeare, qu'aucune vicissitude ne pouvait abaisser au niveau d'un acteur, eût-il le génie, car, privé de ses biens, emprisonné, condamné à mort, un Southampton ne pouvait jamais être l'égal d'un Shakespeare.

Cette supériorité était indiscutée puisqu'on la croyait fondée sur la Nature.

Shakespeare a mis dans ses sonnets l'admiration éperdue d'un homme pour un être infiniment supérieur à lui, d'un autre monde qui lui donnait son amitié. Toute une série d'obscurs passages, toute une gamme de sentiments se résout dans le naturel si on se souvient que Shakespeare, même dans son temps, était un homme de l'ancien temps, nullement touché par l'esprit égalitaire qui allait apparaître chez les puritains. Il croit fermement à l'*inégalité* des personnes et des droits.

L'égalité, toute passagère d'ailleurs et fragile, ne pouvait exister que par le sacrifice dans l'amitié. C'est une idée plusieurs fois exprimée dans les sonnets qu'une affection désintéressée s'identifiant à son sujet d'admiration ne demandant rien pour elle, se fait l'égale de ce qu'elle admire.

Cet amour platonique, qui ne demande rien, peut souffrir cependant s'il est méconnu et incompris, mais ne peut pas s'abaisser. C'est l'esprit de la Renaissance, et Shakespeare est ici l'égal de Michel Ange.
(*Journal des Débats*, 8 avril 1914.)

JOSEPH AYNARD

Il est difficile de fixer le lieu et l'époque exacte de la première rencontre du poète avec son futur protecteur. Mais nous pouvons être certains que leur connaissance datait de quelque temps déjà, lorsque la première œuvre dédiée par Shakespeare à Southampton fut imprimée. L'influence du jeune seigneur sur l'écrivain, l'orientation italienne qu'il donna à son effort littéraire rend capitale l'étude de cette amitié entre deux êtres d'élite. Il est aussi difficile de comprendre l'œuvre lyrique du poète sans connaître un peu le caractère et l'existence de celui qui en deviendra le héros. Nous ne pensons point sortir de notre sujet en donnant ici quelques détails sur ce premier et vraisemblablement unique protecteur.

IV

LE HÉROS DES SONNETS

Henry Wriothesley (on prononce Rottesley) fut le troisième comte de Southampton. Né en 1573, il succéda tout enfant à l'héritage de son père, un des hommes les plus riches du royaume et d'une lignée fort ancienne. Sa mère, Mary Brown, fille de Lord Montagu, était très réputée pour sa beauté. Son fils en hérita. Le portrait du jeune homme, à Welbeck Abbey, semble être calqué sur les traits d'une peinture primitive de la jeune veuve, et un sonnet de Shakespeare fait probablement allusion à cette ressemblance : « Vous êtes le miroir de votre mère, qui en vous voyant évoque encore le beau printemps de sa jeunesse. »

Orphelin, près de cette jolie veuve qui ne tarda pas à se consoler, le jeune Southampton devint pupille de la couronne d'Angleterre avec le premier ministre Cecil comme tuteur. Enfant de l'État (*Child of State*), comme dit un des sonnets,

il jouissait d'une indépendance et d'un prestige exceptionnels, dus en partie à son immense fortune, mais surtout, si l'on doit croire les poètes qui chantèrent ses louanges, à son brillant esprit uni à un grand charme personnel.

A treize ans il composait en latin une thèse fort bien tournée, dont le manuscrit existe encore parmi les papiers de la famille des Cecils. Il y soutient que le désir de la gloire pousse l'homme à la vertu.

> Tout homme, qu'il soit mal ou bien pourvu des dons de la fortune, qu'il soit doué de toutes les grâces ou disgracié de l'humanité, né dans les honneurs ou condamné à l'obscurité, devrait être mû par un même désir pour la gloire, laquelle provoque seule un élan vers la vertu.

Sorti à seize ans de l'Université de St-John's à Cambridge, il fit ses études de droit à Gray's Inn à Londres, dans le but de mieux gérer ses vastes domaines. Les critiques qui sont persuadés de son identité avec le jeune héros de Shakespeare voient dans les sonnets écrits dans le jargon des avocats un commentaire sur les études de Southampton. Mais les goûts du jeune homme le portaient vers les lettres et il devint rapidement le centre de tout mouvement littéraire ; l'exemple de Shakespeare qui lui fit les deux dédicaces précitées fut suivi par une douzaine de poètes, parmi lesquels on peut distinguer Richard Barnefield, Barnaby Barnes, George Chapman, Michael Drayton, Thomas Nash qui lui dédia son *Jack Wilton ou le Voyageur malheureux*, en 1594.

Toujours fervent des sports et du théâtre, Southampton est signalé en 1597 comme « ne faisant rien que d'aller tous les jours aux représentations dramatiques ».

Vers 1588 jusqu'en 1598, il eut près de lui comme mentor, Giovanni Florio, érudit italien, compilateur de livres, auteur de manuels et de dictionnaires à « l'usage de ceux qui voulaient apprendre la Belle Langue », et traducteur de Montaigne en anglais.

En 1696, Southampton s'éprit d'une demoiselle d'honneur de la reine, la belle Élisabeth Vernon, et lui fit la cour malgré l'interdiction de la souveraine. Furieuse de son obstination, celle-ci bannit du royaume le jeune amant avec « une autorisation de voyage » qui équivalait à l'exil. Le désespoir de

sa jolie fiancée fut immense. Nous pouvons suivre dans la correspondance de Roland Whyte, relative aux événements à la cour, le roman du jeune couple.

Il écrit le 14 janvier 1597 :

On dit que Milord Southampton accompagne M. le Secrétaire d'État en France, lequel voyage cause une douleur excessive à sa maîtresse qui passe son temps à pleurer et à se lamenter.

Et il ajoute, le 1er février :

Milord Southampton est fort troublé de la conduite inamicale de la Reine à son égard, quelqu'un a dû le desservir auprès d'elle, car M. le Secrétaire lui a procuré l'autorisation de voyager. Sa douce maîtresse baigne journellement sa jolie figure de force larmes. Je prie Dieu que ce départ ne soit pas la cause de cette infirmité qui est, on peut le dire, héréditaire parm ceux de son nom. (C'est-à-dire la folie).

Certains commentateurs, notamment M. Acheson et Gerald Massey, trouvent un écho des chagrins de mademoiselle Vernon dans la *Complainte d'une amante* où Shakespeare traite une situation analogue à la sienne. Prévenu de l'état de sa fiancée, son amant se décida à braver le courroux de la reine. Il rentra à Londres, épousa clandestinement la belle, fut dénoncé et jeté en prison pendant plusieurs mois ainsi que sa femme. Après cette captivité, l'esprit indépendant de Southampton ne put revenir à la souveraine, d'autant que celle-ci à partir du mariage souligna par tous les moyens la disgrâce du jeune homme. Le ministre Cecil, très piqué de voir ce mariage d'amour remplacer celui de raison qu'il avait voulu arranger pour sa petite-fille, renvoya le jeune époux aux armées.

Ayant brillamment servi sous son cousin Essex, le jeune comte fut nommé par celui-ci à un commandement de cavalerie, mais le gouvernement cassa la nomination. Indigné, Essex rentre à la cour pour en demander raison. Dès lors commence à la cour même une véritable comédie burlesque qui tourne bientôt en tragédie. Essex, insulté par la souveraine, perd patience et lui tourne le dos. La fille d'Henri VIII bondit du trône et tout en proférant son juron favori : « Va te faire pendre », gifle son général devant toute la cour. L'idée d'un

complot contre la reine germe alors dans la tête du général giflé. Il y intéresse le jeune Southampton, qui, à son tour, y associe Shakespeare. Le poète se chargera de la propagande littéraire. *Richard II*, pièce déjà célèbre jouée quelques années auparavant, devait être remaniée et représentée au « Globe » pour préparer le peuple à l'abdication de la reine et à l'avènement du fils de Marie Stuart. Tout marchait à souhait et de nombreux partisans se groupaient à côté des conspirateurs, n'attendant qu'un petit succès pour se déclarer ouvertement. Le jour fixé pour l'émeute, on joue *Richard II* sur une estrade. Une grande démonstration a lieu. Essex force les portes de son palais où il était aux arrêts, se place à la tête des conjurés, ravage les dépôts d'armes de Smithfield et pendant un instant met le siège devant la Tour de Londres. Mais là, il essuye un sanglant échec : il y va rentrer bientôt, avec Southampton, mais comme condamné à mort. Le 15 février 1600, l'ancien favori de la reine fut décapité, mais, grâce à son dévouement pour son jeune cousin (il plaida pour lui devant les Lords avec une telle passion qu'il arracha des larmes même à ses ennemis), il arriva à changer la sentence capitale prononcée contre Southampton en réclusion perpétuelle. Southampton resta en prison pendant trois années ; la mort de la reine et l'avènement de Jacques Ier le délivrèrent le 10 avril 1603. Il reprit alors sa haute situation à la cour, mais son caractère violent et hautain l'entraîna en de fréquentes querelles. Il devint trésorier de la compagnie des Virginies et favorisa l'expansion coloniale. En 1609, à la suite d'un duel, il fut envoyé à l'île de Wight dont le roi le nomma gouverneur. Cette même année, les sonnets de Shakespeare étaient publiés en entier par un « éditeur » pirate nommé Thomas Thorpe. Il est probable que l'éditeur attendait que Southampton ait quitté Londres pour livrer au public des poèmes qui faisaient revivre un scandale passé.

Southampton n'était pas seulement un homme d'esprit et de lettres mais aussi un excellent soldat. Son grade de chevalier fut conquis au champ d'honneur où il s'était fait distinguer par une bravoure empanachée. Très beau, de manières particulièrement séduisantes, ce jeune héros de roman paraît avoir été parfaitement digne du dévouement de

son poète jusqu'au moment suprême où son caractère sera mis publiquement à l'épreuve, par les événements.

Nous allons voir que la période lyrique de Shakespeare prit fin à la mort d'Essex. Il semble probable que la défaillance morale de Southampton, contrastant avec la magnanimité héroïque de son chef, ait ébranlé l'idéal que le poète s'était fait de lui. Ajoutons cependant que, quelques années après la mort de Shakespeare, Southampton, cherchant de nouveau la gloire militaire, mourut en Flandre d'une fièvre pernicieuse contractée au chevet de son fils malade. Le père et le fils moururent à deux jours d'intervalle.

Son second fils, héritier du titre, avait épousé une jeune Française, Rachel de Ruvigny, immortalisée par le pinceau de Van Dyck.

***

Par les deux dédicaces de 1593 et 1594, nous savons que Southampton fut le premier protecteur de Shakespeare. Par contre, nous allons essayer d'indiquer brièvement que les sonnets lui furent aussi adressés et que ses traits sont maintes fois accusés dans les textes. Par la description, l'âge, la ressemblance avec sa mère (sonnet III), par le nom d'Adonis sous lequel il est désigné (« je décris Adonis et son portrait est faiblement tracé d'après le vôtre »), par la description des poètes rivaux et parfois la parodie de leurs œuvres, notamment celles de Barnaby Barnes et de Chapman. Ils dédièrent à Southampton quelques livres, ce qui dut déplaire au poète si nous en jugeons pas le sonnet LXXXII : « J'admets que tu n'es pas marié à ma muse et que tu peux sans trahison accepter les dédicaces flatteuses d'autres écrivains. » Et le sonnet LXXVIII :

Depuis que tu as daigné sourire à ma muse et depuis qu'elle tient de toi toute sa grâce, mille autres plumes ont voulu imiter mes habitudes pour faire circuler leurs ouvrages sous tes auspices ; mais sois plus fier de mon travail à moi puisque mon art est dû à ton intervention ; chez les autres tu ne fais qu'améliorer le style, mais tu es tout mon art, tu rehausses jusqu'à la science ma rude ignorance primitive.

Par les arguments dont le poète se sert dans les vingt pre-

miers sonnets pour amener Southampton au mariage, ces arguments sont ceux mêmes dont se sert Vénus dans le poème de ce nom. Par le dernier sonnet adressé au jeune homme et qui célèbre sa libération : « Nous t'avions supposé voué à la mort captive. » Par la façon dont Shakespeare désigne Florio ; par la description de ses armoiries qui soulignent le personnage du pédagogue italien de Southampton : « Je ne suis pas semblable au souci qui déploie ses somptueux pétales sous l'œil ardent du soleil. » Or, Giovanni Florio portait sur ses armoiries « un souci, feuille et tige argent sous un soleil or ». Shakespeare le range parmi les flatteurs dont il se défend d'être :

> Vous ajoutez une malédiction à tous ces dons qui vous rendent bienheureux par votre goût pour la flatterie, or, vous n'avez réellement que la sympathie de votre ami qui dit la vérité.

La vérité, le poète la dit parfois durement. Nous avons six sonnets d'une réprobation sévère et il est intéressant de noter que les mêmes reproches dirigés contre les excès du jeune seigneur, enfant gâté de la fortune, sont formulés par son cousin Essex dans une lettre conservée dans la collection Ashmole où, à la veille de la mort, il le supplie de renoncer à sa vie dissipée et de conserver au service de Dieu les talents dont il n'est que le dépositaire.

(*La fin prochainement.*)

LONGWORTH-CHAMBRUN

EN ITALIE[1]

IMPRESSIONS D'UN PAYSAN FRANÇAIS

Je croyais que j'avais fini de raconter tout ce qu'il y a de curieux en Italie. Mais j'ai encore vu tant de choses extraordinaires qu'il faut que je continue.

Je m'étais arrêté la dernière fois au moment où on se rapprochait du front, et je ne voulais point en parler, parce que ça ne doit pas se faire. Mais, maintenant, tous les journaux ont marqué qu'on s'était battu sur l'Altipiano, et puis les Austros nous ont vus d'assez près pour être renseignés là-dessus. Alors je ne sais pas pourquoi je ne dirais pas ce que j'ai à dire.

Mais il faut d'abord que je parle un peu de cette vie dans la montagne qui est bien curieuse. Chez nous, en Limousin, on ne peut pas s'en faire idée.

Il y a d'abord, pour monter là-haut, une belle route qui avec ses lacets n'en finit pas : et ce n'est pas un sentier ni un chemin : c'est une vraie belle route, où les camions peuvent rouler, même se croiser, sans verser trop souvent.

A mesure que tu montes, tu vois la plaine qui s'enfonce, et c'est joli, cette grande plaine toute régulière avec les rangées de ses arbres, avec des grandes lignes blanches qui sont des

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1918.

fleuves sans eau, comme ils sont dans ce pays-ci, avec les clochers tout droits qu'on appelle des campaniles parce qu'ils sont placés, comme j'ai déjà dit, à côté des églises, et puis dans le fond, tout loin, des collines. Il y a un côté où, au lieu de collines, le fond, c'est la ville de Venise, qui est bâtie, paraît-il, sur la mer. Dès qu'on est un peu haut, on la voit très bien. Je dis qu'on la voit, parce que tout le monde le dit. Mais moi, je ne l'ai jamais vue. Et chaque fois que j'ai demandé à quelqu'un de me la montrer, on m'a toujours répondu que le temps n'était pas assez clair.

En arrivant sur la montagne, c'est curieux. Au bas, on croirait qu'il n'y a qu'un rang de montagnes et que c'est fini : mais pas du tout : derrière ces premières montagnes, quoi, il y en a d'autres. Tout un pays, avec d'autres montagnes encore qui commencent sur celles-là, et, entre ces montagnes, bien tranquillement, des plaines. Je ne l'aurais jamais cru.

Voilà donc où on est installé.

Ici, il ne fait pas chaud comme en bas ; dans la journée, du soleil ; mais les nuits sont fraîches. On vit dans le nuage. Je ne croyais pas que c'était possible, et je suis content d'avoir vu ça : je comprends mieux maintenant comment les choses se passent. Il fait beau : tout d'un coup, crac ! tu es dans le nuage et dans l'humidité. Il ne pleut pas sur toi : la pluie tombe sur ceux d'en bas : toi, tu es dans le nuage tout neuf, tout frais ; c'est après qu'il est passé sur toi qu'il tombe sur ceux de la plaine. D'autres fois, c'est l'orage qui vient, et comment ! Tu ne sais même pas de quoi il s'agit : allez ! voilà l'orage ! Et raide ! Tu le touches. Les orages de la plaine, qu'on voit de loin, ce n'est plus la peine d'en parler. Aujourd'hui, je sais ce que c'est qu'un orage.

Et le soir, avec ces nuées qui naviguent autour des montagnes, le soleil fait des couleurs extraordinaires : ça flambe et c'est doux.

Mais ce sont de ces choses trop belles que je ne sais pas raconter.

Quand la nuit est tombée, on voit les lucioles : des espèces de vers luisants qui volent. Ça s'allume dans le buisson, ça vole, ça s'éteint et ça se rallume. Tout ça clignote, tout ça file dans cette nuit.

Depuis que je suis dans ce pays, je m'aperçois tous les jours qu'en dehors du métier de paysan, je ne connaissais pas grand'chose,

Mais parlons un peu du ravitaillement, qui reste une question de premier ordre.

Les Italiens se servent beaucoup d'une sorte de bagnole suspendue à un câble et qui monte de la plaine au sommet de la montagne. Je l'ai déjà dit : pour ce qui est de s'éviter du mal, ces Italiens sont des malins. Et c'est leur droit : ils appellent ça le téléférique. Oui, seulement, leur machine, moi, je l'ai vue suspendue, pendant des heures, au-dessus d'un ravin. La panne.

Nous, on se sert des mulets. Voilà des bêtes que j'estime. Elles passent où on veut, partout où un homme passe. Et jamais un mot. Ça ne se plaint pas : ça porte tout : des outres pleines de vin, ou même d'eau, puisqu'il en faut quand même un peu, pour se laver, et que la montagne n'en fournit pas ; ça porte du matériel, des planches deux fois plus longues qu'elles. Ces bêtes-là, je les embrasserais. Du reste, j'en ai déjà embrassé. Et tout le monde pense comme moi. On peut dire qu'elles sont populaires.

***

Alors, de ces montagnes où nous sommes, nous voyons les tranchées des Austros comme, du clocher de chez nous on voit les maisons du village.

De pauvres types, ces Austros ; comme qui dirait des sous-Boches : aussi crapules, pas si malins.

Il faut tout de même bien que j'en dise un mot.

D'abord, ils ne tiraient pas un obus, alors que nous, on leur envoyait de temps en temps d'assez bonnes distributions. Même, un matin où on leur a fait un coup de main, rien; ils n'envoyaient rien. On aurait pu croire qu'ils avaient vidé leurs tranchées, si les camarades ne nous avaient pas ramené une vingtaine d'abrutis, autant dire des sauvages, puisqu'ils ne parlaient même pas l'allemand. Ils étaient jaunes de peau, comme ceux qui font, dans les foires, les marchands de cacahouètes.

Un beau matin, en voilà un qui rapplique au petit poste et qui fait camarade. Un autre jour, en voilà un autre : c'était un officier, avec son ordonnance qui portait le linge de monsieur. Et ainsi de suite.

Ils racontaient que les Austros allaient faire une attaque, et qu'eux étaient, comme nous, les ennemis des Austros, et qu'ils ne voulaient pas se battre pour eux.

Nous, on ne comprenait pas trop. Mais il paraît qu'ils avaient raison et que tous ces braves gens-là étaient des Tchéco-Slovaques ou bien des Yougo-Slaves, je ne sais plus au juste, bref, comme qui dirait les Alsaciens-Lorrains de l'Autriche.

Toujours est-il que l'attaque qu'ils nous avaient promise, nous l'avons eue.

Un matin, à trois heures, nous qui ne recevions pas d'obus, qu'est-ce que nous avons pris ! A six heures, mes Austros s'amenaient.

Le matin, on ne s'est pas amusés, non. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il n'y a pas une seule patte d'Austro marquée sur la terre de nos tranchées. Après-midi, la bonne vie a commencé. Les Austros se baladaient dans la plaine, comme une bande d'imbéciles. Nous autres, sur les positions, on s'offrait une chasse qui valait tous les prix. Jamais je n'ai tant sué que cet après-midi-là.

En même temps, les camarades qui se tenaient près d'un petit ouvrage abandonné par ordre, en cas d'attaque, allaient y cueillir les Austros qui se figuraient l'avoir conquis. Ils en ont pris trois cents, pas un de moins. Douze copains en ont pris deux cents. Quel troupeau ! les pauvres diables ! Ça crevait de faim. Ils pâturaient sans s'arrêter le pain qu'on leur donnait. On n'avait pas envie de leur faire du mal.

Il n'y en a qu'un. Un qui était officier. Je ne lui ai rien fait parce que je n'ai pas pu m'approcher de lui : et puis, bien qu'Austro, c'était un officier. Mais sans ça, le pied me démangeait. Croyez-vous que cet animal s'était mis aux mains des gants jaunes avec des raies noires sur le dessus ! Est-ce que c'est convenable pour un prisonnier?

***

Mais assez parlé de la guerre. Chacun sait qu'on a fait son métier ; c'est l'essentiel.

Maintenant, je vais parler de la palme que nous avons portée à l'ossuaire de Solferino, et puis des villes d'Italie que j'ai vues.

La palme, c'est une belle palme en bronze que le régiment a achetée parce que, dans le temps, il s'est déjà battu en Italie à la grande bataille de Solferino. Alors le colonel a pensé que ce serait une bonne chose de donner un souvenir à nos camarades qui sont morts ce jour-là. Tout le monde a pensé comme lui et payé de bon cœur ses deux sous (c'était la somme fixée).

Restait à faire la cérémonie.

Il y a eu une délégation avec le colonel, la musique et le drapeau. J'en étais. On nous a conduits en autos jusqu'à l'endroit de la bataille, où on nous avait dit qu'il y avait un ossuaire.

C'était un beau dimanche du mois de juin.

On s'arrête et on nous fait entrer dans une chapelle où, dans le fond, il y avait une grande quantité d'os rangés bien proprement. Mais ce n'étaient pas les nôtres. C'étaient les os des Italiens tombés à San Martino ce même jour où les Français tombaient un peu plus loin.

On est donc remonté dans les autos, et on est arrivé chez nous, à Solferino. La différence n'était pas grande : une fois que les hommes sont morts — surtout depuis si longtemps — on ne reconnaît plus guère un Français d'un Italien.

Mais pendant la cérémonie, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire. On présentait les armes devant cette chapelle, le drapeau sorti, la musique jouant. Tout à coup, la musique s'arrête, le colonel commence à parler : « Morts de Solferino, réveillez-vous ! » Alors voilà que sur les marches, à côté de la palme qu'on avait posée là, un vieux paraît, tout blanc, vêtu d'un uniforme qui était une grande redingote et un pantalon trop large, un shako sur sa vieille tête. Tout pareil aux soldats de ce temps-là, qu'on voit sur les images. Je ne sais pas ce que ça a fait aux autres, mais je sais bien que j'ai

failli en laisser tomber mon fusil. D'où est-ce qu'il sortait, ce vieux-là? Est-ce que c'est les clairons qui l'avaient réveillé, ou l'ordre du colonel? Dans des moments pareils, on ne raisonne pas. C'était le gardien de l'ossuaire, à ce qu'on m'a dit, et il était bien vivant.

Du reste, même quand j'ai su que c'était un vrai ancien soldat, ça m'a fait plaisir de le voir là. Il faisait la liaison entre ces os tout blancs qui ne ressemblaient plus à des hommes et puis nous autres. J'ai vu que c'était toujours la même chose. On était là comme en famille. Dans les temps ou bien aujourd'hui, il ne faut pas que les Austros s'y frottent. C'est la même chose qui continue.

Après, on est revenu en autos, sous le soleil, le long du lac de Garde qui était tout bleu. Bon sang! malgré la poussière, qu'on était bien!

***

Je veux parler, à présent, en attendant que je parle de Rome, des petites villes d'Italie. J'en ai vu plusieurs grâce à l'avocat qu'on a nommé officier et qui m'emmène dans ses missions ou dans ses courses, chaque fois qu'il a un soldat à emmener.

J'ai revu Vérone. Elle ne m'a jamais paru plus belle que le premier soir où je l'ai seulement traversée. Je l'avais à peine vue, oui. Mais tous ces balcons, ces colonnes, ces vieilles maisons extraordinaires me faisaient un effet! Je croyais qu'il y en avait encore bien plus que je n'en voyais et que c'était encore plus beau.

Quand je les ai revues dans la journée, bien sûr, c'était joli. Mais ça m'étonnait moins. Et quand j'ai été certain que j'avais tout vu, je n'étais pas beaucoup plus avancé.

Pour Vicence et Padoue, que j'ai visitées aussi, c'est à peu près la même chose : autour, il y a de vieux murs, et dedans c'est toujours des balcons, et des maisons extraordinaires, et de grandes églises, et des arcades qui n'en finissent plus. Je suis bien loin de dire que c'est laid, mais ça ne m'étonne plus.

Voulez-vous savoir, au fond, ce que j'en pense? Toutes ces petites villes, il faut les voir le soir : les fenêtres sont fermées;

à la place des portes, il y a des étoffes qui pendent. Derrière, un peu de lumière, et dans une sur trois au moins de ces maisons, on entend des chansons, des guitares ou des accordéons. Et c'est bien rare, en glissant un œil, si on ne voit pas là-dedans une ou deux signoras.

Alors tout ça, pour moi, c'est des villes de l'amour. Je ne les méprise pas, et je ne dis pas ça pour mal dire. Mais c'est toujours la même chose.

***

Ce que j'ai vu à Rome est autrement intéressant.

On avait décidé d'envoyer à Rome, pour la fête nationale du 14 juillet, un détachement avec musique et drapeau. J'en étais encore.

Si on me choisit pour ces fêtes-là, personne ne doit s'étonner. C'est que (soit dit sans honte) j'ai une bonne tenue et plusieurs décorations. J'en ai même une de Serbie, qui est presque rouge comme la Légion d'honneur. Tellement qu'à l'ambassade, une dame m'a demandé si ça ne l'était pas. « Non, ai-je répondu. Si pourtant on me la donne, je saurai bien la porter aussi. »

Mais n'anticipons pas.

En route, on est passé par Firenze : c'est le nom qu'ils donnent, en Italie, à une ville bien connue, Florence. Il y avait dix minutes d'arrêt. Les officiers se promenaient sur le quai de la gare, en regardant les murs, et ils avaient l'air de rogner, parce qu'ils passaient sans s'arrêter dans cette Florence qui, paraît-il, est curieuse. Moi, ça m'était égal : ce n'était pas pour voir Florence que je m'étais embarqué, mais pour voir Rome. Comme il faisait excessivement chaud, je me suis seulement inquiété de chercher de l'eau fraîche.

Quand on est arrivé à Rome, il était deux heures du matin. « Bon sang ! qu'on disait, on est capable de se perdre ! A cette heure-ci, il n'y aura peut-être seulement pas un agent de liaison pour nous montrer le chemin... » Un agent de liaison ! Le train marchait encore que *la Marseillaise*, oui, mon ami, jouée par une musique italienne, commençait à taper sous les vitres de la gare.

« Vite, le drapeau, disent nos officiers, l'équipement, la clique et tout ! »

On était là à se frotter les yeux parce qu'on avait dormi, mais on s'est vivement mis en rang; il y avait un état-major qui venait nous recevoir, comme si c'était le président de la République. Et qui est-ce qui marchait en tête? Le général commandant la ville de Rome. Pendant ce temps-là, une petite dame bien gentille s'occupait déjà à nous distribuer des cigarettes.

Quand on a vu ça, on a sorti le drapeau, et on a rendu les honneurs ; puis, musique en tête, *avanti* ! on s'est lancé dans les rues de Rome. Aux environs de deux heures et demie du matin !

C'est une chose qui ne s'était jamais faite, mais ce n'est pas tous les jours non plus qu'un drapeau français passe par là. La petite dame aux cigarettes le sentait bien : elle marchait tout près de lui, seulement un peu derrière, pour qu'on ne la chasse pas. Le porte-drapeau, qui n'est pas très commode, la regardait du coin de l'œil. Moi, je me disais : « Il va la remballer. » Pas du tout. Il ne lui a rien dit.

L'après-midi, notre musique jouait dans les jardins du Pincio. C'est une espèce de Bois de Boulogne, planté de beaux pins, avec des lauriers-roses en fleurs. On devine tout un sang riche dans ces plantes-là, à cause du soleil. Ce qu'il y a de beau encore, dans ces jardins, c'est qu'ils sont au-dessus de Rome : de là, tu vois toute la ville, blanche et par place un peu jaunie comme par son soleil, avec des dômes d'églises plus que tu ne peux en compter.

Donc, la musique a joué, d'abord des airs ordinaires; la foule applaudissait poliment. Mais voilà que la clique s'y est mise : elle leur a soufflé *le Chant du Départ* et *Sambre-et-Meuse*. Ah ! qu'est-ce qu'il y a dans ces airs-là? Dès que les clairons faisaient leur tourniquet, avant la reprise, ça s'agitait : on sentait tout le monde prêt à marcher au pas.

Du Pincio, on descend dans Rome par des pentes, sous les arbres. La foule s'est massée là. Nous, on y est passé au milieu des bravos. On marchait vers la ville. Parce que c'était le

soir, elle devenait dorée. C'est encore un moment trop beau pour que je puisse le raconter.

Je vais pourtant tâcher de m'expliquer sur la fête qui a eu lieu, le lendemain 14 juillet, à l'ambassade de France. Car elle n'était pas ordinaire.

Il faut d'abord savoir ce que c'est qu'une ambassade : c'est un endroit, dans un pays étranger, où on est en France. Celui qui commande, c'est l'ambassadeur. Tu penses que c'est quelqu'un.

A Rome, l'ambassade de France s'appelle le Palais Farnèse. C'est une grande vieille maison avec un beau balcon ; elle tient tout un côté de la place Farnèse, qui, elle aussi, paraît-il, est de la France.

Donc, ce 14 juillet, à 11 heures, l'ambassadeur recevait chez lui les Français de Rome. Il s'est mis à son balcon, avec un général et un amiral français et quelques autres personnages. On a formé le carré au milieu de la place qui était noire de monde.

Le drapeau, qu'on avait entré dans l'ambassade, en est sorti comme de chez lui. La musique a joué *Au Drapeau.* Et on a rendu les honneurs.

C'est tout. Après, le drapeau est rentré. Il n'y a eu que ça. Mais qu'est-ce que vous voulez de plus?

Qu'est-ce qu'ils devaient sentir, les autres, sur leur balcon, quand ils voyaient ce drapeau qui était venu exprès pour eux !

Nous, c'était naturel qu'on soit ému. Après une bataille, je ne peux pas regarder le drapeau sans revoir ceux qui sont morts. Quand ce même gamin de capitaine qui, l'autre jour, ramassait tant d'Austros, a baissé son épée pour le salut, je lui disais tout bas, à notre drapeau : « Oui, mon vieux, redresse-toi, va, gonfle-toi, dans ce beau vent-là ! Tu as le droit. Laisse-toi saluer par les hommes, laisse-toi embrasser par les femmes. Il n'y a rien de plus beau que toi dans le monde. »

Quand ça a été fini, vous croyez peut-être que l'ambassadeur nous a renvoyés, ou qu'il nous a fait descendre dans sa cour, par ses domestiques, un verre de vin ou même un tonneau de bière? Non. Dans la cour on a formé les faisceaux,

et puis tous, tant qu'on était, la musique, la clique, le détachement, on est monté dans le Palais Farnèse et on l'a traversé jusqu'à l'endroit qu'il fallait.

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu là-dedans parce que je n'en sais rien ; c'est plus grand qu'un musée, et mieux décoré que certains que je connais : des peintures, des tapisseries, des statues. Il paraît qu'elles sont faites par des auteurs connus, et ça ne m'étonnerait pas, car elles sont belles.

Mais le plus beau de tout, c'est que, dans la dernière pièce où on est arrivé, il y avait un grand buffet servi, avec l'ambassadeur, au milieu d'officiers et de messieurs, qui nous attendait pour nous offrir à boire. Et du champagne ! Et quand je dis lui, ce n'était pas ses domestiques : c'était lui en personne, habillé comme tout le monde, et tout souriant ; avec ses amis et des officiers, et des jeunes dames bien jolies qui nous passaient les verres et nous disaient tout ce qu'il y a d'aimable. On a causé tranquillement. L'ambassadeur nous demandait ce qui se passait sur le front : on lui répondait franchement, sûrs que ce n'était pas un espion.

Tout s'est très bien passé. Personne n'a pris plus qu'il ne fallait. Et on est reparti par le même chemin ; on osait regarder les tableaux mieux que la première fois.

Après celle-là, je ne parlerai pas des autres fêtes ni des défilés par la ville, où, pourtant, la population s'écrasait pour nous voir passer. Les fleurs pleuvaient ; les hommes saluaient, les femmes envoyaient des baisers ; et tout le monde criait ; une femme s'est jetée sur moi pour me prendre, en souvenir, deux œillets que j'avais ramassés et posés dans mon équipement. C'est beau, quand on représente la France !

Il faut que je dise ce que j'ai vu dans la ville de Rome, puisqu'on a eu quelques heures pour la visiter. C'est une belle ville, quoique très abîmée.

D'abord, la Villa Médicis. Je ne savais pas ce que c'était : c'est une école pour les peintres, les sculpteurs, les architectes et les musiciens. Il y a un grand jardin avec des pins bien arrangés d'où on voit Rome comme du Pincio, et une maison un peu jaune avec des sculptures dessus.

C'est le patron lui-même, le plus fort de tous les peintres, naturellement, qui nous a reçus : un homme pas fier. Il nous

a fait visiter son atelier : je voudrais savoir tourner le portrait comme lui. Sa dame aussi est très aimable. Elle fumait des cigarettes en nous accompagnant dans les jardins.

Pour les élèves, ils sont à la guerre, comme les camarades. On n'en a vu que deux ou trois, blessés ou malades. Ce n'est pas une usine à embusqués, cette maison-là : on y aime le soldat, on y a du sang. J'ai vu l'atelier d'un jeune homme qui est sculpteur. Il travaille joliment bien. Et puis, c'est gai, ça a de drôles d'idées : est-ce qu'il ne s'est pas amusé, celui-là, à fabriquer un gosse, qui représente l'Amour, avec les ailes liées, et les autres autour, qui se f... de lui? Moi, je trouve ça tordant. C'est curieux ! Dieu sait que je ne suis pas un artiste ; mais à vivre dans ce jardin-là, ma parole d'honneur ! ces travaux finiraient par m'intéresser.

Ce que j'ai vu surtout, dans Rome, ce sont les églises ; elles sont toutes pareilles, et ne ressemblent guère à celles du Limousin. Elles sont grandes, hautes, pas obscures, avec beaucoup de peintures et parfois de jolis ornements, des mosaïques qu'on appelle. Il n'y a pas de chaises au milieu. C'est tout juste si on se rend compte qu'on est dans une église. Ça ferait des salles de fête magnifiques. La plus belle, parce que c'est la plus grande, c'est l'église Saint-Pierre, au-dessus d'une place très grande qui est la place Saint-Pierre et tout à côté du Vatican où demeure le pape.

J'ai visité le musée du Vatican, puisqu'il y a aussi un musée : c'est riche. Je ne peux pas tout me rappeler, il y en a trop. Les sculptures ne m'ont pas beaucoup étonné : ce sont à peu près les mêmes qu'on trouve dans tous les musées; un homme qui lance un disque, un autre qui est étouffé par des serpents. Il paraît qu'ici ce sont les premières faites et que ça leur donne du prix. Je veux bien, mais je ne vois pas la différence.

Par exemple, il y a des peintures qui sont jolies : des grandes peintures sur les murs, tout à fait douces et jolies, du peintre Raphaël. Et dans une chapelle qu'on appelle la Chapelle Sixtine, une espèce de grand mur peint par Michel-Ange à vous donner le froid dans le dos.

A côté du Vatican, il y a le trésor de Saint-Pierre. Ah ! mon ami, comme vêtements, comme chandeliers et comme vases d'or, qu'est-ce qu'il y a là? Pour des millions !

Ce que j'ai trouvé de plus beau, c'est un petit vase bruni sans ornement aucun, qui servait dans les caves quand on torturait les chrétiens. Ça m'a ému de voir ça.

J'ai vu aussi, dans une autre église, une statue du Petit Jésus qu'ils appellent le Bambino, pas très très belle, mais bien curieuse. Ceux qui ont des enfants malades viennent la visiter ou peuvent même la faire porter chez eux. Ensuite, comme récompense, ils lui donnent des bijoux qu'ils posent sur elle, de sorte que sur cette petite statue, on voit des bracelets, des montres, des pierres précieuses, tout un bazar. Je trouve ça curieux.

En sortant de cette église-là, nous étions sur le Capitole, qui est la place la plus connue qu'on connaisse. Dans le temps, il n'y montait que les généraux qui avaient gagné la guerre. Elle n'est pas bien grande, mais ça domine tout, avec, dans le milieu, un général en bronze sur son cheval.

L'endroit était bien choisi. A côté, on voit une louve et des aigles en vie, qu'on garde là non pas pour la curiosité, comme au Jardin des plantes, mais pour le souvenir, parce que ce sont les animaux qui représentent Rome.

Et c'est un peu plus loin, tout à coup, au détour d'une rue, que nous avons vu à nos pieds, en bas de la colline sur laquelle nous étions, un grand champ couvert de colonnes, de portiques et de grands pans de murs. C'est le quartier le plus abîmé, qu'on appelle le Forum, et c'est là que les Romains vivaient. Je ne sais pas beaucoup l'histoire. Mais quand même, ces Romains, depuis le temps qu'on en parle, c'est intéressant de voir l'endroit où ils vivaient. Et ces ruines-là, rassemblées comme elles sont, ont bien l'air encore d'être le reste d'une ville, et d'une très grande ville, bien que ce ne soit pas fort étendu.

Elles ont l'air de garder quelque chose. Elles ont l'air d'être une église.

Après, on a vu le Colisée qui est un cirque immense, et des arcs de triomphe et une pyramide, et les Thermes de Caracalla, qui sont des espèces de bains douches où tout un corps d'armée pourrait passer ensemble. Ces Romains étaient de rudes hommes.

Puis, en auto, on m'a mené dans la campagne romaine, sur une route qu'on appelle la « Via Appia ». Partout, dans la plaine, jusqu'aux collines, tu aperçois des morceaux d'arches ou de travaux de pierres. Et le long de cette route qui s'en va toute droite, des restes de tombeaux. Il y en a un qui est une grosse tour et qui ne sert que pour une seule femme.

Ainsi, avant d'arriver dans cette ville, on avait passé la revue de tous ceux qui étaient puissants. C'est une idée pas ordinaire.

Ces Romains voyaient grand et ne regardaient pas à leur peine. Qu'est-ce qu'ils auraient fait s'ils avaient eu l'électricité et la vapeur?

Somme toute, dans cette Rome, j'ai vu beaucoup de belles choses et qui m'ont étonné. Mais ce que j'y ai encore le plus remarqué, c'est la beauté des femmes. Elles vous ont toutes, ces femmes-là, de belles figures régulières avec des yeux noirs, tu ne peux pas savoir comme ils sont grands! Et gracieuses! même celles qui ne sont pas belles, elles sont belles tout de même.

Ce que j'en dis, c'est en tout honneur. Je ne suis qu'un soldat qui passe. D'ailleurs, étant marié, je ne veux pas tromper madame Poulot. Mais je dis que ces femmes-là, c'est agréable de les voir se remuer dans leur belle ville dorée par tant de vieux soleil.

Où c'est le plus beau, c'est le soir, quand le soleil du jour dore encore plus les murs. On dirait qu'il entre dans la pierre. C'est malheureux de ne pas savoir dire comme c'est beau.

***

Après ce voyage-là, on avait un peu le cafard en remontant sur la montagne : ça nous dégoûtait de ne plus voir ces belles choses. Mais comme nous arrivions en haut, voilà que je rencontre un artilleur qui me raconte que la veille on voyait Venise. Ah ! il tombait bien ! Qu'est-ce que je lui ai répondu !

Mais alors, il se tourne et me dit en me tendant une lorgnette qu'il portait : « Regarde-la. » J'ai regardé, et je l'ai

vue. J'ai vu, au fond de notre plaine, une large bande toute bleue, qui était de la mer et qui s'étendait à droite, et qui s'étendait à gauche et qui reprenait encore derrière, vers l'horizon, avec, juste au milieu, une grande ville toute rose, ses campaniles, ses dômes, et qui, légère, légère, flottait là-dessus, si ce n'était pas dans le ciel.

Il me semblait que je rêvais. J'ai vu là ce que je croyais qu'on ne pouvait pas voir.

Il y a des belles choses sur le monde.

LOUIS LEFEBVRE

LE HAREM ENTR'OUVERT[1]

MŒURS MAROCAINES

VI

LE PÈLERINAGE DE LA PAUVRE FATIME

Courbée en deux, Fatime lave à grande eau les mosaïques du patio. Ses jambes brunes, nerveuses, cerclées aux chevilles de tatouages, sortent jusqu'aux genoux des haillons trop courts dont elle se drape. Ses bras fermes et bien musclés s'activent sans relâche au-dessus du sol. Tous les matins Fatime parcourt la maison du haut en bas, l'échine ployée, comme une bête, pour accomplir son humble besogne. Le reste du temps, elle travaille dans une *sania*[2] voisine, au compte d'un cultivateur.

Fatime sent l'étable, la terre et la sueur ; ses loques blanchâtres ont pris, à la longue, la couleur du sol qu'elle entretient. Elle garde presque constamment l'attitude des quadrupèdes, et lorsqu'elle se redresse on est tout étonné de lui voir enfin celle d'un être humain.

Pourtant Fatime n'est point une esclave. C'est une femme libre, et c'est même une pèlerine, — Allah pardonne ses fautes ! — qui se dirige vers la sainte ville du Prophète.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er et du 15 avril et du 1er mai 1919.

2. Verger situé en dehors des murs.

Certes Fatime est encore à des milliers et des milliers de kilomètres de la Mecque ; et son humble cerveau se refuse à concevoir pareille distance. Elle sait seulement que c'est loin, très loin, tout au bout de la mer qu'il lui faudra longer pendant d'innombrables années, en des pays toujours plus inconnus, où les musulmans, ses frères, ne comprennent même plus son rude idiome du Sous. Et lorsqu'elle arrivera enfin en la ville de Notre Seigneur Mohamed, — qu'Allah lui donne la bénédiction et le salut ! — Fatime sera très vieille et lasse, tout près de la mort.

Mais rien ne la décourage, et son esprit, son cœur, sa volonté, sont inlassablement tendus vers l'est sacré, but de ses efforts. C'est que Fatime est soutenue par une ardeur plus grande que la foi. Fatime est une pèlerine d'amour maternel. Elle va rejoindre sa fille Hadda, prunelle de son œil droit.

Voici trois ans que Hadda partit pour la Mecque, au lendemain de ses noces avec le pieux Lhaoussine Mtouggi. Depuis lors Fatime est sans nouvelles de son enfant ; il ne lui est pas même arrivé l'odeur d'une lettre.

Pourtant Lhaoussine et Hadda n'avaient point quitté Taroudant sans esprit de retour. Dès l'instant où Fatime avait vu sa fille s'éloigner sur sa mule, avec la caravane, pour gagner le port d'embarquement, elle avait vécu dans l'attente résignée de leur future réunion. Vers le *Mouloud* [1] le bateau ramena la troupe des pèlerins qui s'éparpilla dans le pays. Chacun regagnait son village, tout heureux de la vénération nouvelle qu'on lui témoignait. Il en était parti sept de Taroudant, il n'en revint que quatre. Le plus âgé, le *hadj* [2] Hammou était chargé d'apprendre à la vieille Aïcha que son fils avait succombé dans Médina la Sainte, et à Fatime, que ses enfants s'étaient installés à la Mecque pour y vivre et y mourir pieusement, à l'ombre de la grande mosquée.

Les deux femmes poussèrent de longs cris tragiques et se déchirèrent le visage à coups d'ongles.

— Allah est grand ! — dit le hadj Hammou à la vieille Aïcha ; et il fit honte à Fatime de se lamenter ainsi d'une

1. Anniversaire de la naissance du Prophète.

2. Titre donné aux musulmans ayant fait le pèlerinage de la Mecque.

séparation bénie du Seigneur, et qui était pour sa fille un gage de félicité.

Fatime l'écoutait, hébétée. Elle comprenait une seule chose, c'est qu'elle ne verrait plus jamais sa petite Hadda, son unique joyau, et qu'il lui faudrait mourir loin d'elle, seule et misérable. Elle se demandait aussi comment elle vivrait à présent, car Hadda était une fileuse habile, et l'argent n'avait point manqué tant qu'elle était restée chez sa mère.

La dure réalité ne permit point à Fatime de s'endormir en son chagrin. Elle était forte et jeune encore, ayant à peine dépassé quarante ans ; elle trouva vite à se louer chez un cultivateur qui l'employait toute la journée aux plus rudes besognes, et lui donnait en échange une maigre pitance.

Pourtant lorsque Fatime, pliée en deux pour sarcler, modulait une vieille complainte berbère, sa voix rauque se brisait parfois en un sanglot, au souvenir de l'absente ; et son cœur était tellement rétréci de tristesse qu'elle ne voulait plus aller aux noces, et fuyait, farouche, la société des mères heureuses. Elle n'avait de goût que pour la vieille Aïcha dont le fils était mort durant le même voyage, et avec laquelle, sans cesse, elle ressassait la commune douleur.

Une seule chose soutenait encore la pauvre Fatime, un espoir fou, sans fondement : celui de voir rentrer ses enfants avec le prochain pèlerinage. Lorsque revint l'époque du *Mouloud* elle partit à pied pour Mogador. En cours de route elle rencontra une caravane qui la recueillit pour aider au soin des bêtes, et elle fit ainsi, à dos de mule, une partie du trajet. Néanmoins elle arriva trop tard pour assister au débarquement. Les pèlerins avaient déjà quitté la ville, mais l'un d'eux, attardé, lui affirma que ses enfants n'en faisaient point partie.

Fatime erra tout le jour dans le port, suppliant les marins de la prendre sur leurs vaisseaux pour faire les gros ouvrages, et de l'emmener à la Mecque. Mais ils la repoussaient, impatientés, la croyant folle. Seul un vieux débardeur eut pitié de sa peine.

— Ma fille, — lui dit-il, — on ne peut aller sur ces bateaux sans payer, et je vois bien que tu n'as pas d'argent. Du reste je sais qu'ils ne partent pas pour notre sainte ville, mais pour

des pays roumis où tu n'as que faire. Retourne dans ta demeure, il n'est pas bon qu'une femme voyage seule, le Seigneur te tiendra compte de ton intention.

Alors Fatime lui confia son chagrin et lui fit part d'une étrange et soudaine résolution :

— Puisqu'il en est ainsi, j'irai sur mes jambes à travers le pays, et s'il plaît à Dieu, je rejoindrai ma fille.

— S'il plaît à Dieu !

— Dis-moi, quel chemin dois-je suivre?

— Il faut te diriger de ce côté, — dit le vieillard en montrant le nord, — ne t'écarte pas du rivage. Que ton voyage soit béni !

Et Fatime partit, suivant ce conseil. Depuis deux ans, elle remonte la côte, de port en port. Lorsqu'elle a gagné quelque argent pour ses travaux, elle s'engage dans une caravane qui l'emmène plus loin, à dos de chameau, de mule, ou simplement à pied. Elle a séjourné ainsi à Saffi, à Mazagan et à Casablanca, cette étrange et terrible ville pleine de roumis et de voitures mécaniques qui l'affolaient.

A présent elle est arrivée à Rabat où l'on gagne beaucoup d'argent au service des Nazaréens, et où les maisons surgissent du sol comme les iris au printemps. C'est une compatriote, retrouvée par hasard, qui l'a engagée à travailler chez nous. D'abord Fatime ne voulait pas, pleine de frayeur et de honte. Puis l'exemple de Sfiia, la négresse, et l'appât de gain l'ont décidée... Elle s'est rassurée peu à peu et a compris que les roumis ne sont pas méchants. Souvent elle me parle de Hadda « sa petite fleur, son pigeon, son jeune faon », à qui elle avait donné « tout ce qu'il y a de blanc dans son cœur ».

— Oh ! Allah ! je suis si lasse de ne savoir rien d'elle !

Et les larmes coulent sur son visage ravagé...

— Si tu veux, Fatime, — lui proposai-je, — ton maître écrira une lettre à Lhaoussine. Tu dois avoir son adresse là-bas.

— Que la bénédiction d'Allah soit sur toi ! Qu'il te donne un enfant pour réjouir ton existence !

Mais lorsqu'il fallut dicter sa lettre, Fatime eut de la peine à réunir ses idées. On parvint cependant à rédiger un message contenant ce qu'elle désirait :

« A sa seigneurie, l'élevé, le pieux pèlerin Lhaoussine Mtouggi. Que Dieu le fortifie à jamais !

» Amen !

» Après le salut, sache que je ne suis pas consolée de votre absence, et que tous les jours je pleure en pensant à ma fille Hadda. Je suis partie depuis beaucoup de mois et voici déjà trois fêtes du *Mouloud* que j'ai célébrées en dehors de ma maison. Sache que je suis partie dans le but de me rendre à la Mecque et j'y arriverai s'il plaît à Dieu ! bien que je n'aie pas d'argent pour le bateau.

» Écris-moi à l'adresse que je te donne car je resterai encore quelques mois dans cette maison, s'il plaît à Dieu ! Sur toi et sur ma fille Hadda, — qu'Allah vous protège et vous sauve ! — le salut complet de celle qui se confie en son Dieu.

» FATIME MOHA »

Dès que la lettre fut partie, Fatime me demanda chaque matin si nous avions reçu des nouvelles. Mais des semaines et des mois passèrent et la réponse n'arriva point. Fatime attendait toujours sans se lasser, alors que nous avions compris depuis longtemps qu'il n'y avait plus d'espoir... Et comme notre ami, Si Ahmed Es Slaoui, s'embarquait avec un nouveau pèlerinage, nous le chargeâmes secrètement de rechercher à la Mecque Si Lhaoussine Mtouggi et son épouse Hadda.

Fatime accumulait sans relâche, dans une vieille sacoche en cuir, les pesetas hassani [1] qui lui permettraient de continuer son voyage. Le sac était presque rempli lorsque revint le pèlerin Ahmed. Il nous conta ses étapes et ses émerveillements : Tunis la Verte, où il avait bu le café à l'ombre de la mosquée Halfaouine; le Caire, plein de lettrés et d'étudiants; Damas, aux souks innombrables. Mais il garda le silence sur Médine et la Mecque, dont il ne voulait pas décrire les merveilles sacrées à des Nazaréens [2]. Pourtant il nous dit :

— Je me suis informé là-bas de Si Lhaoussine Mtouggi, et j'ai su qu'il était mort, ainsi que son épouse, durant la grande

1. Monnaie marocaine.

2. Nom donné à tous les Chrétiens.

épidémie de peste qui fit tant de victimes. Qu'Allah leur donne la miséricorde !...

Quelques jours plus tard, Fatime nous faisait ses adieux :

— Une caravane qui se dirige vers Larache passera demain à Rabat. J'ai assez d'argent pour me joindre à elle. On me dit qu'il faut encore bien des mois afin de gagner la Mecque. Mais je reverrai ma petite Hadda avant de mourir, s'il plaît à Dieu !

— S'il plaît à Dieu !

Je ne pouvais tuer son unique espoir.

Et Fatime continue l'interminable pèlerinage dont elle n'atteindra jamais le but...

VII

ESCLAVAGE

Mouley Larbi ed Doukkali vécut heureux et libre jusque vers sa trentième année. C'est alors qu'il fut réduit en esclavage.

Certes ! Allah ne permit pas qu'un Chérif de si noble race connût la honte d'être mêlé au lamentable troupeau de ceux que l'on acquiert pour une somme d'argent.

Mouley Larbi reste un homme considéré; les gens s'inclinent toujours très bas sur son passage, et, dévotement, lui baisent l'épaule. Cependant nul n'ignore qu'il n'est plus qu'un esclave — l'esclave humble et soumis de son épouse, Lella Rita, sœur du Sultan.

Il n'avait jamais songé à une telle union, étant de cœur simple et modéré dans ses ambitions. Il savait aussi la distance qui sépare un aîné de son cadet, et qu'il ne convient pas à celui-ci d'aspirer aux mêmes honneurs. Mouley Larbi fréquentait peu Mouley Ben Naceur, son frère de quinze ans plus âgé et né d'une autre mère. Il ne manquait pas de lui témoigner un grand respect, bien qu'ayant été dépouillé par lui de sa part d'héritage paternel.

Mouley Larbi vivait en sage dans ses terres des Doukkala ; uniquement occupé de ses troupeaux, de ses récoltes et de ses livres. Car, de ses études à Karaouïne, lors de sa jeunesse, il gardait un goût très vif pour les textes saints.

Le faste de son frère et la haute situation qu'il occupait au Maghzen, ne parvenaient point à troubler la quiétude du Chérif campagnard.

Grâce à sa naissance, à sa richesse et à son esprit astucieux, Mouley Ben Naceur était devenu le favori du Sultan qui, pour le mieux distinguer, lui donna en mariage une de ses filles, Lella Rita. Il en avait eu deux enfants.

L'éclat de leurs noces, les trésors dont la princesse emplissait la demeure conjugale, hantèrent longtemps les imaginations, et l'enfance de Mouley Larbi en avait été émerveillée comme d'un conte. Un reflet de cette gloire l'auréolait dans sa retraite, bien qu'il ne songeât point à s'en prévaloir.

Après des années de splendeur, la destinée de Mouley Ben Naceur fut accomplie. Lella Rita devint veuve.

Un autre sultan régnait, dont elle était la sœur préférée. Il s'inquiéta tendrement de son sort. Lorsque fut écoulée la période consacrée aux lamentations et au deuil, il lui dit :

— O ma sœur ! Il n'est pas bon qu'une femme vive dans la solitude. Cesse donc de pleurer un époux respectable — Allah l'ait en sa miséricorde ! — pour arrêter ton choix sur un autre Chérif. Je n'ai pas voulu prendre une résolution sans te consulter, car je te sais prudente et pleine d'entendement. Je m'en rapporterai donc à ton désir, et je ne doute pas qu'il soit excellent.

Puis il lui cita plusieurs personnages, tous plus riches et considérés les uns que les autres, pouvant aspirer à l'honneur de partager sa couche.

Mais Lella Rita secouait la tête, indécise. Elle répondit :

— O notre Maître ! Permets-moi de faire tout d'abord les prières du parti à prendre. Je te donnerai ma réponse dans quelques jours.

Elle se mit à jeûner et à exécuter les pratiques pieuses prescrites en pareil cas. Lorsque revint le Sultan, elle lui dit :

— Allah inspira mon cœur et me révéla le mariage que je dois contracter. S'il plaît à Dieu et à sa volonté, ô notre

Maître ! j'épouserai mon beau-frère Mouley Larbi ed Doukkali.

Le Sultan conçut un extrême étonnement de cette décision. Il n'ignorait pas la vie retirée du Chérif et ne pouvait comprendre que sa sœur lui accordât la préférence sur tant d'autres plus riches et plus dignes d'elle par leur éclat. Néanmoins, devant la ferme volonté de la princesse, il céda, puisque après tout Mouley Larbi pouvait par sa naissance accéder à cette union.

Un Vizir traversa le pays avec une nombreuse escorte, pour l'informer de l'honneur qui lui était échu.

A cette nouvelle, Mouley Larbi sentit sa raison vaciller, et le jour s'assombrit devant ses yeux. Mais il retint toute parole désordonnée, de crainte de trahir le trouble extrême qui agitait son âme.

— Entendre c'est obéir ! — répondit-il.

Puis il prit soin que ses hôtes fussent traités avec magnificence, et il ne se retira qu'ensuite en ses appartements pour se livrer au désespoir.

Son épouse, Lella Aïcha, le voyant au comble de l'affliction, sans en connaître la cause, essayait en vain de le consoler.

— Un malheur te frappe donc, ô mon seigneur le chéri? — demandait-elle, — et ne puis-je l'alléger? La sécheresse compromet-elle tes récoltes?... Les Berbères sont-ils venus rafler nos troupeaux?

— Hélas ! — répondit avec abattement Mouley Larbi — ce n'est rien de tout cela ! ô fleur de mon jardin ! délice de mes jours ! sache que le Sultan m'a désigné pour épouser sa sœur Lella Rita, veuve de Mouley Ben Naceur !

Alors Lella Aïcha se mit à gémir et à déchirer ses vêtements, car l'adversité dépassait les bords de la coupe où elle allait s'abreuver. Elle prévoyait que la princesse n'accepterait jamais une co-épouse et que son propre bonheur serait le prix dont Mouley Larbi payerait cette éclatante union.

Lui aussi versait des larmes amères. Il songeait tristement à tout ce qu'il devrait abandonner : sa vie champêtre et plaisante, son pays des Doukkala, son repos et surtout la colombe tant aimée, la belle au corps souple et flexible comme le fût d'un palmier.

Mais on ne refuse pas une sœur du Sultan !

Et l'époux pleura toute la nuit auprès de l'épouse, sans ajouter de paroles superflues.

Dès le lendemain il prépara son départ, choisit un intendant et s'en fut chez le cadi pour répudier, ainsi qu'il convenait, Lella Aïcha, sa charmante. Il ne le fit point sans lui accorder généreusement une partie de ses biens, en sorte qu'il se trouvait presque pauvre au moment de contracter une impériale alliance.

Le mariage n'en eut pas moins lieu, à Fez, avec tout le luxe désirable, — Lella Rita était fastueuse et pleine de vanité. Ayant été l'épouse déférente d'un puissant, ce ne fut pas sans raison qu'elle désigna pour lui succéder le modeste chérif. Elle se félicita de le trouver, — suivant sa réputation, — jeune, vigoureux et plus beau que la lune à son apogée.

Mais pour ce qui est de Mouley Larbi, il n'en fut pas de même. L'arousa avait une taille épaisse, des traits rudes, et le charme de sa jeunesse datait d'un autre règne... Il s'efforça néanmoins de la contenter, car il était fort pénétré de l'honneur qu'elle lui avait fait en le choisissant.

Après les fêtes, qui furent longues et splendides, ils entamèrent leur vie conjugale. C'est alors que le Chérif perçut la qualité de son destin. Il habitait un palais rutilant de peintures et d'ors, aux vastes cours pavées de marbres, aux jardins enchanteurs entre les murs. D'innombrables esclaves s'empressaient à le servir et lui témoignaient un excessif respect. Elles ne pénétraient jamais dans la pièce où il se trouvait que prosternées, se traînant sur les genoux et les mains, selon la coutume des maisons impériales. Les repas se succédaient, abondants et délicieux, les chambres étaient garnies de sofas, de tentures et de tapis.

Pourtant Mouley Larbi, au milieu de cette prospérité, se sent plus misérable que le dernier des mendiants, plus asservi que les négresses rampant à ses pieds...

Lella Rita, seule, règne en la demeure. Elle entend que son époux se plie, comme les autres, à son despotisme. Elle ne l'autorise pas à donner un ordre, elle contrôle ses actes, fait espionner ses sorties... Le Chérif se révolta tout d'abord contre cette tyrannie, mais Lella Rita s'en plaignit au Sultan. Et

le souverain fit entendre à l'époux rebelle qu'il pouvait choisir entre une existence dévouée à la princesse, ou une discrète suppression qui permettrait à celle-ci d'élire un mari plus souple...

Mouley Larbi n'a plus de recours qu'en Dieu. Il répète, en s'efforçant d'atteindre la résignation :

« Chacun porte sa destinée attachée à son cou. Je me réfugie en Toi, ô Clément ! ô Miséricordieux ! »

Lella Rita le tient courbé sous un joug d'autant plus impitoyable qu'elle l'aime. Elle s'est prise d'une ardente passion pour ce jeune homme qui réjouit sa maturité. Elle le veut sans cesse à ses côtés, elle sollicite les brûlantes déclarations.

Que d'artifices elle emploie pour lui plaire ! Que de bijoux chargent ses épaules !

Des Juives lui apportent chaque jour des onguents, fabriqués par les sorcières, dont elle espère ranimer sa beauté. Les marchands de la kissaria lui adressent leurs brocarts aux arabesques brillantes, leurs sebenias bariolées et lourdes, leurs mousselines les plus impondérables.

Et c'est le rouge ! et c'est le kohol ! et ce sont les essences précieuses ! et les caftans magnifiques ! et les joyaux de sultane !

Et c'est néanmoins la vieille épouse, brèche-dents, obèse et malodorante.

Pauvre Mouley Larbi !

Malgré sa bonne volonté, Lella Rita devine une contrainte dans ses caresses, des réticences à ses flatteries, une lassitude sous ses transports... Mais elle a un sûr moyen de l'en châtier.

Ces jours-là, les esclaves n'apportent point de repas à Mouley Larbi. Et comme son amour-propre répugne à chercher ailleurs la pâture qui lui est refusée dans son logis, le Chérif attend, affamé, que l'épouse mette un terme à ses rigueurs.

Par une infortune superflue, la maladresse de son intendant dissipa tous ses biens. En sorte que Mouley Larbi, dans son apparente opulence, ne possède plus de quoi s'acheter un burnous, et ne peut attendre que de son épouse l'argent nécessaire à ses moindres dépenses.

Il n'a même pas la compensation d'oublier ses tourments entre les bras d'une jeune et tendre négresse. La farouche jalousie de Lella Rita veille sans trêve, et elle pousse la prévoyance jusqu'à ne s'entourer que d'esclaves dont les visages de poix mettraient en fuite le diable lui-même.

L'unique plaisir qui reste au Chérif est de participer à ces réunions de lettrés, — ses anciens compagnons de jeunesse, — où l'on boit beaucoup de thé, tout en reprenant les vieilles et puériles controverses inlassablement passionnantes pour les générations et les générations :

Doit-on recommencer la prière lorsqu'on s'aperçoit qu'on avait un pou sur son vêtement?

Est-il permis d'accompagner le cercueil d'un libertin?

Le jeûne du Rhamadan est-il rompu par les fileuses qui réunissent les brins de lin entre leurs lèvres?

Chacun donne son avis avec courtoisie et cite l'opinion des savants illustres et des commentateurs. Une paix reposante emplit les mesrias où l'on s'assemble. Les matelas, un peu durs et plats, sont enveloppés d'étoffes très blanches ; des nattes de jonc, faites à Salé, recouvrent la chaux des murs, les livres et les papiers s'empilent dans un coin de la chambre. Quelquefois une douce et fauve tourterelle roucoule dans sa cage, et la boule d'un basilic jette une fraîche note de verdure. Car ces doctes personnages ont gardé leurs goûts d'étudiants.

Au printemps, ils aiment à s'assembler dans les vergers en fleurs étagés sur la colline. Ils continuent à discuter l'excellence des prières surérogatoires, tout en humant délicieusement le parfum des roses et des orangers dont le vent secoue les pétales sur leurs genoux.

En l'une de ces réunions, plus plaisante encore que les autres, ils firent venir des cheikhats habiles à jouer du luth, du tambourin et du gumbri. Elles chantèrent d'amoureuses chansons :

O gens! qui dira les tourments endurés
En l'absence d'une belle aux cheveux musqués?
Le brasier de ses yeux enflamma mon cœur,
La souplesse de sa taille égara ma raison!

Mais vint mon amie. Et avec elle
Le contentement des désirs et le bonheur de l'esprit!
Le barbier des tatouages avait tracé les ornements
Et les dessins que j'aime sur les mains de ma gazelle.

Moins étincelante était la lumière des flambeaux,
Moins brûlante en était la flamme,
Moins consumée la cire de leurs cierges
Que ma belle ardente et langoureuse...
O gens! qui dira les délices de cette nuit?

Les voix se faisaient plus enchanteresses à mesure que s'effaçait le jour. Il y eut un festin et des jouissances délectables... Dieu seul distingue toutes choses à travers le voile des ténèbres...

Les lettrés, s'étant divertis extrêmement, se promirent de renouveler leur plaisir en une prochaine réunion.

Mais ce jour-là on attendit en vain Mouley Larbi pour commencer le repas sous les orangers. Ses amis inquiets lui dépêchèrent le notaire Si Saïd.

— Qui est là? — demanda une esclave à travers la porte.

— Ouvre !

— Que s'ouvrent devant toi les portes du paradis ! — répondit la négresse sans ébranler celle qui les séparait. — Que désires-tu?

— Porte à ton maître le salut de ses compagnons et informe-le de notre impatience à jouir de son estimable présence en l'arsa du Faki Mokhtar ben Mohammed.

L'esclave revint au bout de quelques instants et dit :

— Le Chérif te remercie et te salue. Il te prie de l'excuser auprès des lettrés de l'impossibilité où il se trouve d'aller les rejoindre. Car notre maîtresse ayant fait fermer toutes les portes de cette maison, et les clés étant en sa possession, il ne saurait aujourd'hui, pas plus que moi, en sortir. C'est pourquoi il te demande de lui pardonner s'il ne peut non plus te recevoir, et il vous souhaite à tous, pleine de contentement et de félicité, cette journée qu'il eût aimé passer avec vous. Et le salut !

Le notaire s'en fut en songeant à l'étrange aventure du Chérif prisonnier.

Et il remerciait le Rétributeur de n'avoir fait de lui qu'un simple mortel et de lui avoir donné une femme comme les autres — que l'on enferme soi-même et que l'on fustige à son gré, selon le droit naturel des maris.

VIII

AMMBEUR LA FAVORITE

Certes, Allah s'était montré généreux envers sa créature en conduisant Ammbeur chez Si Othman el Arfaoui, l'homme pieux. Et bien qu'elle ne fût qu'une esclave, ses jours s'écoulaient tièdes et limpides derrière les hauts murs blancs qui séparaient cette demeure du reste de l'univers. Pourtant, elle avait été volée très loin, dans le Sous, alors qu'elle accomplissait à peine sa deuxième année.

Lella Myrrah l'éleva presque maternellement avec ses deux filles, et Si Othman lui témoignait une hautaine mansuétude. Dans la maison, chacun l'aimait pour sa gaîté, sa douceur et sa grâce ; depuis qu'elle était nubile, son visage revêtait une grande beauté.

Celui qui verra Ammbeur sera ensorcelé, car sa chevelure noire et soyeuse recouvre ses épaules ; ses yeux sont langoureux comme ceux de la gazelle ; ses lèvres rouges s'ouvrent dans un sourire sur une rangée de perles, et ses sourcils ressemblent aux *noun* tracés par un habile calligraphe. Elle est fine et brune, d'un brun exquis se rapprochant de la couleur ambrée. Ammbeur [1], tu es bien nommée... Celui qui te possédera, ses blessures guériront, ses tourments seront oubliés... A ton poignet est un tatouage délicat ; tes membres sont de beaux cierges lisses et les seins font saillie sur ta jeune poitrine, telles les pommes des pays chrétiens.

Ammbeur est une rose épanouie dont nul encore n'a froissé les tendres pétales. Déjà Oum Keltoum et Mina, ses compagnes d'enfance, ont quitté la demeure paternelle au milieu

1. Ambre.

du brillant cortège des noces. Ammbeur s'est réjouie, sans les envier, car elle sait que l'esclave n'est pas destinée au lit d'un époux... Elle ignore seulement si le maître l'appellera un soir auprès de lui, ou si elle est réservée à l'inexpérience de Si Mohammed, le fils aîné, dont la quatorzième année s'accomplira au Ramadan. Elle se confie en son Dieu, elle vit insouciante et joyeuse...

Un hôte est entré dans la maison : Si Driss el Gagdadi vient de Fez ; on dit que des affaires importantes l'appellent à Rabat, où il veut s'installer, et le maître en témoigne une grande joie, car Si Driss est l'ami cher de sa jeunesse, alors qu'ils étudiaient tous deux à Karaouïn [1].

Il l'a installé dans la plus belle salle du *menzah*, et les femmes s'ingénient chaque jour à cuire des repas succulents pour celui qui honore leur demeure. Lorsqu'il traverse le patio, elles laissent retomber en hâte les rideaux de leurs chambres afin de n'être point aperçues, mais leurs yeux curieux épient Si Driss à travers la mousseline, et elles interrogent avidement les esclaves qui servent les repas au maître et à son ami.

— C'est un homme solide, au teint blanc, — rapporte Messaouda, la négresse.

— Il est rassasié [2], — déclare Yasmin.

— Une barbe bouclée décore son visage, — dit Mbilika.

Ammbeur se tait, volontairement affairée à nettoyer la *merfia*. Pour la première fois de sa vie, elle sent la pudeur de son visage, car Si Driss la contemple avec des yeux d'extase, et, bien qu'il s'observe et dissimule, elle devine constamment le regard de l'hôte glissant vers elle... Toute sa jeunesse a frémi à cet appel muet ; Ammbeur pense longuement à Si Driss, la nuit...

Deux semaines plus tard, Si Driss el Bagdadi quitta l'hospitalière demeure de son ami pour s'installer dans celle qu'il venait de louer à un riche Rbati [3], et la vie perdit son goût pour Ammbeur.

Les jours rampaient, mornes et longs sous un ciel sombre.

1. Université religieuse de Fez.
2. Riche.
3. Habitant de Rabat.

Après la sécheresse de l'été, les premières averses noyaient la ville ; et les retardataires qui n'avaient pas encore fait reblanchir leurs murailles, déménageaient en hâte les chambres inondées. Mais tous se réjouissaient et bénissaient la pluie, — présent d'Allah, — qui apporte l'abondance et la prospérité.

Puis, le soleil reparut, les esclaves coururent aux terrasses pour étendre le linge et disposer tomates et piments qu'il fallait sécher en vue de l'hiver. Elles se pressaient, bavardes et joyeuses. Ammbeur riait avec elles le cœur mordu par un secret tourment, lorsque le maître la fit appeler.

— Tu vas nous quitter, — lui dit-il, — car je t'ai donnée à Si Driss el Bagdadi, mon ami. Sa maison [1] est restée à Fez, il lui faut une compagne et tu lui plais... sois douce et travailleuse chez lui comme ici ; je n'ai jamais eu à me plaindre de toi, il en sera de même pour ton nouveau maître, s'il plaît à Dieu !

Ammbeur baisa la main de Si Othman, fit un paquet de ses caftans et revêtit son haïk. Son âme s'épanouissait voluptueusement, mais elle sut se répandre en larmes et en gémissements lorsqu'il lui fallut quitter Lella Myrrah et les autres femmes du logis. Les esclaves pleuraient aussi, tout en la jalousant au fond du cœur...

Ammbeur suit une vieille servante à travers les ruelles éblouissantes de la ville, elle songe à Si Driss et tout son être palpite de frayeur et de joie... Sa compagne s'arrête au fond d'une impasse, et heurte discrètement à une porte. Une négresse vient ouvrir et conduit Ammbeur à travers un vestibule sombre, au bout duquel tout à coup elle s'arrête, éblouie :

Le *riad* [2] s'étend inondé de soleil..., un gai soleil frais, pur, rajeuni, sur les plantes ressuscitées par les premières pluies.

Une odeur de sève, de terre humide flotte dans l'air, les feuilles bien lavées semblent heureuses. Les abeilles s'affairent autour des daturas, dont chaque fleur est une grosse cloche bourdonnante, et les jasmins touffus, pleins de nids, lancent vers le ciel des pépiements enivrés.

1. Ses femmes.
2. Jardin intérieur.

Les tuiles vertes, au-dessus des arcades, encadrent un grand morceau d'azur. Tout est harmonie, beauté, dans ce jardin bien clos et mystérieux au passant, qui ne peut soupçonner cette fête des arbres, des fleurs et des oiseaux derrière les murs blancs... Les allées de mosaïques luisent doucement entre les parterres. Les bananiers, les orangers, les géraniums, les rosiers s'enchevêtrent et se dépassent en une ruée sauvage vers la lumière et la vie. Après six mois d'implacable sécheresse, où ils agonisaient, ensevelis déjà sous la poussière rouge, la première pluie suffit à les ranimer. Ils respirent, ils se détendent, ils s'étalent délicieusement au soleil, ils poussent des feuilles et des fleurs nouvelles, ils arrondissent leurs fruits.

Le jardin accueille Ammbeur avec un visage riant que les grenadiers fardent çà et là d'écarlate.

— Sois la bienvenue chez moi, — dit Si Driss en avançant vers elle. Il mesure ses pas, il éteint le feu de ses yeux, mais une ardente rougeur brûle son visage, sa voix s'altère, ses mains tremblent, ses regards vacillent... et soudain, fou d'amour, il oublie sa contrainte et entraîne Ammbeur.

Ammbeur connut le goût de la félicité. Elle fut la sultane dont la beauté ensorcèle et provoque la démence, le Tasnin [1] où son maître ne pouvait se lasser de boire, le feu dévorant qui incendie et ne consume jamais... Dès qu'il apercevait sa belle aux prunelles agaçantes, aux paupières cernées de kahol, à la salive douce comme le miel d'un rayon encore scellé, Si Driss frissonnait et murmurait :

— Au nom d'Allah [2].

Elle eut des esclaves et des bijoux, des robes de brocart aussi somptueuses que celles d'une épouse de caïd, des plateaux d'argent chargés de verrerie pour le thé, des coussins brodés par les plus habiles *Mouallemat*, une machine chantante [3], et des pendules à carillons... Elle se promenait indolente et oisive à travers son jardin aux arcades festonnées, épiant les oiseaux, cueillant des fleurs pour les mêler à sa chevelure, s'amusant avec les négresses, d'un insecte ou d'une

1. Source du paradis.
2. Invocation que les musulmans prononcent avant toute action...
3. Phonographe.

goutte d'eau. Elle était douce et d'humeur égale, ne se disputant avec aucune femme, ne demandant jamais à sortir ni à monter aux terrasses. Et Si Driss la comparait en pensée à ses épouses de Fez, dont les voix furieuses, les revendications et les doléances affligeaient perpétuellement ses oreilles.

— Tu es ma plus aimée, — disait-il à Ammbeur, — mon repos et mon paradis... Si je te quitte, ma raison s'embrouille, et j'erre au milieu des souqs tel un corps dont l'âme est absente Les autres..., je leur envoie de quoi vivre dignement, et, certes ! je leur ferai la part « de Dieu » quand nous retournerons à Fez ; mais tu resteras toujours chez moi comme la lune parmi les étoiles.

Il en fit son épouse par contrat devant le Cadi, après la naissance d'un fils, et la *sebenia* des noces n'était pas encore usée lorsque l'enfant mourut. Ammbeur sut ne pas importuner Si Driss de son chagrin qui s'évanouit rapidement dans la joie inespérée d'une situation légitime. Elle n'avait pas profité, pour y atteindre, de l'empire qu'elle exerçait sur son maître, ainsi que le font tant d'esclaves favorites, car l'amour de Si Driss lui suffisait et elle n'était point ambitieuse. Mais le Seigneur la comblait de ses bienfaits, elle en ressentait une joyeuse fierté.

Deux ans s'écoulèrent ainsi, pleins de félicités, au cours desquels Si Driss el Bagdadi régla les affaires qui l'avaient appelé à Rabbat. Rien ne l'y retenant plus, il avait hâte de retourner à Fez, dans la maison de ses ancêtres, dont il parlait toujours avec attendrissement.

— Certes, — disait-il à Ammbeur, — tu n'y trouveras pas un *riad* plein de fleurs, ni des chambres blanches et neuves comme ici. Cette demeure est dans ma famille depuis plus de quatre cents ans.. J'en possède encore l'acte de vente signé par les adoul[1] du cadi Abd el Latif Bel Jiehd. Mais les pièces y sont fraîches, et tu pourras monter chaque soir à la terrasse, car elle est disposée de telle sorte qu'on ne l'aperçoit pas de la rue.

Il tâchait de tracer à Ammbeur une image séduisante de sa future existence. Pourtant, il n'était pas sans crainte en son-

1. Notaires.

geant à ses autres épouses et à la façon dont elles accueilleraient la nouvelle arrivante. Les querelles de Maléka et d'El Basoul avaient assombri sa vie ; elles étaient toutes deux d'humeur jalouse, acariâtre et criarde, mais il ne voulait pas les répudier car elles lui avaient donné plusieurs enfants, et il se souvenait de sa propre jeunesse livrée à la négligence d'une étrangère...

Si Driss adorait ses petits, encore qu'ils eussent fâcheusement hérité des caractères maternels. Il souffrait des rivalités qui les divisaient, eux aussi, et faisaient de sa maison un véritable foyer de discorde, malgré ses efforts pour y établir la justice et la paix.

Ammbeur devinait tout cela, malgré ses réticences, et songeait aux confidences qu'il lui avait faites aux premiers temps de leur amour; aussi envisageait-elle avec appréhension le prochain départ pour Fez... Ses longs yeux peints devinrent soucieux, l'attrait du voyage ne parvint même pas à les ranimer. Si Driss avait loué une automobile qui filait à travers le bled morne et désert, avec de brusques cahots. Les palmiers nains succédaient au palmiers nains; de loin en loin, on apercevait les tentes brunâtres d'un douar, on croisait des caravanes en semant la panique au milieu des chameaux.

Ils firent halte à Dar Bel Hamri, tristement accoupi au bord d'un Oued, puis à Meknès dont les terrasses grises et croulantes s'étagent sur un coteau. Ils furent reçus dans cette ville chez un ami de Si Driss, dont le palais merveilleusement orné de stucs ciselés, de peintures, de mosaïques dissimulait toutes ses splendeurs derrière des murailles dégradées, au fond d'une sombre et misérable impasse. Malgré l'amabilité de ses hôtesses, Ammbeur se sentait de plus en plus triste et dépaysée. La dernière journée du voyage augmenta son angoisse ; elle ne put retenir ses larmes lorsque Fez apparut dans le lointain, et elle les dissimulait à son époux derrière ses voiles en prétextant une grande fatigue.

La cité de Moulay Idriss somnole au milieu des montagnes, telle une perle dans sa coquille; les minarets émaillés d'émeraude et les peupliers fusent, très verts, au-dessus des terrasses; l'Oued scintille parmi les prairies et les arbres, et la vallée s'ouvre vers l'Ouest, immense, brûlée de soleil. Mais

Ammbeur ne voit que les maisons entassées, jaunes et grises, farouchement éteintes par une ceinture de remparts formidables, et son cœur est saisi d'effroi...

L'automobile s'arrête aux portes de la ville, il faut descendre à mule à travers des ruelles caillouteuses, enchevêtrées, sinistres. Le soleil ne s'y hasarde jamais, on aperçoit à peine ses reflets en haut des murailles lépreuses, dont l'humidité suinte goutte à goutte. La maison de Si Driss est située au fond de Fez-Bali [1], on y accède par un labyrinthe tortueux et noir, entièrement voûté, où les cavaliers s'aplatissent sur leurs montures pour ne pas se heurter aux poutres saillantes. Si Driss s'arrête enfin dans la nuit... Une porte s'ouvre :

— C'est là, — dit-il.

Une bouffée d'air moisi, malsain, nauséabond, frappe le visage d'Ammbeur ; le patio forme une sorte de puits autour duquel s'élèvent plusieurs étages. Les stucs engorgés de chaux ne sont plus que des yeux informes trouant les murs ; les balustrades de bois tourné se disloquent, pourries et vermoulues ; les escaliers tombent en ruines, des marches manquent, les plafonds se dégradent, quelques pièces s'effondrent... L'obscurité dissimule les ravages du temps, et la splendeur des boiseries peintes, des mosaïques aux tons atténués, des vieilles poutres sculptées, massives et brunes. La fontaine, merveilleusement décorée, gémit incessamment et l'eau débordante coule sur les dalles de marbre qui s'effritent...

Si Driss aime et respecte cette vénérable demeure où il est né, il est habitué à sa décrépitude et n'en voit pas les tares. Comme ses pères, il remet de jour en jour à la faire réparer ; quelques chambres restent habitables, cela suffit... Ammbeur n'avait pas prévu, malgré ses appréhensions, une aussi lugubre prison. Les images de son *riad* fleuri, aux murailles blanches, aux salles claires et neuves, se pressent dans sa tête tandis qu'elle contemple avec angoisse la sinistre cour noirâtre où elle devra vivre désormais...

El Batoul et Maléka, suivies de leurs esclaves, se sont précipitées à la rencontre des arrivants. Elles entourent Ammbeur, l'accablent de baisers et de prévenances. Le sourire est sur

1. Vieux Fez.

leurs lèvres et la haine au fond de leurs cœurs. Elles détaillent avec rage leur nouvelle co-épouse, dont la beauté dépasse toutes leurs craintes ; un serpent les mord et les torture... Comment lutter avec une pareille créature, dont les grâces ne sont certes point un présent d'Allah, mais un sortilège du démon ?... Elles ont compris depuis longtemps qu'elles se perdraient en témoignant leur ressentiment à la favorite trop aimée, et Si Driss se rassure devant l'accueil imprévu qu'elles font à Ammbeur.

Elles lui ont préparé la meilleure chambre, lui offrent le thé, l'entraînent à la terrasse où l'on rencontre les voisines accourues de tous les logis environnants. Ammbeur trouve ces femmes déplaisantes avec leurs joues molles et blanchâtres, leur aspect de larves vivant dans l'ombre, leur accent grasseyant, et cette mode ridicule de porter la *tfina* [1] haut troussée sur la croupe, au lieu de la laisser tomber, comme à Rabat, jusqu'au bas du caftan.

Une rumeur s'élève des ruelles invisibles et dénonce la proximité des Souks. Le chaos des terrasses et des minarets enchevêtrés grimpe à l'assaut des collines en une ruée fauve, et les montagnes semblent plus écrasantes de ce bas-fond. Quelques rayons de soleil dorent encore les quartiers hauts de la ville, tandis que l'ombre ensevelit Fer-Bali et la maison de Si Driss...

***

Depuis qu'elle vivait à Fez, Ammbeur avait perdu sa gaîté. Pourtant, El Batoul et Maleka la comblaient de prévenances hypocrites ; les esclaves s'empressaient à la servir ; Si Driss lui revenait chaque fois plus amoureux et plus ardent. Elle n'avait à se plaindre de personne et une lourde angoisse pesait sur ses jours...

— Si tu veux, — disait son mari, — je te ferai construire dans la Douh [2] une demeure cent fois plus belle que celle de Rabat.

Et il se complaisait en des plans dont l'exécution eût demandé bien des années.

1. Robe de dessus en mousseline.

2. Ville haute où les riches Fasi ont des demeures enfouies dans la verdure.

Les querelles avaient cessé dans sa maison depuis leur retour, El Batoul et Maléka oubliaient leur ancienne rivalité pour s'unir contre la favorite, et les négresses partageaient la haine sournoise de leurs maîtresses. Après avoir montré à Ammbeur des visages doux comme le miel, toutes ces femmes tenaient de longs conciliabules afin de la perdre dans le cœur de Si Driss.

— Vois comme nos *khelkhall* sont légers auprès des siens, — disait Maléka.

— Il lui a donné en secret des bracelets d'or qui valent au moins cent douros, — ripostait El Batoul.

— S'il va dans sa chambre, il vole ; pour venir aux nôtres, il se traîne...

— Que Dieu la maudisse et la rende stérile !

— Puisse la petite vérole trouer son visage et mettre la cécité en ses yeux !

Elles avaient essayé en vain les sortilèges les plus efficaces pour ramener à elles l'amour de l'époux. Si Driss mangeait impunément de la cervelle d'hyène dissimulée parmi les viandes ou revêtait ses burnous soumis aux fumigations de poil de rat orphelin, sa passion ne se détournait pas d'Ammbeur.

— Mon esprit s'embrouille comme les fils sur le métier du tisserand, — avouait Maléka devant l'insuccès de ses pratiques.

Une vieille esclave proposa :

— Si on faisait pétrir du couscous par les mains d'un mort. A El Ksar, où j'ai vécu jadis, les femmes employaient souvent ce moyen pour ranimer l'amour des maris oublieux...

Mais il fallait sortir pendant la nuit, et les co-épouses ne pouvaient s'y résigner. Elles convinrent d'habiller la négresse avec leurs vêtements, et de l'envoyer en leur nom composer le philtre infaillible.

... Messaouda gravit péniblement la colline où s'échelonnent les tombes; un jeune garçon la suit, portant une lanterne dont la lueur falote et jaunâtre rampe parmi les sépulcres et les herbes sèches ; mais déjà la lune apparaît au-dessus des montagnes, énorme et rouge comme un cuir teint. Elle éclaire le cimetière et le bordj massif, tandis que la ville dort dans l'ombre dense, au fond de la vallée.

— C'est ici qu'on l'a enterré ce matin, — murmure Ahmed en s'arrêtant auprès d'une pierre aussi vétuste que les autres. — Mais, par Allah, ô ma mère, laissons-le dormir en paix ! Qui sait si Azraël n'est pas déjà auprès de lui ?...

— Tais-toi, chien ! — riposte la vieille, — et accomplis ta besogne si tu veux que je te compte au retour les dix douros promis.

Ahmet est un pauvre diable, il ne possède que les dents qu'il a dans la bouche; l'attrait du gain l'emporte sur sa frayeur, et il se met à creuser la terre fraîchement remuée, tandis que la négresse murmure les incantations qui conviennent... Bientôt, le cadavre apparaît, enveloppé de son suaire. C'est un homme jeune encore, à barbe brune, dont la face à demi rongée par un mal, grimace d'un affreux rictus sous la clarté livide de la lune.

Messaouda s'accroupit auprès du trou béant, dispose sa farine et son *qessa* [1] puis, sans frayeur, elle tire le mort de sa fosse, et l'assied sur ses genoux.

— O ma mère ! O ma vie ! arrête-toi, il va parler... — s'écrie Ahmed, trembiant comme au jour de l'Evénement.

— N'agite point ta langue et passe-moi un peu d'eau, — répond la vieille, tout en pétrissant le couscous avec les mains du cadavre, qu'elle tient dans les siennes, par derrière.

— Que Si Driss El Bagdadi, mon maître, devienne docile entre les bras de ses épouses Lella El Batoul et Lella Maléka, comme tu l'es entre les miens, — répète-t-elle.

La lune s'est élevée parmi les étoiles, et Messaouda remarque avec crainte le dôme de Moulay Idriss qui surgit lumineux et verdâtre au-dessus de la ville noire ; elle y voit un mauvais présage, la terreur envahit son esprit, le froid du cadavre la pénètre, la face paraît s'animer sous les reflets lunaires, et soudain, le corps, gonflé par des gaz, tressaille sur elle avec un bruit sinistre...

L'esclave, que l'épouvante a glacée jusqu'au cœur, repousse brusquement son lugubre compagnon et s'enfuit à travers les tombes, mais ses vieilles jambes fléchissent, elle butte contre une pierre et s'affaisse... Ses lèvres, dont aucun son ne peut sortir, s'agitent en invocations désespérées. Elle se croit morte et prête à paraître devant le Seigneur Terrible, pour subir le

1. Pétrin.

châtiment. Le démon s'approche d'elle sous la forme d'un animal aux yeux ardents, un souffle chaud brûle son visage, le feu du *sakkar* [1] est allumé pour elle...

Au mouvement d'horreur qui la convulse, un chacal se sauve dans la nuit ; la vieille, redressée sur son séant, jette une longue clameur sauvage :

— Où es-tu, ma mère Messaouda ? — répond enfin la voix d'Ahmed. — Viens, je lui ai rendu la paix du tombeau, et j'emporte le couscous. Tu me payeras mes douros, mais par ma vie ! je ne recommencerais pas cela pour en gagner cent autres...

... Si Driss mangea le couscous et le trouva excellent, puis, insensible aux caftans neufs et aux maquillages de ses vieilles épouses, il rejoignit Ammbeur dans sa chambre et passa auprès d'elle une nuit fort amoureuse, car le souper avait été relevé de nombreuses et savantes épices.

La déconvenue d'El Batoul et de Maléka fut extrême. Elles s'étaient fort disputées les jours précédents pour savoir à qui le mari rendrait d'abord ses faveurs, et ne parvenant pas à s'entendre, elles avaient décidé de s'en remettre à la volonté d'Allah... Néanmoins, chacune avait rehaussé sa parure de tous les artifices propres à attirer l'attention de Si Driss, et comptait détourner sur elle seule les effets du sortilège. Elles ne pouvaient comprendre qu'un tel philtre restât impuissant... Elles regrettaient aussi les douros partagés entre Ahmed et Messaouda, et se les reprochaient avec une mutuelle aigreur.

— C'est toi, disait Maléka, qui a conclu ce sot marché.

— O Allah ! le mensonge sort de tes lèvres, car tu leur as toi-même remis ces dix douros.

— Pouvais-je faire autrement que de leur payer le prix que tu leur avais promis ?

— Tu n'as même pas attendu de savoir si le couscous était bon.

— Je tiens ma parole mieux que toi, fille de peu.

— Tes injures ne m'atteignent pas, mon père était caïd.

— Lui caïd !... caïd de sauterelles !

1. L'enfer.

Les querelles emplissaient de nouveau la maison. Si Driss, lassé par leurs cris, ne songeant même plus à leur faire la « part de Dieu ». Leur haine contre la favorite s'en accrut, et leurs visages se firent plus blancs à mesure que leurs cœurs devenaient plus noirs... Il fallait se débarrasser d'une rivale qu'on ne pouvait vaincre... Un matin Messaouda, désireuse de réparer son insuccès, dissimula une mixture d'herbes et de cheveux hachés menus dans la *harina* d'Ammbeur.

— Au bout de quelque temps, — disait-elle, — les cheveux gonfleront dans son cœur et l'étoufferont.

Les co-épouses, réconciliées par leur péché, épiaient anxieusement les résultats du maléfice. Et de fait, Ammbeur dépérissait, minée par une mauvaise fièvre. Elle n'avait plus de goût pour aucune chose, elle ne songeait même plus à se parer et portait des caftans salis et déchirés.

Il y eut des noces dans la famille et elle ne voulut pas s'y rendre !... Le moindre effort lui arrachait des gémissements...

— O Prophète ! — O Moulay Idriss !... que je suis lasse !... O mon malheur !... Mes os sont devenus plus mous que le beurre d'été !... O Allah !... O mon destin !

Ses yeux enfoncés dans leurs orbites se dilatent étrangement, ses jambes enflées ne la portent plus ; sa faiblesse est telle qu'elle ne peut même plus monter aux terrasses et traîne des jours lamentables dans la maison humide et pleine d'ombre.

Si Driss en a l'esprit perdu, il ne voudrait pas la quitter et maudit les voisines qui s'installent chaque jour auprès d'elle et lui interdisent ainsi l'accès de sa chambre. Elles plaignent la malade et lui conseillent mille remèdes inefficaces, puis elles se mettent à babiller comme les hirondelles de murailles à l'heure du Moghreb.

Ammbeur ne s'intéresse plus à leurs bavardages et se retourne sur sa couche sans trouver de repos... Le Seigneur l'a-t-il marquée pour mourir parmi ces étrangères ?... Combien Si Driss regrette amèrement de l'avoir amenée à Fez.

— Ah ! — dit-il, — l'air des montagnes est trop fort pour toi, habituée aux doux climats de la côte. S'il plaît à Dieu tu guériras au printemps, nous retournerons à Rabat dès que le bled aura séché.

Mais l'hiver se prolonge, interminable et froid ; la pluie tombe nuit et jour, bénie de tous, car elle promet des récoltes heureuses, et Ammbeur songe avec désespoir qu'elle n'atteindra pas la belle saison, trop lente à venir.

Malgré les tendres soins de son époux, elle languit et se meurt, l'âme oppressée d'une sombre angoisse. Ce qu'elle porte à sa bouche a un goût de fiel, et elle rejette toute nourriture en des vomissements.

— Si telle est la volonté d'Allah, laisse-la jeûner quelque temps afin de purifier son corps, — conseilla un « savant », ami de Si Driss.

Ce traitement parut réussir durant les deux premiers jours, les souffrances d'Ammbeur s'apaisèrent, mais sa faiblesse devint telle que l'esprit semblait prêt à quitter son corps.

— Il faut la ranimer avec du thé très fort, ordonna le «savant» .Et les tourments recommencèrent à tordre l'infortunée sur sa couche. El Batoul et Maléka la soignèrent avec un dévouement exagéré; Si Driss se repent de les avoir méconnues, et Ammbeur ne peut plus se passer d'elles. Nuit et jour, elles sont à son chevet, attentives à prévenir tous ses désirs. Chaque fois que la malade, tourmentée par une soif ardente, réclame à boire, elles préparent elles-mêmes du thé, sans épargner le sucre, et elles y mêlent traîtreusement un peu d'une poudre jaunâtre achetée au souk que l'on nomme *rahj* [1], pour activer les effets de la pâte magique.

— Le thé est amer à mes lèvres, — gémit Ammbeur.

Et Si Driss, qui sait le breuvage doux comme le miel du printemps, voit venir avec épouvante la séparation à laquelle il n'est pas préparé... Cette idée ne peut quitter son esprit, elle est cause de ses larmes abondantes et de ses nuits agitées.

L'état de sa bien-aimée empire de jour en jour ; des sommeils plus pesants que celui du tombeau l'accablent, dont elle sort sans retrouver son entendement. Elle dit des choses qu'Allah seul peut comprendre, et d'autres aussi qui jettent le trouble dans le cœur de son époux. Depuis longtemps, elle n'avait plus prononcé les paroles d'amour et de joie, et ce sont les souvenirs voluptueux de Rabat que le mal réveille

1. Arsenic.

en son cerveau.. Elle tressaille, elle tend ses bras décharnés, elle appelle Si Driss avec frénésie, elle frémit d'un imaginaire plaisir... puis elle retombe épuisée sur sa couche, et il la voit se débattre dans les tourments d'une lente agonie...

Il est affligé, dément, perdu. Dieu connaît l'éclat de son âme. Comment pourra-t-il supportér l'absence de sa belle aux regards affolants, de celle qui fut touchée par lui seul, dont le corps est brûlant et l'haleine plus parfumée que les fleurs du jasmin et de l'oranger ?...

Mais déjà, elle s'éloigne de lui... ses yeux ne reflètent plus aucune chose, ses membres se glacent, son souffle s'éteint... O Seigneur ! elle entre dans Ta Miséricorde !...

El Batoul et Maléka se griffent le visage à coups d'ongles et poussent des cris déchirants qui attirent toutes les esclaves.

Ainsi mourut Ammbeur, épouse trop aimée de Si Driss El Bagdadi, selon ce qui était écrit sur le livre de sa destinée.

A.-R. DE LENS

A TRAVERS LA FINLANDE

(JOURNAL D'UN COURRIER)

DE PÉTROGRAD A TAMMERFORS

Vendredi 1er février. — J'ai quitté Pétrograd le 1er février 1918 à 7 heures 40. Le contrôle des bagages et des passeports s'est fait sans incidents ni difficultés à la gare. Le passeport diplomatique et la feuille de courrier ont suffi ; aucune malle, aucun sac, aucune valise, rien n'a été ouvert ni visité. Il en a été de même à Bielostrov et à la station suivante, où un détachement de gardes rouges a procédé à une inspection des wagons.

Je suis arrivé à Viborg à midi. La garde rouge a fait évacuer mon wagon, nous en avons occupé un semblable : pas d'incident.

Arrivée à Kovla à 15 heures. Grand mouvement de gardes rouges ; on transporte des morts et des blessés. Des trains chargés de gardes rouges partent et arrivent ; les chauffeurs et les mécaniciens sont accompagnés, sur leurs locomotives, de gardes rouges armés, prêts à tirer.

A 18 heures 1/2, ordre est donné de nous transborder sur un train omnibus, et nous prenons place dans un fourgon avec nos bagages. Nous arrivons ainsi à quelque distance d'un pont qui a sauté ; le train nous dépose là jusqu'à 19 heures 12,

avec nos bagages le long de la voie ferrée. A la vérité, le pont a subi peu de dégâts, il aurait pu depuis longtemps être facilement réparé.

A 19 heures 30, arrive un train, il paraît que c'est le train n° 3, parti de Pétrograd je ne sais quand ; il nous prend avec nos bagages, il est plus que complet et nous amène à Rakilmaki à 23 heures. Nous passons la nuit au buffet de la gare.

Samedi, 2 février. — Départ de Rakilmaki à 19 heures 19. J'arrive à Toyala à 22 heures 1/2. Changement de train.

A Toyala, je rencontre Kalkind, commissaire du peuple aux Affaires étrangères ; Kamenev, délégué à la Conférence de Brest-Litovsk, et Krassine, ingénieur bolchevik. Zalkind et Kamenev savaient ma présence par Lounatcharski, commissaire du peuple à l'Instruction publique, à qui j'avais été présenté la veille de mon départ de Pétrograd. Zalkind et Kamenev avaient quitté Pétrograd par un train spécial vendredi soir. J'ai eu avec eux de longues conversations entre Toyola et Tammerfors, à Tammerfors même.

La conversation s'engage sur la codification et la publication en français des actes officiels de la Révolution russe. A ce propos Zalkind me promet plusieurs brochures. On ne connaît, me dit-il, que la politique extérieure bolchevique. Il faut qu'on connaisse ses réformes intérieures. Il me parle aussi d'autres brochures concernant la publication des traités secrets. Ces brochures seront beaucoup plus complètes que les publications de la presse. Je remarque en effet, dans leurs bagages, d'énormes paquets d'imprimés.

Les gardes rouges finlandais nous entourent, très intéressés. Zalkind me fait voir leur armement, très divers ; fusils russes, fusils japonais, dont le magasin s'enraye assez souvent. Il me fait l'éloge du fusil russe, simple et solide. Il me montre également des fusils américains.

Zalkind me fait observer que la Finlande est le premier *pays d'Europe* qui ait suivi l'exemple de la Russie : fatigué de son Parlement bourgeois, le peuple finlandais a suivi le mouvement bolchevique. Ce mouvement a été spontané ; le gouvernement bolchevique de Pétrograd n'y est pour rien, me dit-il.

« Pourrons-nous aller jusqu'à Tornéo? »

En ce qui les concerne, Zalkind, Kamenev et Krassine, escortés de gardes rouges, résolvent la question en réquisitionnant des places sur le train spécial réservé aux Scandinaves et qui attendait en gare. Ils iront ainsi jusqu'à Bjoenborg, Mantyluoto et prendront de là un bateau direct pour Stockholm. Zalkind et Kamenev déclarent en effet aller à Stockholm, à Londres et à Paris faire de la propagande.

Quoi qu'il en soit, les deux leaders bolcheviks m'offrent de partir avec eux. J'objecte que mon service m'oblige à passer par Tornéo et que d'ailleurs ma qualité de Français ne me permettrait pas d'obtenir des Suédois passage ni sur leur train ni sur leur bateau ; qu'en admettant même mon admission à bord, j'y serais exposé à la visite de quelque navire allemand croisant dans les parages. C'est en vain que Zalkind cherche à me convaincre que les Allemands « ne sont pas si méchants que cela » (*sic*) ; je lui demande si lui-même est bien sûr de ne pas être arrêté en route. Il me répond que jamais les Allemands n'arrêteraient les délégués de la paix « car un tel acte ferait vraiment trop de bruit en Europe » (*sic*).

Je lui demande aussi ce qu'il ferait dans le cas où les Suédois lui refuseraient le passage sur leur train et à bord de leur bateau; Zalkind me répond : « En ce cas, moi, je les empêcherai de partir de Tammerfors. »

Nous causons aussi de la Révolution russe, en général, et de l'évolution de cette révolution. Zalkind estime que, sauf quelques grimaces, bien compréhensibles d'ailleurs, somme toute, la Révolution Russe a eu le sourire (*sic*), que j'ignore tout à fait combien les gardes rouges sont de bons et braves garçons.

« Le gouvernement bolchevique, m'apprend-il, a été déclaré gouvernement définitif de la Russie, par un tout récent décret des Soviet de Pétrograd. »

Sur la question persane, Zalkind m'affirme que, sous aucun prétexte, la Russie n'interviendra plus dans les affaires intérieures de la Perse. Mais je lui objecte : « Et si la Perse se donne un gouvernement bourgeois? »

Alors Zalkind me reparle de la Finlande.

Après un échange de considérations sur les vues générales

socialistes et particulièrement sur le contrôle de la production par le Soviet des ouvriers, nous arrivons à Tammerfors le même jour à 14 heures 1/2. Je rencontre là M. le capitaine L..., un infirmier militaire et deux autres Français.

M. le capitaine L... m'annonce qu'il est impossible d'aller plus loin et qu'il se dispose à retourner le soir même à Pétrograd pour passer par Mourman. D'ailleurs, m'apprend-il, il a déjà eu une entrevue désagréable avec le commissaire du peuple Posnanski, qui lui a en quelque sorte interdit de dépasser les lignes rouges. Je fais aussi la connaissance à Tammerfors de M. M... V..., courrier de l'ambassade américaine de Pétrograd, se rendant en Amérique. Nous envisageons ensemble les moyens de continuer notre route. Après avoir écarté en principe, pour les motifs ci-dessus exposés, le parcours Björnborg-Stockholm, nous examinons la possibilité d'éviter la ligne du chemin de fer, en gagnant par la route intérieure la station de Jyvaskila et de reprendre la ligne à partir de ce dernier point. Nous envisageons encore l'éventualité de nous rendre en chemin de fer jusqu'à Björnborg et de gagner Christinestad, soit en suivant la côte en partant de Mantyluoto, soit par voie de terre, 120 verstes en traîneau, pour reprendre la ligne de Christinestad à Tornéo. Nous communiquons nos projets au consul de Suède, Yosta Sumilius, au consul d'Italie, Uno Khury, et au consul anglais, Cook.

Dimanche 3 février. — Les trois consuls télégraphient à Helsingfors et à Stockholm pour nous obtenir le passage Björnborg-Stockholm ; ils essuient un refus.

Le soir même, M. le capitaine L..., qui avait eu l'occasion de déjeuner avec le chef de l'état-major de la Marine russe, nous annonce que la ligne du chemin de fer est en bon état de Tammerfors à Tornéo, et que nous pouvons obtenir la formation d'un train spécial d'évacuation pour nous et pour tous les voyageurs en instance de départ à Tammerfors.

Lundi 4 février. — Je me rends dès le matin chez le colonel Sviechnikov, commandant la 106e division d'infanterie, et placé par le gouvernement bolchevique à la tête des troupes

rouges en Finlande. Je vois également le commandant de la place de Tammerfors, Kousinstsov. Ces deux officiers supérieurs nous accordent le train spécial demandé. Les consuls d'Angleterre et d'Italie préviennent leurs nationaux ; nous prévenons les nôtres, et un convoi de 35 à 40 personnes, parmi lesquelles M. W..., courrier de l'ambassade d'Angleterre à Pétrograd, et M. M. V..., courrier d'Amérique, prennent place dans le train qui quitte Tammerfors à 16 heures de l'après-midi.

II

INCIDENTS DE LYLY-WILLPULLA

4-11 février 1918. — En résumé, les événements révolutionnaires ont commencé en Finlande le 27 janvier 1918. Le 29, le gouvernement révolutionnaire socialiste d'Helsingfors a procédé à l'arrestation des sénateurs de la Finlande. Le 1er février les troupes blanches contre-révolutionnaires s'emparent de Kaiko, de Caristinestad et de Willpulla. Le 6 février, elles s'emparent de Kémi. Le gouvernement blanc est présidé par le ministre président Swinhufvuv, avec résidence à Vasa, le commandement en chef des troupes blanches est exercé par le général Mannerheim, assisté à Seniajoki par un état-major d'officiers allemands et d'officiers finlandais revenus d'Allemagne. La Suède alimente la contre-révolution en armes, munitions et subsides ; il y a aussi des officiers volontaires suédois.

La limite des régions occupées au sud par les Finlandais rouges, au nord par les gardes blancs de la Finlande, peut être figurée, à la date du 10 février 1918, et sur le chemin de fer de Tammerfors à Tornéo, par une ligne passant entre les villages et les bourgs de Lyly et de Willpulla.

Nous avions essayé d'arriver à Lyly une première fois dans la soirée du lundi 4 février ; mais un peu plus bas, à Korkeakoski, le chef de la station, craignant une attaque de la garde blanche, ne voulut pas prendre la responsabilité de nous laisser aller plus loin. Il se produisit d'ailleurs à ce sujet, entre les voyageurs anglais, américains, français, italiens, grecs et

serbes du convoi, des divergences de vues qui ne tardèrent pas à dégénérer en discussion assez vive ; les Anglais, les Italiens et les Serbes voulaient retourner en arrière, les Français voulaient aller plus avant.

A la suite de ces discussions, il fut décidé de reculer seulement jusqu'à Orivehsi ; le chef de cette station, M. Appetroth, se montra d'une parfaite courtoisie, il nous offrit le thé et nous fit passer chez lui une soirée fort agréable.

Nous reprîmes le chemin de Lyly, mardi 5 février à 9 heures et nous y arrivâmes vers 11 heures.

Lyly était, comme je l'ai dit, le dernier village occupé par la garde rouge ; il s'agissait donc de franchir la ligne rouge à Lyly et la ligne blanche à Willpulla. Du côté rouge, il n'y eut aucune difficulté ; on mit à notre disposition quelques traîneaux pour les voyageurs et pour les bagages. Mais du côté blanc, il fallait obtenir l'autorisation d'entrer à Willpulla.

A cet effet, des délégués du convoi et un interprète finlandais furent choisis pour aller engager les pourparlers avec les autorités locales. Le choix des délégués fut laborieux et pénible.

Les discussions qui avaient eu lieu la veille, reprirent avec plus de vivacité encore, et M. le capitaine L... fut pris à partie par un certain journaliste serbe très agressif, M. S...

Il convient de rappeler ici que c'est grâce aux renseignements du capitaine L... et aux démarches que j'avais faites auprès du colonel Swiechnikov et du commandant Kouzintzof qu'un train spécial avait pu emporter de Tammerfors les courriers anglais, américains, français et serbes, ainsi que 35 à 40 voyageurs (dont 9 femmes et 8 enfants) de ces diverses nationalités. J'avais fait en outre confectionner à Tammerfors, pour abriter nos courriers et pour nous présenter aux chefs de la garde rouge et de la garde blanche, en cours de route, deux drapeaux aux couleurs françaises.

Les étrangers formaient une grosse majorité dans le convoi ; visiblement ils se montrèrent rancuniers et hostiles, notamment les Anglais qui étaient les plus nombreux, le Serbe S... et un Finlandais naturalisé Américain. Ils voulurent composer une délégation anglo-américaine, à l'exclusion des Français, qui devaient cependant fournir leur drapeau. Nous refusâmes

énergiquement de donner notre pavillon à une délégation qui ne comprendrait pas au moins un membre français. M. le capitaine L..., malade et souffrant d'une ancienne blessure, me désigna. Sans quitter mon drapeau, je sautai dans le traîneau qui partait sans m'attendre, et qui avait déjà été occupé par M. M. V..., courrier de l'ambassade d'Amérique, par M. W..., courrier de l'ambassade de la Grande-Bretagne, et par le Finlandais naturalisé Américain, ce dernier à titre d'interprète.

Nous suivîmes ainsi la ligne du chemin de fer sur 17 ou 18 kilomètres sans rien remarquer de particulier jusqu'au 14e kilomètre environ. A partir de là, c'est-à-dire à 3 ou 4 kilomètres de Willpulla, nous pûmes constater que la voie avait été détériorée en plusieurs endroits, mais que les détériorations étaient facilement réparables : un rail tordu, quelques trous sous les traverses, etc. Nous relevâmes aussi des traces et des sillons sanglants et deux cadavres, que nous connûmes bientôt pour des cadavres de gardes blancs, tués dans un combat de la veille.

Peu après, un groupe de gardes blancs de Willpulla, fantassins et cavaliers apparut. Nous fîmes des signaux avec notre drapeau, et ayant quitté notre traîneau, nous avançâmes en parlementaires. L'accueil fut très cordial ; les Anglais ont une large part dans les industries finlandaises du coton, et de nombreux émigrants finlandais parcourent l'Amérique ; presque tous les gardes blancs venus au-devant de nous parlaient anglais, et les autorisations nécessaires furent rapidement données.

L'interprète repartit seul avec notre drapeau, sur le même traîneau qui nous avait amenés, pour annoncer au convoi qu'il pouvait suivre et pour organiser le transport des courriers et bagages de Lyly à Willpulla.

Nous procédâmes ensuite avec MM. W... et M. V... et avec les Finlandais de Willpulla à l'organisation du train du soir et de la réception du convoi.

Pendant l'après-midi, ayant appris que les cadavres trouvés à 3 kilomètres de Willpulla étaient ceux de gardes blancs, M. W... crut devoir prendre l'initiative de les ramener à la station. C'est en vain que je lui fis observer que nous n'avions

pas à nous livrer à des manifestations de ce genre, que nous devions garder une stricte neutralité entre les rouges et les blancs, et qu'il était plus opportun et plus utile d'aller chercher nous-mêmes nos courriers et bagages un peu plus loin à Lyly.

A la tombée de la nuit, nous fûmes très surpris de voir arriver une véritable déroute. Une partie des bagages personnels des voyageurs avaient été jetés pêle-mêle sur deux traîneaux accouplés ; quelques personnes s'y étaient également accrochées, d'autres suivaient, entassées sur une troisième voiture, des femmes allaient à pied ; bref, un vrai convoi d'évacués. Quant aux dix-sept sacs des courriers américains et anglais, nul n'y avait songé, pas plus qu'aux gros bagages.

Notre déception ne nous causa pas d'inquiétude sur le moment. Il ne s'agissait en somme, nous le croyions du moins, que d'un nouvel aller et retour à faire de Willpulla à Lyly, pour ramener les courriers, les gros bagages, le soldat anglais Fry, gardien du courrier, l'officier anglais Ramage et le Serbe Julianovitch, restés à Lyly. Nous nous hâtâmes donc de faire partir les voyageurs pour Tornéo par le train du soir, et le capitaine L... me confia le soin de ramener ses malles avec les miennes.

Avant de nous coucher, les autorités locales : MM. Procopé, avocat et président du Conseil de Guerre de Willpulla, et Björklund, ingénieur, officier technique, promirent de nous procurer tout le nécessaire pour achever nos transports le lendemain matin.

Le lendemain, mercredi 6 février, l'ingénieur Björklund nous annonça une très prochaine attaque des blancs sur Lyly ; il nous affirma qu'il avait fait couper la ligne du chemin de fer au-dessous de cette station et que nos bagages n'avaient pu rétrograder. Il nous promit un train spécial organisé par lui, qui nous ramènerait compagnons, courriers et effets. Mais, de son côté, M. Procopé nous révéla que les voituriers, chevaux et traîneaux, empruntés aux gardes rouges de Lyly, ayant franchi les lignes blanches, ne pouvaient plus leur être rendus, sans compromettre le secret de l'attaque projetée. M. W... se rallia à cette manière de voir, que le

courrier américain, M. V..., trouva également raisonnable. Je fis observer que gens et matériel nous avaient été confiés, qu'ils se trouvaient placés sous notre garantie, que les gardes blancs n'auraient pas dû laisser franchir leurs lignes et que le secret des opérations ne serait d'ailleurs guère compromis, si les voituriers retournaient à Lyly, puisqu'ils avaient été enfermés dès leur arrivée à Willpullá.

M. Procopé nous proposa alors de louer des chevaux et des voitures, en stipulant que nous aurions à les payer en cas d'accident ou de perte. Nous acceptâmes, mais la proposition n'eut pas plus de suite que les promesses de la veille.

Vers 19 heures du soir, on nous communiqua qu'un train, celui du colonel Wetzel, chef d'état-major des troupes blanches de la Finlande, allait partir vers le nord pour Haapamaki, et que des compartiments-lits nous y étaient réservés. La station était pourvue d'un buffet, nous y serions mieux installés. Nous partîmes et nous arrivâmes à Haapamaki à 20 heures 1/2.

Le colonel Wetzel avait été au front roumain sous les ordres du général Cherbatchef. Il n'avait pris la direction de l'état-major blanc de la Finlande que depuis le mardi 5 février.

Tout d'abord, il démentit tout projet d'attaque sur Lyly. « Il ne faut, dit-il, attaquer qu'à coup sûr. Or, nos gardes blancs sont des paysans sans instruction militaire ; ils n'ont pas assez d'armes ni de munitions ; tout est à organiser. »

Le colonel me remercia ensuite de ce que nous avions ramené les deux cadavres des gardes blancs à Willpulla. Il me demanda si l'on avait tiré sur nous pendant la levée des corps. Je lui répondis que non.

Je lui soumis le cas des voituriers de Lyly, retenus à Willpulla, il approuva la décision de les garder, en raison des nécessités de guerre. Il me fit connaître enfin que les rouges préparaient une attaque sur le flanc gauche de Willpulla, et qu'il y avait lieu d'y faire face, avant de songer à marcher sur Lyly.

La journée du jeudi 7 février fut perdue. D'un commun accord et sur la proposition de M. M. V..., nous avions rédigé le projet de télégramme suivant à nos agents consulaires de Tornéo (texte français) :

Lieutenant G..., agent consulaire France, Tornéo; courrier américain, anglais et moi sommes à Haapamaki. Finlande blanche, où attendons un officier, un soldat anglais, un courrier serbe, sacs courriers anglais et américain et bagages du convoi de mardi restés à Lyly, Finlande rouge. Veuillez câbler nos représentants Helsingfors pour obtenir autorisation transport nécessaire Lyly-Willpulla. Télégraphiez-moi à Haapamaki.

La censure du quartier général blanc à Seiniojacki, général baron de Mannerheim, refusa nos télégrammes, qui nous furent remboursés aussitôt.

Le vendredi 8 février, vers 11 heures, le colonel Vetzel nous annonça que la garde blanche, ayant remporté un succès dans les environs, nous pouvions aller à Willpulla essayer d'organiser avec M. Procopé le transport de nos compagnons, courriers et bagages. Mais à titre d'indication, il m'avertit que si les rouges nous donnaient encore des voitures et du matériel, il les garderait comme précédemment.

Partis à 13 heures, nous arrivâmes à Willpulla à 15 heures. On nous abrita dans la succursale de la banque populaire agricole d'Helsingfors, où je fis la connaissance d'un officier de l'état-major blanc, section cartes et plans. C'est un artiste peintre, très versé dans la connaissance de la langue française; il se nomme Axel Celen Kalela. Il a parcouru le Maroc et il a fait de grandes chasses dans la République de Libéria.

Cet officier nous suggéra l'idée de rejoindre nos compagnons et courriers par la route intérieure de Korkeakoski à Haapamaki. Il nous fit connaître aussi qu'un train sous drapeau rouge et croix blanche, s'était avancé dans la matinée, tout près des lignes blanches, venant de Lyly. Il n'était pas éloigné de penser que nos compagnons avaient pu bien être dans ce train. Mais les gens de Willpulla lui avaient fait rebrousser chemin, en jetant des grenades sur la locomotive.

Sur notre demande, M. Procopé promit d'interroger des prisonniers récemment faits dans la région de Lyly et de leur demander si nos compagnons et le train qui les avait amenés, étaient toujours à Lyly. Comme les précédentes, sa promesse demeura sans suite.

M. Björklund vint alors nous trouver. Il nous fit un rapide

exposé de la situation : les gens de Willpulla avaient dû repousser deux attaques :

1° Une attaque de gardes rouges de Tammerfors ;

2° Une attaque de gardes rouges de Helsingfors et Wiborg.

Il fallait s'attendre à une troisième attaque de la part des soldats russes du gouvernement bolchevik, déjà en route vers Willpulla ; ce dernier point ayant une importance stratégique réelle, il convenait d'y attendre cette troisième attaque. On prendrait ensuite Lyly quand on voudrait. Il reconnut du côté blanc quatre tués et blessés; c'est par centaines d'hommes, ajouta-t-il, que les pertes ennemies se chiffrent. Il y a lieu de remarquer que pendant nos séjours entre Willpulla, Lyly et Haapamaki, du 4 février au 11 février, nous avons entendu en tout deux coups de fusil ; nous n'avons vu ni tués, ni blessés.

Puis M. Björklund réfuta et repoussa la proposition de M. Galen Kalela de nous faire passer par Korkeakoski.

A ce moment, M. M. V..., courrier américain, fit observer que nous avions épuisé tous les moyens personnels de persuasion et qu'il s'adressait officiellement, au nom de son gouvernement, en qualité de courrier de cabinet, à M. l'ingénieur conseil Björklund, le priant, dans les termes mêmes de sa note de courrier, de vouloir bien lui prêter assistance pour faire passer son courrier de Lyly à Willpulla. M. Waterworth et moi, nous prîmes la même attitude.

M. Björklund nous présenta diverses propositions :

1° Aller à Stockholm par Björnborg et y faire venir notre courrier ;

2° Aller à Tornéo et à Stockholm, en demandant que notre courrier soit expédié par Björnborg.

Nous répondîmes :

1° Que nous désirions ne pas nous éloigner davantage ni de nos courriers, ni de nos bagages ;

2° Que les transports par Björnborg étaient réservés par les autorités suédoises aux neutres et aux Scandinaves, sous la surveillance d'un officier allemand à Björnborg.

M. Björklund s'anima; nous lui fîmes remarquer que le gouvernement rouge nous avait donné un train spécial et toutes les facilités nécessaires, et que nous ne pouvions que

regretter d'être arrêtés à Willpulla par le gouvernement blanc. Il protesta des bonnes intentions du quartier général de Seiniajoki et de la Présidence de Vasa, mais il insinua que nous ne pouvions avoir la prétention de brusquer l'attaque sur Lyly pour rejoindre nos courriers.

Nous protestâmes contre cette insinuation et nous exprimâmes le désir qu'un arrangement, toujours possible, même entre belligérants, intervînt entre Lyly et Willpulla, pour le transport de nos compagnons, courriers et bagages, en application du sauf-conduit qui nous avait été concédé d'abord, puis retiré.

M. Björklund nous répondit qu'il était difficile d'entrer en arrangement avec des bandits et des sauvages (*sic*).

Le lendemain, samedi matin, un autre officier d'état-major, dont je n'ai pu retenir le nom, m'exposa ses vues sur la situation en Finlande : « Il ne faut pas, dit-il, tracer une ligne idéale de démarcation entre la Finlande rouge, capitale Helsingfors, siège du soviet, et la Finlande paysanne et bourgeoise, capitale Vasa, siège du ministre président Svinhufvud. Il y a des éléments bourgeois et paysans même à Helsingsfors ; il y a des éléments rouges même à Vasa et à Seiniajoki au quartier général. » Je lui fis remarquer qu'en ce cas, la lutte serait bien longue de part et d'autre et que nous risquions de rester fort longtemps entre Haapamaki et Lyly. Il continua : « La Finlande veut établir une démarcation entre la civilisation occidentale et la barbarie orientale. Par civilisation occidentale, nous entendons la culture allemande, car ne l'oubliez pas, ajouta-t-il, la Finlande depuis l'école primaire, jusqu'aux plus hauts degrés de l'échelle sociale, est de culture allemande. Nous souhaitons les succès de l'Allemagne, qui est l'ennemie née de la Russie et qui nous a donné sa culture. Nous voulons arracher de la Finlande toute trace de la barbarie russe. »

Je lui demandai alors si la culture allemande s'opposait à la liberté des routes internationales. Il me répondit qu'il y avait une route libre, la route allemande : Pétrograd, Viborg, Helsingfors, Björnborg et Stockholm.

On nous annonça l'arrivée du colonel Vetzel à 15 heures;

à 17 heures, il nous fit connaître que nous ne devions plus nous-mêmes espérer désormais être autorisés à aller à Lyly ; qu'il était convaincu de notre loyauté, mais que l'opinion s'opposait à toute circulation étrangère entre les lignes adverses, et qu'il était obligé de tenir compte de cette opinion.

Toutefois, il nous suggéra l'idée d'écrire une lettre à nos compagnons de voyage restés peut-être à Lyly, lettre qui pourrait les suivre dans les autres stations. Nous étions autorisés à leur demander d'obtenir des rouges de les envoyer avec nos courriers et bagages jusqu'à l'extrémité de la ligne rouge. Le colonel se chargeait de faire parvenir la lettre à Lyly de la manière suivante : un parlementaire l'épinglerait sur un drapeau blanc et déposerait le tout sur la route où le suspendrait à une branche, le plus près possible de la ligne des rouges. Notre lettre serait accompagnée d'un mot de recommandation ainsi conçu : « Ci-joint la traduction d'une lettre de MM. Demorgny, W... et M. V... Si vous voulez leur donner satisfaction, de notre côté nous ferons tout le nécessaire pour assurer le transport demandé à travers nos lignes. »

« C'est tout ce que je puis faire», ajouta le colonel. — M. W... et moi procédâmes sur-le-champ à la rédaction demandée; lui s'adressa au soldat Fry, gardien du courrier, moi je m'adressai à l'officier anglais Ramage, qui fut mon compagnon de voyage jusqu'à Lyly. Les deux textes furent semblables : « Tentez toutes dispositions nécessaires pour acheminer courrier et bagages à l'extrémité ligne rouge Lyly-Willpulla, par traîneau ou train spécial. Vous attendons Willpulla ou Haapamaki.

Le colonel Vetzel confia la lettre à M. Procopé et promit de faire le nécessaire, puis nous partîmes avec le colonel pour Haapamaki.

Dans la journée du dimanche 10 février, nous avons demandé au colonel Vetzel l'envoi officiel à M. le lieutenant G..., agent consulaire de France à Tornéo, du nouveau télégramme suivant :

Courrier américain M. V..., courrier anglais W... et moi Demorgny, sommes toujours à Haapamaki où attendons un Serbe, un officier anglais Ramage, un soldat anglais Fry, restés à Lyly avec sacs courriers et bagages du convoi parti mardi dernier pour Tornéo.

Le lundi 11, le colonel Vetzel nous fit connaître que les rouges n'avaient pas encore pris la lettre déposée près de leurs lignes. Il m'accorda l'autorisation d'aller jusqu'à Seiniajoki demander au général de Mannerheim le libre passage sur Lyly.

Je partis par le train de 19 heures, et j'arrivai à Seiniajoki vers 10 heures 1/2. J'eus la surprise agréable, en arrivant à la gare, de trouver mes trois compagnons : le Serbe Julianovitch, l'officier anglais Ramage et le soldat anglais du courrier, Fry, les dix-sept sacs des courriers anglais et américains et une partie des bagages du convoi.

Voici ce qui s'était passé : nos compagnons, après deux jours d'attente à Lyly, avaient reculé jusqu'à Tammerfors avec les bagages, d'où ils avaient obtenu un train pour Björnborg. De là ils avaient parcouru, en traîneaux, la distance de 120 verstes, qui sépare Björnborg de Kristinestad, puis, ils avaient repris la ligne du chemin de fer de Tornéo, en redescendant jusqu'à Seiniajoki, où ils étaient arrivés vers 20 heures, deux heures environ avant moi. Une partie des gros bagages avait été laissée entre les mains d'un expéditeur de Björnborg,

Je me dirigeai aussitôt vers le train du quartier général, accompagné du capitaine finlandais d'Arenberg, qui me présenta au général de Mannerheim. Ce dernier était au courant de la question, il fit téléphoner à M. M. V... et W... à Haapamaki de venir à Seiniajoki. Puis le général, après m'avoir posé quelques questions sur la situation à Pétrograd, me fit connaître qu'il avait tenté le mois dernier d'entrer en pourparlers avec le gouvernement français au sujet d'achat d'armes et munitions pour l'armée blanche de Finlande. Il se plaignit de ce que ces pourparlers n'avaient pas abouti et menaça de s'adresser aux Puissances Centrales.

Sur ces entrefaites, un officier d'état-major apporta un journal local, qui venait de publier une lettre de notre consul Raynaud à Helsingfors. D'après la traduction de sa lettre, le consul semblait reconnaître le gouvernement rouge de la Finlande. Le général de Mannerheim me déclara alors qu'il me mettait en état d'arrestation et que je serais interné à Uleaborg jusqu'à la fin de la guerre, si d'ici mon arrivée dans

ce centre, il ne recevait pas du Gouvernement de la République française la rectification et même le désaveu des déclarations de notre consul. Il ajouta qu'il arrêterait de même tous les Français de passage, regrettant que l'effet bienfaisant de la reconnaissance officielle par la France de l'indépendance finlandaise eût été détruit par la lettre du consul Raynaud.

Je me fis relire le texte finlandais de cette lettre et je priai le général de me faire lui-même la traduction. Je lui fournis alors mon interprétation, d'après laquelle il s'agissait d'une simple lettre de courtoisie aux autorités rouges, qui avaient fait connaître leur existence à notre consul d'Helsingfors ; et j'ajoutai que, sauf confirmation, je ne pouvais croire que notre Gouvernement n'ayant pas encore, à la date du 1er février 1918, date de mon départ de Russie, reconnu le Gouvernement bolchevique de Pétrograd, ait reconnu celui d'Helsingfors.

Sans se radoucir, le général me dit alors : « C'est bien, vous pouvez passer et achever votre voyage, mais je vous préviens que vous êtes le dernier courrier français que je laisserai passer ici. »

L'entretien se termina sur ces mots. Le lendemain, mardi 1er, je pris le train pour Tornéo, à 19 heures 30, où j'arrivai le mercredi 13, à 1 heure du matin, avec les sacs et valises au complet des courriers français, américain et anglais.

G. DEMORGNY

LES LETTRES ET LA VIE

C'était un peu avant la guerre, à la sortie d'une générale où le Tout-Paris venait d'acclamer une pièce banale autant que factice. Trois heures d'horloge dans ce précipité de niaiseries combinées, salle et scène si bien d'accord, j'en avais le cœur tout barbouillé et je ne songeais qu'à rentrer vite me réconforter par quelque bonne lecture, quand un heureux remous me heurta à M. Forain.

— Connaissez-vous Théophile Silvestre? — lui dis-je sans autre préambule.

— Si je connais Théophile Silvestre !

Et le voilà qui, en remontant les boulevards, m'en récite des pages entières. Le portrait de Rude d'abord : « Sa stature n'était guère au-dessus de la moyenne ; mais elle paraissait élevée ; son port révélait le courage... Sa vie fut calme, retirée, solide et pure, au milieu d'un siècle frivole, corrompu, maladif. Ses mœurs simples et droites semblaient taillées sur le patron de celles des anciens. Rude était un Romain qui fumait la pipe... » Puis ce croquis de Delacroix : « Delacroix est un caractère violent, sulfureux mais plein d'empire sur lui-même ; il se tient en prison dans son éducation d'homme du monde qui est parfaite. » Et Courbet, et Corot, et Préault et l'exquise caricature d'Horace Vernet ! A la Madeleine, les

citations réciproques duraient encore, mais déjà nous étions tous deux purifiés des miasmes de cette funeste soirée...

En réalité cependant, ce n'était pas tout à fait par hasard que j'avais si brusquement interpellé M. Forain sur Théophile Silvestre. C'était plutôt par une sorte de protestation inconsciente contre le spectacle d'avant, par le besoin de prononcer, sur les lieux mêmes du délit, le nom d'un implacable ennemi de l'intrigue et de la médiocrité, comme on invoque un saint dans les endroits de perdition.

Seulement, hors M. Forain et quelques rares initiés, qui connaît aujourd'hui Théophile Silvestre et son admirable *Histoire des artistes français vivants*[1]? Le livre, paru en 1855, lui valut pourtant les hommages ou l'amitié des plus grands de l'époque : Delacroix, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Goncourt. Avec les Salons de Baudelaire, c'est sûrement, nerf et sobriété de la forme, vigueur et aristocratie de la pensée, ce que la critique d'art a produit de plus fort dans notre littérature. Et quelle prescience, quelle divination dans le classement des valeurs respectives ! Sur Delacroix, sur Courbet, sur Ingres, sur Decamps, sur Corot, sur chacun presque, ces lignes qui datent de soixante ans semblent écrites d'hier. Mais si ignorées du public qu'en vous louangeant ce vieux maître, on dirait que je vous présente un jeune ! Nous avons là un des cas les plus caractérisés du chef-d'œuvre inconnu.

Ce n'est pas un mince mérite pour le nouveau livre de M. Jacques Blanche, *De David à Degas*, que d'avoir évoqué ces souvenirs et ces remarques.

Non que je me croie autorisé à empiéter sur les prérogatives de la postérité en qualifiant son ouvrage de chef-d'œuvre. Mais il est certain que le procédé de M. Jacques Blanche y rappelle celui de Théophile Silvestre. C'est-à-dire que, sauf David et Ingres, qu'il est probablement trop jeune pour avoir connus de près, M. Jacques Blanche nous donne moins une étude technique sur Manet, Degas, Renoir, Cézanne, Whistler, Fantin-Latour que des portraits d'après nature. Il ne juge

1. Le livre a été réédité par la librairie Fasquelle sous le titre : *Les Artistes français.*

les œuvres qu'à travers les impressions que lui a laissées la fréquentation des artistes en cause. Ce ne sont pas de simples souvenirs, car il apprécie tout en contant. Et ce n'est pas pures notes d'esthétique, puisque le relief de la vie vient animer ses jugements.

Sur leur agrément et leur qualité littéraire qui, seuls rentrent dans mon domaine, je n'ai pas grand'chose à vous apprendre que ne vous aient révélé déjà les *Cahiers d'un artiste*, publiés ici avec tant de succès.

J'ai écrit ailleurs, à propos de M. Sem : pour un peintre c'est toujours un saut périlleux que de passer des pinceaux à la plume. S'il s'en tire mal, il ne recueillera que l'humiliant petit bravo à l'amateur. S'il s'en tire bien, on lui jette à la tête Fromentin. Je conçois que plus d'un y regarde.

Plus d'un y regarda en effet. Delacroix, quoique si lettré, rumina toute sa vie un grand ouvrage sur l'art, qui finalement demeura à l'état de notes éparses. De Rodin nous n'avons que ses entretiens rédigés par M. Gsell. Degas n'a laissé que des formules définitives et des mots éternels, sans un écrit. Et quand on demande à M. Forain pourquoi il ne réunit pas en livre tant de traits si aigus sur son art, il faut entendre dans quel ricanement il hennit : « Ah ! non ! Ça ne serait plus drôle ! »

Les débuts d'un peintre dans les lettres constituent donc généralement une espèce de petite première avec tout le foisonnement de pronostics, de dénigrements ou d'emballements, inhérents à ce genre de solennités. Chez les ennemis du débutant que de vœux atroces ! Et chez ses amis, quelles anxiétés !

M. Jacques Blanche, en la circonstance, ne fit languir ni les uns ni les autres. Dès ses premiers pas sur la scène littéraire, dès ses premières lignes, on fut fixé. Ce n'était pas à un débutant qu'on avait affaire, mais à un vieux routier de lettres. Et même saturé de littérature, à douter si chez lui le littérateur n'avait pas précédé le peintre.

Son seul défaut, qu'on retrouve encore, quoique atténué, dans *De David à Degas*, était peut-être une tendance à la prolixité et à l'intervention constante des souvenirs ultra personnels : souvenirs de salons, souvenirs de collège, souvenirs

de famille, souvenirs de bains de mer et autres menus papotages.

Toutefois rien n'assure que ce n'est pas un défaut voulu, car visiblement M. Jacques Blanche relève de l'école « dittoutiste ». J'entends par là ces littérateurs qui disent tout, qui nous livrent en vrac la totalité de leurs impressions quotidiennes, soit orgueil qui les estime toutes dignes d'être relatées, soit modestie se remettant à nous du soin d'y opérer le tri.

On sait que le chef et le maître de cette école n'est autre que M. Marcel Proust, l'auteur de *Du côté de chez Swan*, ce gros roman un peu touffu, mais si abondant en pages profondes, gouailleuses, émouvantes et toujours sincères.

M. Marcel Proust était tout indiqué pour préfacer le livre de M. Jacques Blanche. Et ainsi fut fait.

Sa préface est charmante. Je lui reprocherais néanmoins d'avoir l'air d'un « à la manière de *Swan* ». Sans doute M. Marcel Proust y parle de M. Jacques Blanche, et dans les termes les plus fins. Mais il ne se prive pas non plus de s'étendre copieusement sur son enfance, madame Baignières, Trouville, la marquise de Galiffet, les rues d'Auteuil, madame Madeleine Lemaire, l'omnibus Auteuil-Madeleine, son vieil ami Dutilleul, les bals des Wagram... Et il faut une attention soutenue pour suivre, à travers les méandres de ces contingences, le sujet même de son discours.

Dans *Bouvard et Pécuchet*, Flaubert blâme durement ce mode de digressions confidentielles, « car l'auteur efface son œuvre en y étalant sa personne ».

Sans aller si loin, je crois que des artistes comme M. Proust et ses disciples gagneraient sinon à plus de laconisme, du moins à plus de choix.

***

Quand je vois s'accumuler sur ma table — n'ayant rien demandé et ayant tout reçu — les volumes innombrables que nous prodiguent chaque jour les presses, je me prends parfois à songer au triste sort des critiques littéraires.

A raison d'un article par semaine pour un débit moyen de

cinquante volumes par mois, comment font-ils pour s'en tirer?

Ici même, d'ailleurs, où nous ne traitons que des sujets d'ensemble, notre embarras, tout au moins sur le rang à leur assigner, est souvent fort grand.

Ainsi, par exemple, aujourd'hui plusieurs groupes se disputent ma plume : d'abord les poètes qui, depuis deux mois, m'ont comblé; puis les humoristes anciens ou récents; puis le roman mystique; puis le roman intimiste; et enfin, à l'occasion de *l'Atlantide*, qui vient de paraître en librairie, la renaissance du roman d'aventures.

Mais les heureux symptômes qui avaient marqué la publication de *Kœnigsmark* se remanifestent déjà à celle de *l'Atlantide*. Vaisseau favorisé par de grands aquilons, le livre part dans une tempête d'éloges et de débinages. Bien mieux, certains aînés, qui jusque-là avaient gardé la neutralité envers M. Pierre Benoit, prennent carrément parti contre lui et s'évertuent à lui inculquer les mystères du « beau languaige ».

Voici donc M. Pierre Benoit promu l'égal de ses devanciers, puisque ceux-ci ne dédaignent pas de l'éreinter comme un de leurs pairs. Avec cette consécration à son actif, M. Benoit a largement de quoi attendre nos éloges.

Quant aux autres groupes, je pourrais évidemment les tirer à la courte paille. Mais justice avant tout. Voilà un an qu'en raison de la guerre et du sérieux qu'elle comportait, j'ajourne et lanterne les humoristes. Cette fois c'est bien leur tour. D'autant que, par le temps qui court, à tarder plus, nous risquerions de trouver nombre d'entre eux conseillant l'État ou l'univers et juchés aux sommets de la gravité. Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien de plus grave qu'un humoriste ayant abdiqué l'humour. Pendant qu'ils fraient encore avec la belle humeur, hâtons-nous donc de les lire. Il n'y a pas une minute à perdre.

Vous n'espérez pas de moi, je suppose, une définition de l'humour, du rire et du comique. Le rire ne se définit pas plus que le sublime. On l'analysera, on l'expliquera ; son essence, le miracle qu'il réalise échappe à notre prise. Il y a sur le sujet d'excellents essais de Stendhal, de Baudelaire, de M. Bergson. Ils nous en apprennent moins sur le comique que

la moindre réplique de Meilhac et Halévy, la moindre boutade d'Alphonse Allais. Stendhal, Baudelaire, M. Bergson dissèquent le rire. Ils ne le reconstituent pas. O Rire ! que ces curieux doivent t'amuser ! Sous la loupe, sous le bistouri, sous le scalpel, dont on te fouille et dont on te désarticule, je te vois qui ris encore ! C'est que tu sais bien que nulle clinique, nul instrument ne t'arrachera jamais ton divin secret !

En conséquence, au lieu de définir, tenons-nous-en plutôt à l'usage qui qualifie d'humoristes les auteurs d'ouvrages où règne la gaieté, la fantaisie et, selon le cérémonial, procédons avec eux par ordre d'âge.

M. Pierre Veber est déjà, dans l'humour, un vieux de la vieille, puisqu'il débuta en fondant, il y a vingt ans, avec M. Tristan Bernard, un périodique éphémère autant que fameux : *le Chasseur de chevelures*. En ces dernières années, il s'était orienté presque exclusivement vers le théâtre et avait pris dans le vaudeville, par de gros succès, une situation prépondérante. Mais si, près du grand public, la popularité lui est venue de bouffonneries à multiples centièmes, les lettrés n'avaient jamais oublié l'artiste si personnel, l'écrivain si imprégné de littérature et si doué qui signa jadis ces trois ouvrages, voisins de la perfection : *Une passade*, *Amour ! Amour !*, *l'Aventure*.

Les lettrés faisaient même mieux que de ne pas l'oublier ; ils le regrettaient. La hiérarchie des genres n'est assurément qu'une convention, et, pour ma part, dans le sac ridicule où Scapin s'enveloppe je reconnais très bien l'auteur du *Misanthrope*. Néanmoins, quand on voyait un styliste de cette valeur, un observateur si pénétrant, un auteur capable d'allier comme dans *Amour ! Amour !* ou dans *l'Aventure* tant de grâce, tant de fantaisie aiguë à tant d'émotion, bref, quand on voyait un romancier d'une pareille classe tourner au Labiche impénitent, on ne pouvait se défendre d'un certain mécontentement à la pensée de toutes les jolies pages dont nous privait son abandon.

Et c'est vous dire notre joie à tous lorsque M. Pierre Veber fit ici sa rentrée dans le roman par *l'Homme qui vendit son âme au Diable*. Dès les premiers chapitres, nous étions sûrs

que M. Pierre Veber n'avait pas vendu la sienne au vaudeville. Nous le retrouvions avec toutes ses qualités de conteur, d'ironiste, d'écrivain qui nous charmaient il y a quinze ans. Seuls peut-être le ton plus âpre, les visées sociales plus accentuées marquaient cette maturité qui accompagne l'âge. Mais ingéniosité, gaminerie, heureux détails, heureuses images, M. Pierre Veber n'avait pas pris un cheveu blanc ni perdu un cheveu noir. D'un sujet un peu arbitraire et qui, sous la plume d'un néophyte, eût facilement glissé au pastiche voltairien ou diderotien, il avait réussi à faire une œuvre ultra vivante, ultra moderne, et dont vous avez tous goûté l'étincelant esprit. « Notre métier est terrible, se plaisait à dire naguère M. de Goncourt, car c'est le seul où l'on débute toujours. » Les nouveaux débuts de M. Pierre Veber dans le roman n'ont rien eu de terrible. Ils le grèvent cependant d'un engagement inéluctable : celui de réitérer à bref délai.

M. Pierre Mille est-il un humoriste? Il faut le croire puisqu'on le chargea, voici quelques années, de composer une anthologie des humoristes français où il s'est inscrit en bonne place. Toutefois, malgré une très savante préface, l'idée que se fait M. Pierre Mille de l'humour et de l'humoriste me paraît sujette à caution si j'en juge par les élus de son recueil.

Auprès d'humoristes notoires et indéniables, on découvre, à la table, d'autres noms qui surprennent : Eugène Chavette, Louis Desnoyers, Charles Monselet, Nadaud, Jules Noriac, Pothey, Pierre Véron — collection étrange de plaisantins désuets à laquelle ne manque guère que Louis Leroy, l'illustre auteur du *Colonel Ramollot*. Il me semble qu'en admettant ces noms non seulement à côté du sien, mais à côté de certains autres, M. Pierre Mille exagère la modestie. A moins que, par une conception un peu surannée, il ne confonde l'humour avec la gaudriole du Caveau, les balivernes d'estaminet et les tristesses du *Tintamarre*. Mais les idées sont une chose et la pratique une autre. Témoin la verve joviale dont M. Pierre Mille a témoigné dans plus d'un de ses contes et dans la création de plus d'un de ses personnages. Parmi ceux-ci Barnavaux, sans constituer un type littéraire de l'envergure de Gil Blas ou de Don Quichotte, a conquis les sympathies

des lecteurs. C'est une pittoresque figure dont M. Pierre Mille a le droit de se montrer satisfait. Il y est d'ailleurs revenu fréquemment comme à un sujet favori. Aujourd'hui pourtant il lui fait une infidélité avec *Nazreddine et son épouse*, qui traite d'un tout autre monde et de toutes autres mœurs. *Nazreddine* est ce qu'on nommait au XVIIIe siècle une turquerie. Les allusions aux contemporains y fourmillent. Cela découle du genre qui s'est perpétué dans notre littérature depuis les *Lettres Persanes*. Cela pique. Cela divertit. Mais à présent qu'il n'y a plus de tyran — ou du moins j'aime à le penser — pourquoi ces déguisements et ces turbans? « Vous voulez dire : il pleut? Dites : il pleut. » Et de préférence ne le dites pas en turc. C'est plus facile peut-être. C'est sûrement moins direct et moins vrai.

M. G. de Pawlowski n'a pas l'honneur de figurer dans l'anthologie de M. Pierre Mille[1]. S'il y avait cependant, parmi nos auteurs, un écrivain répondant au signalement-type de l'humoriste, c'était bien celui-là. Imperturbable gravité dans les développements les plus extravagants, logique rigoureuse mise au service de la fantaisie la plus folle, culture étendue brochant sur l'ensemble, non seulement M. de Pawlowski réunit toutes les qualités classiques de l'humour, mais il les porte à leur maximum. La critique même qu'on pourrait lui adresser c'est de pratiquer l'humour d'une façon militante et quasiment superstitieuse qui donne parfois à ses récits quelque chose de tendu et de sacerdotal. M. de Pawlowski est un observateur archi lucide, un peintre au dessin le plus ferme, à la palette la plus riche, et qui excelle comme pas un à animer les gens, voire les choses inertes, les objets, les sites. Son imagination dans la cocasserie égale celle des maîtres du genre. Il est prodigieusement lettré, avec une clairvoyance littéraire qui ne le laisse dupe de nul chiqué, de nulle situation acquise. Il ne manque, le cas échéant, ni de tendresse humaine ni d'émotion. Mais au lieu de permettre à chacun de ces dons le libre essor et le libre jeu, ils les retient d'une main de fer dans les rites sacrés de l'humour. On dirait qu'il a fait vœu d'humour comme d'autres ont fait vœu de

1. Pas plus d'ailleurs que M. Pierre Veber !

chasteté. Et l'on devine qu'à chaque ligne qu'il trace, il se demande si Mark Twain serait content...

A ces petits travers près — s'il est exact de nommer travers d'aussi préméditées vertus — M. de Pawlowski n'en reste pas moins un des meilleurs cerveaux du moment et un de nos plus originaux fantaisistes. Qu'il traîne un peu trop de métaphysique — même amusante — dans *le Pays de la quatrième dimension*, je vous le concède. Mais *Polochon*, le premier ouvrage de M. de Pawlowski, est un livre délicieux, et d'une gaîté constante qui n'exclut jamais la vérité ni l'art. Les *Inventions nouvelles et dernières Nouveautés* dérideraient par leurs trouvailles et leur flegme les plus récalcitrants au rire. Enfin, les deux derniers volumes que l'auteur a écrits à l'avant : dans les *Rides du Front*, recueil de chroniques aussi fines qu'amères, et *Signaux à l'ennemi*, un petit roman militaire du tour le plus réjouissant, nous montrent que la guerre a laissé à M. de Pawlowski toute son indépendance et tout son entrain. Ajouterai-je que, selon moi, M. de Pawlowski est loin d'être encore à son rang? Je l'ajouterais si M. de Pawlowski n'y était depuis longtemps dans l'opinion de tous ceux qui comptent.

Et voici le dernier bateau des humoristes où je mentionnerai M. Pierre Chaîne, M. P. Vaillant-Couturier, et M. de la Fouchardière.

Tous trois, durant la guerre, ont assumé le rôle ingrat et scabreux de débourreurs de crânes, MM. Chaîne et Vaillant-Couturier avec l'autorité que l'on prend au front, M. de la Fouchardière avec cette fermeté que donnent un esprit libre et une conscience résolue.

M. Pierre Chaîne est l'auteur d'un petit chef-d'œuvre : *les Mémoires d'un rat*. Sous les griffes de ce rongeur fictif il a mis des vérités d'une hardiesse que la censure d'alors n'eût guère tolérée d'un simple humain. En principe, je n'aime pas beaucoup ces transpositions animalières et ces apologues qu raillent de biais. Mais ici les circonstances sont atténuantes et plus encore la parfaite aisance de l'auteur et le mordant de son ironie.

C'est un autre petit chef-d'œuvre qu'a signé M. Vaillant-Couturier sous le titre : *Huit jours de permission* et que, je

ne sais pourquoi, il s'est abstenu de publier en volume. Sur l'égoïsme de certains coins de l'arrière et sur leur oublieuse frivolité, on n'a rien écrit de plus acéré ni de plus comique que ces dix petits feuilletons. Épisodes, traits de caractères, répliques, ce serait à citer d'un bout à l'autre. Depuis lors, M. Vaillant-Couturier me paraît s'être voué au socialisme actif et à ses polémiques sans ambages. Souhaitons qu'il ne s'agisse que d'une passade, car la privation d'un satiriste de cette poigne serait pour l'humour une cruelle perte.

M. de la Fouchardière a été, pour le grand public, une des révélations de la guerre. Mais tous les bons esprits qui lisaient chaque semaine, dans les journaux de courses, ses chroniques signées *Baloo* ou *Mowgli*, étaient, bien avant, d'accord tant sur son présent que sur son avenir. Compétence sportive à part, il y avait là, avec la forme la plus primesautière et la plus savoureuse, un bon sens, une finesse, une fécondité de drôlerie, dont je crois que, depuis M. Courteline, nous n'avions pas eu d'exemple.

A *l'Œuvre* où il débuta, vers 1915, son emprise sur la clientèle fut immédiate. Les temps étaient cependant malaisés, les sujets restreints, les lisières et muselières sans nombre. D'emblée, M. de la Fouchardière trouva le ton nécessaire pour dire allégrement tout ce qu'il voulait et qui n'était que peu souvent conforme à l'orthodoxie officielle. Au bout d'un mois, tout Paris se repassait ses chroniques. Au bout de deux mois, il était populaire. Et dès ce moment, ses articles, malgré leur allure badine, n'ont cessé de gagner en largeur, en importance. On y discerne, sous les plaisanteries, de la réflexion, une forte culture, et même — trait peu fréquent chez nos auteurs actuels — une éducation philosophique très poussée — bref les substratums aristocratiques sans lesquels la chronique sombre fatalement dans la vulgarité et la bassesse. Il ne suffit certes pas et — combien de cas nous le prouvent ! — d'être un littérateur pour faire un bon chroniqueur. Mais la chronique qui n'a pas le talent littéraire pour base, ne sera jamais qu'un jeu sans crédit et sans portée. Comparez les chroniques de M. de la Fouchardière avec celles de tant de gloires boulevardières qui furent jadis les délices de nos

gazettes : les Roqueplan, les Villemot, les Scholl et cet archi-illettré d'Albert Wolff, pour ne parler que des moins proches. Et vous verrez l'abîme qui sépare, en chronique, l'écrivain du vulgaire faiseur.

Avouerai-je que les romans de M. de la Fouchardière me séduisent moins que ses articles, que son *Bouif*, si chéri de la foule, me paraît quelque peu factice, que son roman, *l'Homme qui réveille les morts*, écrit en collaboration avec l'incisif M. Rodolphe Bringer, me semble d'une gaîté plutôt apprêtée? Je me résigne à ces aveux pour satisfaire mon gout de franchise. Mais ils ne retirent rien du reste. C'est, ne nous le dissimulons pas, un grand chroniqueur qui nous est né avec M. de la Fouchardière et tel qu'il faut remonter jusqu'aux *Grimaces* d'Octave Mirbeau pour en retrouver un pareil.

Sans doute à cette galerie des humoristes il manque bien des figures que je vous eusse volontiers esquissées, si je n'avais visé à ne vous présenter que des talents nettement confirmés.

Telle quelle et si incomplète qu'elle reste, elle permet de constater la différence entre les aînés et leurs cadets.

Les premiers, durant les sévères années que nous venons de traverser, se sont confinés dans les sujets d'ordre général et, si j'ose dire, au-dessus de la mêlée.

Les autres, au contraire, ont plongé à fond dans l'actualité et soit romans, soit journalisme, ont adopté l'ironie comme l'échappatoire indispensable à l'expression de leur pensée. Peu à peu s'est formée ainsi une équipe de satiristes qui, à cette gymnastique quotidienne, n'ont pu qu'accroître leurs dons d'observation et de fantaisie. Nous avons donc là pour la société nouvelle et les mœurs nouvelles qui vont surgir des peintres aguerris et dûment entraînés. Le tout est de savoir si la liberté leur laissera la perspicacité et l'audace que leur infusait la contrainte.

Toutes proportions gardées, un *Pantagruel*, un *Candide* doivent probablement le meilleur de leur verve sournoise à la menace de la geôle. Mais que fût devenue cette verve au lendemain de 89?

*
* *

Trois pièces à retenir parmi les œufs de Pâques que nous a offerts le théâtre :

M. Césarin, où les rimes alertes de M. Miguel Zamacoïs évoluent brillamment sur un sujet pittoresque et bénin. *Le Mari, la Femme et l'Amant*, de M. Sacha Guitry, anecdote piquante qui devrait plutôt s'intituler *Un Mari, une Femme et un Amant*, et où nous retrouvons, sinon le solide de *Nono* et du *Veilleur de nuit*, du moins toute la désinvolte fantaisie de ces charmantes comédies.

Enfin *les Sœurs d'amour*, de M. Henry Bataille.

Sauf quelques exceptions, la critique m'a l'air d'avoir un peu pataugé à propos de la pièce de M. Bataille. Ici j'ai lu : cornélien, racinien, sublime. Là : mélo, incertitude, bizarrerie. Le cas pourtant me paraît bien simple, *les Sœurs d'amour*, à l'exécution près, étant exactement construites selon la formule chère à M. Bataille.

Comme point de départ, d'abord un fait divers parisien. Vous vous rappelez peut-être l'histoire. Deux ménages étaient liés d'amitié. Un jour, une des dames apprend que son mari la trompe avec l'autre dame et aussitôt elle téléphone à l'autre mari leur double infortune. Au bout du fil, si j'ai bonne mémoire, il y eut des coups de revolver, tuerie ou suicide. Voilà le point de départ. On s'en servira tel quel ou on l'amendera. Mais cela prête aux heurts, aux scènes violentes et qui empoignent. Ça, ce sera pour le gros public. Maintenant, il s'agit d'édifier une pièce alentour.

Il faudra relever la donnée un peu Ambigu, la magnifier par de la poésie, du lyrisme, un personnage au-dessus du commun. Ça, c'est pour l'auteur et les fines bouches.

Eh bien, comme personnage au-dessus du commun, la femme trompée, pas à y songer ! Non, au contraire, ce devra être, comme toutes les victimes, un petit agneau, bien gentil, bien ingénu, bien sympathique. Ce qui n'implique pas que l'autre femme doive être antipathique. Loin de là... Et voici le personnage « releveur » qui se dessine.

Ce sera une femme supérieure par l'esprit, le cœur, la pureté. Elle aimera mais en résistant, retenue par sa piété,

ses devoirs conjugaux, ses devoirs de famille. Elle se refusera obstinément, quitte à perdre pour toujours l'homme qu'elle aime... Puis si elle lui revient, ce sera par charité, pour le sauver de la faillite, du déshonneur... Puis si elle s'installe à son foyer, ce ne sera pas en amante, mais en amoureuse maternelle et toujours chaste... Et, si après le drame de la dénonciation, elle consent à le suivre, au dernier moment, elle se dérobera encore par la fuite, l'abandon définitif... Bref, quelque chose comme un autre *Envers d'une Sainte*, une créature rongée de passion, mais ligotée par le devoir...

Le caractère est noble, touchant. Seulement est-il vrai ? M. Bataille l'a tracé avec tendresse, avec vigueur. En fait, il l'a plutôt *affirmé* que *démontré*. Pour que nous fussions certains de sa réalité, il faudrait que bien des détails restassent moins dans l'ombre, notamment le point capital ici : celui — comment dirais-je ? — du trouble.

Quoi ! Voilà une Frédérique qui adore son Julien, qui malgré instincts, principes, résolutions, ne peut se résigner à ne pas le chérir. Elle vit des mois avec lui côte à côte. Elle le suit même à l'hôtel, en voyage, très loin, au fin fond de la Bretagne. Et pas une défaillance, pas un frémissement, pas même un indice de la tentation ! Si, pour parler net, cette femme n'est pas dénuée de sens, pourquoi son invraisemblable froideur ? Et si elle en est dénuée, que demeure-t-il de son mérite ? Le dilemme se pose ainsi : ou bien une martyre, et si l'on nous tait ses tortures physiques, la moitié du personnage manque ; ou bien un glaçon, et si on nous l'avoue, la moitié de sa vertu tombe. Ce dilemme, M. Bataille ne l'a pas résolu.

Les divers épisodes de la pièce sont conçus en fonction du caractère de Frédérique et pour le mettre en valeur. Ils pourraient être différents, ils n'ont de nécessité qu'en raison de leur emploi scénique.

Au deuxième acte, entre la chaste Frédérique et le frivole Julien, se trouve une scène bien menée, mais que Frédérique gâte sur la fin par des autopsychologies dont l'enflure et les vocables littéraires jurent avec la vérité du reste.

Au troisième acte, il y a une scène excellente à tous égards : conduite, dialogue, réalité, émotion ; celle où la jeune épouse

apprend que son mari ne l'a jamais aimée et en aimait une autre, l'amie du foyer. C'est, vous je l'accorde, une scène passe-partout et qui se placerait à l'occasion dans n'importe quelle autre pièce. Elle forme néanmoins une des meilleures du théâtre de M. Bataille. Madame Piérat l'a d'ailleurs jouée d'une façon magistrale. Pour quelques grincheux, ce n'était hier encore qu'une étoile. C'est désormais une grande artiste, digne des plus beaux rôles et des plus lourds.

Je me fais un devoir d'ajouter que je n'assistais qu'à la quatrième, que la salle était comble et que la pièce, dans son ensemble, paraît produire un grand effet.

*
* *

Pour beaucoup de personnes, les réceptions académiques ne constituent guère que des solennités bien portées où on accepte le sacrifice de trois heures d'attention ou de distraction pour le plaisir de figurer dans une enceinte d'accès difficile et parmi une assistance choisie.

Pour les personnes plus réfléchies, les mêmes réceptions offrent par contre un champ d'observation extrêmement fertile, puisque, à chacune d'elles, deux des académiciens donnent publiquement leur mesure individuelle.

Évidemment ces épreuves n'ont rien de définitif. Il arrivera à tel académicien de faire un discours fade ou oiseux, sans que ni sa gloire ni son œuvre y perdent de leur lustre.

Mais qu'il entame ou non le passé de l'orateur, tout discours soit par les éclairs qui le traversent, soit par les faiblesses secrètes qu'il dénote, soit par le ton dont il est débité nous apportera toujours quelques renseignements sur celui qui le prononce, et finira toujours par nous révéler si l'académicien que nous venons d'entendre ne fut qu'un homme heureux et habile ou est véritablement quelqu'un.

J'excepterai toutefois de ces quasi certitudes le récipiendaire qui pâtit de la gêne inhérente à tous les débuts et qui, de plus, est forcé par la tradition de se cantonner soit dans l'excessive modestie en ce qui le concerne, soit dans l'admiration aveugle envers son devancier, fût-ce le plus mauvais

des « morts ». Ce sont là de fâcheuses conditions pour se montrer et fournir le plein de sa valeur.

Le récepteur, au contraire, ne souffre d'aucune de ces entraves. Il parle assis comme un magistrat, tandis que le récipiendaire parle debout, comme un prévenu. Il porte un frac usagé et qui ne le bride pas aux entournures. Il reçoit au lieu d'être reçu, et moins en maître de maison qu'en supérieur. Bref, il est chez lui, à son aise, à toutes ses aises. C'est dire que, s'il manque son affaire, il n'aura droit ni à une excuse, ni à une indulgence. Ce sera un homme jugé, pour ne pas écrire : jaugé.

Nous glisserons alors, si vous voulez bien, sur le bel éloge que prononça, l'autre jeudi, Mgr Baudrillart du grand patriote Albert de Mun. C'est un morceau éloquent, pathétique, bourré de substance et digne en tous points du vigoureux historien de Philippe V.

Puis nous viendrons tout de suite à la réponse de M. Marcel Prévost.

Les assistants ou les gazettes vous en ont déjà décrit le libéralisme hardi quoique plein de nuances et de tact, l'ampleur de vues, la qualité de style et d'ironie, enfin l'éclatant succès. Et parce que M. Marcel Prévost est un des directeurs de notre recueil, vous n'exigerez pas, j'imagine, qu'à ces éloges unanimes, je me prive d'ajouter ici les miens.

Je vous dirai donc sans détours comme sans vergogne que le discours de M. Marcel Prévost est un des meilleurs sinon le meilleur qu'on ait entendu à l'Académie depuis une quinzaine d'années. Par l'élégance, l'aisance, la grâce dans l'autorité, aux considérations métaphysiques près, il rappelle tout à fait ces discours si limpides, si francs, si ingénieusement déduits, dont, vers la fin du siècle dernier, nous régalait Ernest Renan.

Quel agrément que les esprits clairs ! Quelle fraîcheur et quelle santé ils dégagent ! Et comme on a plaisir à les suivre dans leur marche assurée et libre ! Et comme leur agilité vous met en confiance, quand la pensée laborieuse ou trébuchante de certains autres ne vous inspire que malaise !

Mais tant de souple et preste intelligence n'empêche pas l'humanité. Et c'est presque à chaque tournant de période que nous retrouvons M. Marcel Prévost en personne, accusant

cette sincérité et ce naturel qui sont deux de ses charmes. N'est-ce pas bien lui, avec toute sa précision pratique de bon administrateur, le lecteur qui pense à minuter les pages de Mgr Baudrillart? N'est-ce pas lui encore le fervent amoureux de l'Albret, qui risque comme péroraison — tels des cheveux sur la soupe — une anecdote de curé gascon?

Si, comme je crois, le discours académique est l'homme même, M. Marcel Prévost n'a pas à se plaindre des divulgations qui résultent du sien. Car l'accueil qu'elles ont reçu dépasse de beaucoup un simple succès académique. C'est le salut qu'on rend à une force et à un monsieur.

FERNAND VANDÉREM

LA QUESTION DE DANZIG

Il y a un peu plus de vingt ans, de passage à Danzig où, je le confesse, je ne m'étais pas contenté d'admirer la Marien-Kirche, l'hôtel de ville, et la merveilleuse « juden-gasse », je causais sur les quais de la Vistule morte et de la Mottlau avec un personnage français qu'il est inutile de désigner d'une manière plus explicite :

— Voyez-vous, — me disait-il, — cette quantité de péniches? Elles sont toutes polonaises. Leurs bateliers restent longtemps ici. Ils y sont bien ; ils se sentent chez eux. Ils ont des parents, des amis. Le fond de la population est toujours slave et polonais à Danzig. Ce n'est pas que le gouvernement ne fasse tous ses efforts pour prussianiser la ville. Ce qu'il y a ici de soldats, d'officiers — surtout depuis la création du 17e corps, qui dédouble le 1er — c'est inimaginable ! Et les fonctionnaires ! Ah ! on se plaint, en France, de la pullulation des fonctionnaires. Eh bien ! qu'on vienne ici voir ce que c'est. Il est vrai que les buts poursuivis ne sont pas les mêmes, ni les missions confiées à ces agents. Chez nous il s'agit de satisfaire des électeurs et l'on ne demande aux fonctionnaires, anciens ou nouveaux, que de somnoler décemment sur leur besogne administrative. Ici il s'agit de faire nombre, de tenir de la place, d'évincer les gens du pays, de grossir la proportion de l'élément purement prussien dans les statistiques officielles ; et chaque fonction-

naire est un agent de germanisation, un agent de propagande, un « observateur », enfin, tranchons le mot, un délateur [1].

» On nous envoie aussi force négociants de l'Ouest, des besogneux que l'on soutient, que l'on commandite ; souvent des faillis, des tarés, que l'on invite à se refaire ici une bonne réputation, en tout cas, à servir la Prusse en écrasant le Slave, Polonais, Lithuanien ou Russe.

» Il n'y a pas jusqu'à la marine de guerre — et ceci vous intéresse particulièrement — qui ne serve à ces fins. Vous savez que l'on développe beaucoup l'arsenal de Danzig et que l'on prétend construire ici et entretenir d'assez gros bâtiments. Le chenal a d'ailleurs été creusé à 6 m. 50 ou 7 mètres ; il le sera peut-être à 8. Toujours est-il qu'on a fait venir force contremaîtres et ouvriers des autres arsenaux, Kiel et Wilhelm'shaven, ou des chantiers privés d'Elbing, de Stettin, etc..., qui travaillent pour l'État. Et tous ces gens arrivent avec leur famille. Ils s'installent pour toujours. Eux aussi ils figureront sur les statistiques et délogeront — à la lettre — des Polonais...

— Oui, — répondais-je, — mais à la campagne, autour de la ville, à l'ouest et au nord, surtout, l'élément polonais domine de plus en plus, m'a-t-on dit.

— C'est exact. La célèbre loi de 1886 qui créa l'odieuse *Commission de colonisation allemande dans les provinces de l'Est* n'y a rien pu faire, jusqu'ici. Beaucoup de grands propriétaires polonais ont été dépossédés, mais il est arrivé ceci, à quoi les Prussiens n'avaient pas pensé, c'est que le système ayant fait tripler au moins le prix de la terre, de grands propriétaires de race allemande ont vendu — très avantageusement — leurs domaines morcelés à des paysans presque toujours de souche polonaise.

Tout en devisant nous avions pris l'un des bacs qui traversent la Vistule morte, au dehors de la ville. Nous arrivions à la plage de Neufahrwasser, très animée en été par les baigneurs et les promeneurs.

— C'est ici, — me dit mon aimable guide, et nous lon-

1. Des suppléments de 10 p. 100 du trait ment sont accordés aux fonctionnaires qui *appliquent avec succès le système prussien.* (Maryan Seyda : *Territoires polonais sous la domination prussienne.)*

gions le glacis sablonneux d'une batterie d'aspect fort débonnaire, — c'est ici qu'au mois d'août 1870, les gens de Danzig ayant aperçu l'escadre française de l'amiral Bouët Willaumez qui doublait la pointe de Héla, se hâtèrent de dresser des tables chargées de victuailles, de bière et de woodka — la bonne eau-de-vie de Danzig — convaincus que les marins et les soldats français allaient descendre. Il n'y avait pas un pantalon rouge sur les frégates cuirassées de l'amiral Bouët et pas un marin n'en débarqua. Les batteries que vous voyez là (sauf l'armement, peut-être, c'étaient les mêmes) s'abstinrent de tirer. L'escadre aussi. Le bon peuple de Danzig rentra le soir, très déconfit...

— Oui, mais que dit le gouvernement prussien de cet étrange empressement au-devant de l'ennemi?

— Il ne dit rien d'abord, feignant de croire que la peur seule était en cause. Mais voici ce qui se passa, la guerre finie. Vous savez que sur notre rançon de cinq milliards, un milliard environ fut attribué aux grandes villes d'Allemagne pour leurs travaux d'hygiène, pour les adductions d'eau pure, notamment, qui ont à peu près supprimé la fièvre typhoïde dans ce pays. Danzig fut exceptée de la distribution, mais obligée tout de même d'entreprendre les travaux et, pour cela, de s'endetter : « Puisque vous aimez tant les Français, dit-on au « magistrat », demandez-leur une subvention...

— Aimable plaisanterie, un peu lourde, peut-être...

— C'est assez le goût allemand, — conclut mon interlocuteur.

*
* *

Ces souvenirs me reviennent au moment où l'on parle tant de Danzig, du débarquement de l'armée polonaise, du « couloir ethnique » ou « couloir Kassoube », qui, de la Pologne proprement dite aboutit justement à Danzig et à l'extrême district de Puçk (la Putzig des cartes allemandes), où se greffe, au nord des fortes collines de l'Adler Orst, la longue flèche sablonneuse de Héla.

Quelques-uns de nos alliés s'émeuvent, paraît-il, à la pensée de l'*irrédentisme* allemand que l'on provoquerait si l'on rendait tout simplement Danzig à la Pologne reconstituée. Fâcheuse

erreur, qui va nous entraîner loin, si elle triomphe, et bien inutiles scrupules !

Outre que, dans les inévitables remaniements de la carte de l'Europe centrale, il est absolument impossible de donner une complète satisfaction au principe abstrait du respect des nationalités, tant se trouvent enchevêtrés sur certains territoires, les groupes ethniques les plus divers, il faut se persuader que l'Allemand ne fait pas de l'irrédentisme à la façon du Latin et du Slave ; qu'il est beaucoup plus accommodant, plus docile, — lorsqu'il sent qu'il n'est pas le plus fort, bien entendu, — et qu'au demeurant il « s'adapte » à sa situation nouvelle avec une sorte de bonhomie fataliste et souple, tout prêt à se fondre dans le milieu qui vient de l'absorber, pourvu que ses intérêts matériels y soient sauvegardés.

C'est ce qui s'est passé, il y a un siècle, pour les Rhénans de la rive gauche qui s'attachèrent si bien à la France, en une quinzaine d'années, au plus, qu'en 1870 ils souhaitaient ouvertement notre victoire et qu'en 1886 encore, le vieil empereur Guillaume visitant le Rheinland, se montrait surpris, scandalisé, de la profondeur des traces et de la vivacité des souvenirs que notre passage y avait laissés.

Accordons, d'ailleurs, que notre victoire, en 1866 ou en 1870, les eût délivrés, ces Rhénans, du Prussien détesté. Mais ce sont justement là les sentiments dont étaient animés, en 1795, les bourgeois de Danzig, de lointaine souche allemande, cependant (car la puissante ligue hanséatique avait passé par là), à l'égard des soldats et des fonctionnaires de Sa Majesté prussienne Frédéric-Guillaume II. Refusant de reconnaître le troisième partage de la Pologne, à laquelle ils restaient fidèles, autant que le bas peuple purement slave, ils s'armèrent, braquèrent des canons aux portes de la ville et aux coins de leurs rues...

Il leur fallut céder à la force, pourtant, et renoncer à leurs chères libertés, respectées toujours par le gouvernement de Varsovie, et dont la perte ne leur paraissait pas compensée par la satisfaction du prétendu « retour à la mère-patrie ». Douze ans plus tard, après le siège de 1807, cette bourgeoisie accueillait en libérateurs les soldats de Lefebvre, et, en 1813,

elle ne marchandait pas à Rapp ses preuves de dévouement.

Sachons donc enfin distinguer, discerner. Sachons reconnaître les différences de lieux et de races, les différences de tempéraments et de « mentalité ». Surtout ne nous faisons pas les esclaves de principes abstraits et d'idées générales, dont l'absolu jure avec l'infinie variété des circonstances de l'ordre politique, avec les mille aspects de l'existence et des intérêts des peuples, avec, enfin, les inexorables conséquences — *les justes conséquences*, ne cessons pas de le dire — des fautes commises, des crimes consentis et cyniquement exécutés.

***

« La Pologne doit être restaurée. » Voilà, n'est-ce pas? non plus un principe abstrait, mais un *desideratum* précis, concret, une des conditions essentielles de la paix, la réparation, d'ailleurs, d'un de ces crimes auxquels je faisais allusion à l'instant. Et si tout le monde est d'accord là-dessus, jusqu'aux Russes et aux Allemands — ne parlons plus des « Autrichiens » — puisque à l'envi, et plus ou moins sincères en cela, ils ont, pendant cette guerre, proclamé eux-mêmes la nécessité de cette restauration, si tout le monde en est d'accord, dis-je, il faut l'être aussi sur les moyens de faire une Pologne viable et prospère.

Or quelles sont, au XXe siècle, les conditions de la prospérité économique, c'est-à-dire, au fond, de l'indépendance politique d'un peuple, de son *existence comme corps de nation*?

Ce sont, avec un sol fertile, avec du fer et du charbon en suffisance, de faciles débouchés vers les autres peuples; car de l'impossibilité de tout produire dans une même contrée résulte l'inflexible loi des échanges.

Mais, de ces échanges, ne sauraient suffire à un peuple du continent européen ceux qu'il peut pratiquer avec ses voisins immédiats, qui ne lui offriraient souvent que des produits trop semblables aux siens. A peine né à l'industrie, il sent vivement l'intérêt de ne point s'arrêter au premier stade du commerce entre les hommes ; et il s'efforce de se procurer, grâce au « grand chemin des nations », soit les matières premières, soit les matières ouvrées qui alimenteront ses usines

et ses fabriques ; il s'attache d'ailleurs, en même temps, à se créer à l'extérieur de sûres clientèles qui absorberont ses stocks d'objets manufacturés.

En un mot, le libre accès à la mer est devenu l'une de ces conditions essentielles de la vie économique, de la vie nationale, dont nous parlions tout à l'heure. Ce n'est d'ailleurs pas à la seule Pologne que s'applique cette quasi banale constatation. Tout près d'elle, une nation à laquelle la tourmente actuelle a rendu aussi l'indépendance, la Tchéco-Slovaquie, recherche ardemment, déjà, les moyens de pousser jusqu'à la mer sans payer de trop lourds tributs aux intermédiaires, les convois de wagons chargés des produits d'une industrie intéressante, et une autre, l'ancienne et tyrannique dominatrice de la vaste vallée du Danube, la Hongrie, aujourd'hui coupée de l'Adriatique — de Fiume, son grand port — par les Yougo-Slaves, se demande avec angoisse comment elle pourra jeter ses blés sur les marchés du monde sans passer par les Fourches Caudines de ses sujets d'autrefois, peu disposés à lui faire grâce de leurs légitimes exigences [1].

Il en sera d'ailleurs de même de l'Autriche proprement dite et de la capitale des Habsbourg déchus. Notons, sans nous y arrêter, de quel intérêt capital il est pour nous que l'*accès à la mer* de l'archiduché se fasse vers le sud, par la voie traditionnelle de Trieste et de Fiume — en même temps que par le couloir naturel du Danube — et non pas vers le nord, par les chemins de fer allemands.

Mais la Pologne d'autrefois touchait à la mer. Elle accédait largement à la Baltique, non seulement par Danzig, Elbing, Zoppot, où elle tenait tout le delta de la Vistule, mais par la Courlande, depuis Polangen jusqu'à la Dwina, en passant par Libau et Windau. Elle encerclait ainsi complètement le duché de Prusse qu'elle pénétrait même profondément par son enclave de la Warnie et qu'elle séparait, d'une manière fort nette, de la Poméranie et du Brandebourg.

La Pologne d'aujourd'hui, encore indécise sur ses frontières

1. La question générale des débouchés à la mer est soumise, sous le vocable assez mal choisi d'*internationalisation des fleuves, canaux et voies ferrées*, à la Conférence de la Paix.

orientales, puisque la question de l'union avec la Lithuanie n'est pas encore réglée, ne réclame pas expressément Polangen et Libau qui faisaient partie, cependant, du grand-duché du Niémen comme ils appartinrent plus tard au royaume vistulien. Mais elle revendique énergiquement Danzig, comme les Yougo-Slaves revendiquent — avec l'assentiment fort net de M. le Président Wilson [1] — Fiume, l'essentiel débouché des productions de la Croatie et même, en fait, d'une partie de la Hongrie aussi bien que de la Tchéco-Slovénie. Encore les Polonais ont-ils ce notable avantage sur les Slaves du centre de l'Europe que leur débouché naturel, Danzig, bien loin de s'insurger contre leurs prétentions, les accepte et les favorise. A la date du 22 avril, on pouvait lire dans le journal *allemand* de Danzig, la *Danziger Zeitung* : « Malgré les efforts des autorités prussiennes pour recueillir des signatures en faveur d'une protestation contre la réunion de Danzig à la Pologne, elles n'ont réussi à en obtenir que 7 000 environ, dont 1 500 *seulement de la population civile*, toutes les autres émanant de fonctionnaires ou de militaires. *Les commerçants ont unanimement refusé de donner les leurs* [2]. »

Rien de plus naturel que ce refus, si l'on se place au seul point de vue des intérêts matériels, comme le font certainement les commerçants de Danzig, quelles que soient d'ailleurs leurs origines ethniques : réunie une fois encore à la Pologne, l'ancienne ville libre, dont le commerce avait langui quelque peu pendant le XIXe siècle, tandis que s'accroissait considérablement le chiffre des transactions de Kœnigsberg et de Pillau, d'une part, de Stettin et de Swinemünde, ainsi que de Kolberg, de l'autre, recouvrera sans aucun doute sa splendeur d'autrefois. Ce n'est plus la Prusse occidentale [3]

1. J'écris ceci au moment de la crise provoquée par la déclaration du Président des États-Unis en date du 23 avril. Je n'entends d'ailleurs pas prendre parti dans cette affaire, encore moins méconnaître la valeur des arguments que font valoir nos alliés d'Italie quand ils réclament Fiume.

2. Je n'ai eu connaissance de cet article de la *Danzig-Zeitung* qu'à la fin d'avril.

3. Il conviendrait désormais de rendre à cette prétendue « Prusse occidentale » son ancien nom polonais de Pomérélie. Au demeurant il ne faut jamais oublier qu'au delà de l'Elbe commençaient autrefois les pays slaves. Dans la « Prusse orientale », qui passe pour avoir été mieux germanisée que l'autre moitié du duché, les « Mazoures », les anciens Slaves de la région des lacs, réclament aujourd'hui leur réunion à la Pologne.

seule qui constituera son libre « hinterland » économique, mais tout le bassin de la Vistule et de ses grands affluents, la Narew, grossie du Bug, le Wieprz, le San Galicien sur la rive droite, le Brahe, la Pilica, la Bzura sur la rive gauche.

Encore faut-il ajouter que, grâce aux canaux, très nombreux dans ces régions peu accidentées, la Vistule se relie à l'Oder par la Wartha et la Netze, aussi bien qu'au Niémen et au Dnieper. Danzig peut drainer ainsi la plus grande part des productions d'un pays aussi vaste que la France tout entière, écraser Kœnigsberg, Pillau, Memel, lutter avec avantage contre Stettin, balancer même — les Allemands l'on dit — la haute fortune de Hambourg.

Le port et son golfe s'y prêtent d'ailleurs fort bien. En laissant aux péniches, aux bélandres — qui seront bientôt à moteur, sans doute — les deux bras de la Mottlau et le port bien outillé du Kiel graben ; en réservant pour la marine de l'État, dont je vais parler tout à l'heure, l'arsenal prussien actuel et le chantier Schichau ; en usant enfin largement du bon avant-port de Neufahrwasser et de son « Hafenbassin » (long de 650 mètres, large de 120), on peut encore utiliser sur une longueur de 2 000 mètres, par le travers et au sud de Weichselmünde, le lit de la Vistule morte, fort élargi en cet endroit.

Le fleuve est d'ailleurs creusé déjà, jusqu'à la hauteur du confluent de la Mottlau, à la profondeur de 6 mètres à 7 mètres et il sera facile de lui donner partout un mouillage de 7 mètres, davantage même, au moins à partir de l'arsenal, si l'on y entreprenait plus tard la construction de navires de fort tonnage.

Dans la rade, en face de Neufahrwasser, l'ancrage est excellent, par des fonds de 10 à 12 mètres, dont la ligne s'étend avec une parfaite régularité à moins de 2 000 mètres de la côte. Et en cas de mauvais temps, les navires qui n'auraient pu rentrer dans l'avant-port en temps utile trouvent un sûr refuge dans le profond Putziger-Wick, la grande baie ouverte seulement au sud, que la flèche de Héla, admirable digue naturelle, découpe dans le golfe de Danzig.

***

Ne nous arrêtons pas à discuter la conception du Danzig neutralisé, n'appartenant ni à la Prusse ni à la Pologne, alors que, dans la ville, les éléments germains eux-mêmes marquent leur désir d'effacer toute trace de la spoliation de 1793-1795, alors que, hors de la ville, sur les hauteurs qui la dominent et dominent le golfe ainsi que le delta de la Vistule, les districts de Puçk, de Weyhorowo, de Kartyzy, de Koscierzyna présentent, d'*après les statistiques allemandes*, de 63 à 74 p. 100 d'éléments purement polonais. La Conférence de la Paix placée tout d'un coup — on sait assez que rien n'avait été préparé pour de promptes décisions — en face de difficiles problèmes économiques et de violents conflits de races, compliqués comme à plaisir, par des déclarations de principes abstraits, a une tendance assez naturelle, sinon à se dérober à ses responsabilités — elle ne le peut pas — du moins à en réduire le poids en adoptant ce que l'on appelle *d'heureuses, de sages solutions moyennes* quand on fait partie de l'aréopage du Quai-d'Orsay et *de fâcheux, d'inquiétants compromis* lorsqu'on n'a pas l'honneur d'y fréquenter.

Inquiétants, en effet, ces compromis qui laissent la porte ouverte à toutes les intrigues, aux menées souterraines, aux entreprises de corruption conduites par des rivaux dont la « solution moyenne » n'a pas découragé les espérances plus qu'elle n'a diminué les rancunes.

A qui connaît les Allemands, les Prussiens surtout, les Prussiens tenaces et orgueilleux autant que louches et sournoisement habiles, comment fera-t-on croire qu'aussitôt débarrassés de la surveillance des Alliés — bien peu gênante, au reste, dès maintenant [1] ! — ils ne s'efforceront pas de recon-

1. Il y a quelques jours, l'autorité prussienne a fait arrêter à Danzig et traduire devant la juridiction « compétente », *sous l'inculpation de haute trahison*, un certain nombre d'habitants de la ville, Polonais d'origine et de sentiments, qui, se basant sur la déclaration wilsonienne de restauration de la Pologne, croyaient pouvoir soutenir publiquement la thèse du rattachement complet de Danzig à l'ancienne patrie. L'Entente n'est pas intervenue.

quérir peu à peu le grand port de la Prusse propre et des « marches allemandes » de l'Est [1]?

Il n'est pas nécessaire de beaucoup réfléchir, ni d'avoir une très profonde connaissance des hommes, en général, de nos adversaires, en particulier, pour comprendre qu'une solution bâtarde ne peut donner aucune garantie de tranquillité. La solution radicale, seule, sera solide, persuadant bien la Prusse qu'à l'égard de Danzig — comme à l'égard des territoires polonais qu'elle s'est adjugés dans les trois partages — elle doit s'appliquer le *lasciate ogni speranza* du Dante.

La thèse de Danzig, *ville libre*, mais rattachée cependant à la Pologne par des liens qu'énumérait, à la fin du mois dernier [2], un grand journal américain, peut séduire ceux de nos « associés » d'outre-Océan qui ont encore, à la fois, une sorte de confiance dans la bonne foi allemande et des illusions sur l'efficacité de l'organisme « Société des Nations » dépourvu de la force armée permanente — terrestre et maritime — qui lui serait indispensable.

Telle ne peut être la manière de voir des Européens, en

1. Il ne faut jamais perdre de vue, quand on veut porter un jugement solide sur la grande question germano-slave, que l'Allemagne compte toujours balancer son désastre occidental par de larges gains dans l'Est et notamment par l'acquisition permanente, définitive, des *provinces baltes*. On sait que son ambition, à peine un peu réduite, maintenant, poussait l'an dernier jusqu'à une mainmise mal déguisée sur la Finlande, la Carélie et la Mourmanie, les mines de fer norvégiennes du Varangerfjord y comprises. En tout cas, on vient de voir les contingents allemands de la Courlande mettre la main sur Libau et essayer de renverser le gouvernement letton.

2. Le *New-York Herald* déclare tenir de source officielle américaine que la question de Danzig recevrait la solution suivante :

Danzig serait ville libre. Indépendance garantie par la Société des Nations, nommant un haut-commissaire, chargé de l'organisation définitive; autonomie complète de la ville dans les affaires locales. Danzig serait compris dans l'« union douanière » polonaise et représenté à l'étranger par la Pologne. Celle-ci aurait le contrôle de la navigation sur la Vistule (il n'est pas question du Nogat, la grande branche orientale du Delta) et disposerait de tous les moyens de transport de la ville, ainsi que des quais et docks du port (il n'est pas question de Neufahrwasser ni de Weichselmünde). La Pologne aurait accès à Danzig par le « couloir polonais », ou, si c'est nécessaire, *par le territoire allemand*, tandis que l'Allemagne obtiendrait la garantie du libre passage à travers le couloir polonais sur la Prusse orientale.

On voit ici, une fois de plus, que les Américains ne distinguent pas la Prusse de l'Allemagne.

particulier des Français doués de quelque prévoyance et qui consentent à faire cas des leçons d'un passé qu'ils ont étudié avec attention. Mais ici il convient de revenir en arrière de quelques mois et d'élargir un peu le débat.

Au fond, le grand malaise, les incertitudes, les déceptions — tranchons le mot, les graves dangers — qui marquent la situation actuelle *et qui continueront à peser sur le destin de l'Europe* si, comme il est fort à craindre, les Alliés ne modifient pas la conception qu'ils se font du « bloc germanique », résulte du fait capital que nous n'avons pas su, dès l'armistice, séparer nettement et définitivement la Prusse de l'Allemagne.

J'ai déjà rappelé, ici même, dans mon étude sur *les Répercussions* [1], que, dès l'automne de 1916, dans une conférence dont l'organisation connut quelques traverses, je soutenais la nécessité du morcellement de la Prusse en faveur, d'une part, de la Pologne, de l'autre des *États allemands* qu'elle a successivement dépouillés depuis le milieu du XVIIIe siècle.

L'occasion se présentait excellente — providentielle, pourrait-on dire — au moment où le grand état-major prussien et les Hohenzollern succombaient sous le poids de leurs fautes et que toute l'Allemagne, la véritable Allemagne, bien entendu, rejetait avec une indignation furieuse la responsabilité du désastre commun sur le gouvernement de Berlin, sur les hobereaux et les junkers de l'Est, sur les grands industriels de la Westphalie, du Brandebourg, de la Silésie, bref, *sur la Prusse*, la Prusse arrogante, dominatrice, corruptrice et toujours foncièrement antipathique.

A ce moment, qui ne fut pas fugitif, du reste, le « particularisme », disons mieux, le séparatisme allemand reprenait toute faveur. Sans renoncer positivement à un système fédératif, la Germanie reconnaissait l'intérêt de rendre à chacun des peuples qui formaient autrefois « les Allemagnes » — expression historique bien significative — leur pleine autonomie et, en tout cas, l'urgente nécessité de les soustraire à l'into-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mars 1919.

lérable et fatale emprise d'une Prusse à peine allemande, en rejetant celle-ci derrière l'Elbe, comme l'avait fait Napoléon en 1807. Nul doute sur tout ceci pour qui a suivi les ardentes polémiques des journaux allemands en novembre et décembre 1918.

Rien n'était donc plus facile, pour les Alliés, que de profiter de circonstances aussi favorables à l'établissements d'un état de choses qui résolvait d'avance la plupart des difficultés auxquelles ils se heurtent aujourd'hui. Il suffisait de reconnaître immédiatement les diverses « républiques allemandes » qui proclamaient leur droit à l'existence et à déclarer qu'on les admettrait au futur Congrès de la Paix. Un homme d'État berlinois, depuis ministre, M. Preuss (Preuss veut dire Prussien, justement), ne reconnaissait-il pas ouvertement la force autant que la légitimité de ce mouvement en divisant lui-même le royaume des Hohenzollern en autant de républiques, ou peu s'en faut, qu'il compte de provinces?

L'insouciance, l'apathie fondamentales de certains des alliés, leur absolu défaut de ce que j'ai appelé « la mentalité offensive »; leur timidité politique aussi et leurs étonnants scrupules; peut-être, chez quelques-uns, certaines arrière-pensées; en tout cas, chez nos « associés », une ignorance du fond des problèmes européens qu'ils reconnaissaient eux-mêmes, les ont empêchés de saisir aux cheveux une occasion qui ne se présentera probablement plus — à moins qu'à propos du régime du canal de Kiel, on ne porte enfin quelque attention sur le danger qu'il y a pour les puissances d'Occident, *la Grande-Bretagne*, tout d'abord [1], à laisser la Prusse à Wilhelm'shaven, à Cüxhaven, Altona, Brunsbüttel, Rendburg, Kiel même, et aux débouchés des détroits danois, à Sonderburg d'Alsen et dans l'île de Fehmarn...

***

Quoi qu'il en soit, c'est de la situation actuelle, où très visiblement, et grâce à l'incroyable torpeur des puissances

1. Est-il possible que les hommes d'État et les marins anglais s'imaginent en avoir fini avec *le péril maritime allemand*, parce qu'ils ont capturé le gros de la flotte de nos ennemis? Quel étonnant aveuglement!

de l'Entente, la Prusse a ressaisi l'hégémonie allemande, qu'il faut partir pour apprécier les mesures qui doivent nous donner, du côté de la Baltique, où nos intérêts sont étroitement solidaires de ceux de la Pologne, quelques garanties de sécurité pour l'avenir.

Que, d'une manière générale, la Pologne soit en effet nécessaire, absolument nécessaire à l'équilibre européen, tel que va le créer le « processus » logique des événements, l'irrésistible enchaînement des faits, c'est ce que je n'ai pas besoin de montrer aux lecteurs si avertis de la *Revue de Paris*. A la Pologne, pour tout dire en un mot, se trouve aujourd'hui dévolu le rôle que jouait autrefois la Russie, le rôle qui a brusquement pris fin — en grande partie par la faute des Alliés eux-mêmes — en 1917-1918, *le rôle de frein des appétits prussiens et des ambitions allemandes* surexcités par le puissant organisme berlinois.

Mais ce qu'il faut bien voir, c'est que, pendant de longues années, la Pologne renaissante, encore embarrassée d'une foule de liens, en butte déjà à l'hostilité de certains de ses voisins — hostilité qu'il faudra s'efforcer de désarmer — aura besoin pour remplir efficacement son rôle, disons mieux, pour s'y préparer, de l'appui aussi immédiat que possible, du « contact » permanent des puissances occidentales, la France et l'Angleterre.

Or, évidemment, cet appui ne saurait lui venir que par la Baltique, ce contact permanent ne peut s'exercer que par Danzig. Et non pas, remarquons-le, par *Danzig, ville libre* sous la tutelle plus ou moins intéressée de Varsovie, sous l'égide fictive — lointaine en tout cas — de la Société des Nations, sous les yeux, ardents de rancunière convoitise, de la Prusse campée à quelques kilomètres de la ville *et dont les vaisseaux seront mouillés à Pillau, à 44 milles (deux heures de marche) de Neufahrwasser*; non pas, dis-je, par Danzig, ville libre et simple « emporium » international, mais par Danzig, place forte bien gardée, bien garnisonnée, par Danzig port de guerre, arsenal de construction, de réparation, d'entretien et, finalement, base d'opérations — en cas d'attaque brusquée du dangereux voisin de l'Est et de l'Ouest — d'une force navale solidement constituée.

Voilà la vérité, voilà la réalité, telle qu'elle apparaît à des yeux qui ne se laissent pas embuer par les séduisantes vapeurs de l'idéalisme, telle qu'elle se révèle, enfin, à nos esprits, grave sans doute mais fortifiante, parce que c'est une vertu singulière que d'y voir clair au travers des illusions des uns et des restrictions mentales des autres : *il faut, de toute nécessité*, la nécessité que domine pour nous, Français, d'abord, l'intérêt français, pour nous encore, Européens, l'intérêt du maintien de la paix européenne, *que Danzig appartienne sans réserve aucune, en pleine souveraineté, à l'État polonais* ; et il faut que celui-ci lui conserve exactement le caractère qu'il a, ou qu'il avait sous l'imperium prussien, de port de guerre et de commerce à la fois, d'ailleurs également bien placé pour remplir les deux rôles; car si, je l'ai montré plus haut, Danzig va retrouver son éclatante prospérité d'autrefois, il gardera en même temps l'avantage de tenir la plus belle position de la Baltique, la position centrale de cette Méditerranée du Nord dont nous avons si longtemps et si fâcheusement, dans cette guerre, méconnu l'importance capitale.

La capitale importance de la Baltique, les destinées de ses peuples riverains !... vaste sujet, qui intéresse au plus haut point la « politique navale » et qu'à ce titre j'essaierai prochainement de traiter. Je me bornerai dans cette brève étude d'un des côtés de la question polonaise — vaste aussi, celle-là — à faire observer que s'il est vrai, manifestement vrai, que l'appui des puissances d'Occident et le secours éventuel de la Société des Nations, ne peuvent venir à la Pologne que par la voie de la Baltique, *il importe au plus haut degré que cette voie reste parfaitement libre*, que les accès de cette mer soient parfaitement dégagés, complètement à l'abri des entreprises de la Prusse. Et l'on peut dire sans aucune exagération, sans aucune témérité stratégique, que c'est d'abord à Copenhague et à Kiel qu'il convient de défendre Danzig et la Pologne.

L'Entente verra-t-elle cela? Saura-t-elle prendre les mesures nécessaires pour que le Danemark, décidément affranchi de la terreur prussienne, redevienne le fidèle défenseur de la liberté de ses détroits ; pour que le très précieux canal mari-

time soit désormais une voie internationale, exactement gardée par un État neutre, attaché encore économiquement, si l'on veut, à l'Allemagne, mais tout à fait indépendant de la Prusse et placé sous la protection spéciale de la Société des Nations — un Hanovre un peu agrandi, « les Pays-Bas allemands », comme l'a écrit déjà l'éminent *leader* du *Temps*, M. Herbette ?...

C'est ce qu'un très prochain avenir va nous dire. Mais, quelles que soient les décisions de la Conférence de la Paix, les réflexions qui précèdent ne laisseront pas, il me semble, de garder toute leur valeur. Si les mesures auxquelles je viens de faire allusion ne sont pas adoptées par la Conférence et consacrées par le traité avec l'Allemagne, les événements se chargeront d'infirmer le jugement d'un tribunal imprévoyant. Et un jour ou un autre, beaucoup plus tôt qu'on ne le pense, il faudra en venir — mais alors, il y aura encore du sang répandu, sans doute !... — à créer pour la Baltique un statut équitable où la Pologne, devenue, redevenue plutôt, puissance maritime, prendra la place importante qui doit lui appartenir.

AMIRAL DEGOUY

L'Administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

QUELQUES AMES D'ÉLITE,
par **Eugène d'Eichthal.**

M d'Eichtal renouvelle un genre trop négligé, de nos jours, l'essai de biographie psychologique, pratiqué souvent par les « âmes d'élite » dont il parle. Ces esprits éminents, tels que Gaston Paris, Gabriel Monod, Boutmy, qui comptent au nombre des guides intellectuels et moraux de la fin du siècle dernier, il les a connus et il les étudie avec attention et sympathie, marquant les grands traits de leur personnalité et de leur œuvre, et les liens qui unissent l'une à l'autre. Sur son père enfin, le saint-simonien Gustave d'Eichtal, âme généreuse, esprit ouvert, préoccupé de conserver à notre civilisation la triple empreinte hébraïque, chrétienne et classique, l'auteur a écrit une notice pénétrante et émue. Le volume se termine par des lettres inédites de Sully Prudhomme, auquel l'un des chapitres est consacré.

LA CHAPELLE ARDENTE,
par **Mme de Montgomery.**

Ces vers de madame de Montgomery sont pieusement consacrés à des mémoires héroïques, et placés sous l'invocation des morts glorieux de la grande guerre. Ils sont dignes d'un tel sujet par la sincérité chaleureuse de l'inspiration et par l'ampleur de la forme, qui a conservé les meilleures traditions classiques. Il se dégage de ces poèmes une émotion religieuse et profonde, et c'est une flamme de pure poésie qui brûle dans cette chapelle du souvenir.

RHIN ET FRANCE,
par **René Johannet.**

Ce livre, d'ailleurs nourri de faits, bien construit, et d'une logique pressée et vivante, tire son inspiration exclusive du passé, de l'histoire. Des limites de la Gaule sous César, des visées politiques de nos rois, des doctrines révolutionnaires et des amertumes suscitées en France par le Traité de Vienne, il déduit que le Rhin est la frontière naturelle de la France et qu'il faut obtenir « la récupération absolue » pour la France de tous les territoires allemands de la rive gauche ; « pour le moment » nous n'avons pas à souligner les divergences entre ce programme et nos principes démocratiques. Aux lecteurs de ce fort intéressant volume de juger si notre pays, empire mondial par ses possessions d'outre-mer, a intérêt à soutenir en Europe une politique d'un annexionisme aussi radical.

LES CROIX DE BOIS,
par **Roland Dorgelès.**

Il faut compter le livre de M. Roland Dorgelès dans le petit nombre des ouvrages qui importent vraiment pour ce que l'on pourrait appeler l'histoire psychologique de la guerre. Plus qu'un roman, c'est une suite de tableaux et de scènes où la vie du soldat, et sa mort, hélas, sont évoquées avec une vérité singulière dans l'observation et dans l'expression. Très peu de volumes donnent ainsi au lecteur l'illusion d'avoir connu la tranchée et fait lui-même cette guerre que M. Dorgelès raconte si bien et si simplement, sans jamais enfler son style, ni fausser par une attitude littéraire la sincérité émouvante ou pittoresque de son récit.

VERTUS GUERRIÈRES,
par **le Capitaine Z...**

Les vertus guerrières ne sont pas seulement les diverses formes du courage, l'audace qui peut aller jusqu'à la témérité, l'esprit d'offensive, la ténacité, la volonté de sacrifice : ces grandes vertus que les peuples admirent ne sont pas les seules qui appellent la victoire, elles doivent s'unir à l'initiative, au goût des responsabilités, au sens aigu des situations et des décisions. L'auteur anonyme de ce livre, illustrant ses chapitres d'exemples vivants de la grande guerre, décrit et exalte avec enthousiasme ces qualités militaires essentielles aux nations qui se battent.

L'APRÈS-GUERRE,
par **H. Beaunis.**

Dans cette brochure, M. Beaunis s'est appliqué à énumérer les fâcheux effets de la guerre sur la valeur physique de la race et sur la conscience morale. Mais il ne dénonce le mal que pour enseigner le remède, c'est-à-dire l'action d'un grand parti d' « union sacrée » résolu à obtenir un certain nombre de réformes salutaires. On peut différer d'avis avec l'auteur sur la valeur de certaines de ces réformes, mais on ne peut que louer son effort sincère et patriotique.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE MODERNE DE LA JEUNESSE,
par **Octave Forsant.**

Le problème de l'éducation physique préoccupe à juste titre l'opinion : on lira donc avec intérêt la brochure où M. Forsant, inspecteur primaire, a résumé clairement la méthode Hébert, qui a fait ses preuves et est devenue populaire. C'est une tâche salutaire de répandre les principes simples et judicieux de la gymnastique naturelle.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	50 »	26 »	14 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	26.50	14.25
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	56 »	29 »	15 »
ÉTRANGER	62 »	32 »	17 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 3 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Élysées* 16.20*), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50.**

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.